

Jean Laprotte, FIC

De la Bretagne au Québec

Comment 108 Frères de
l'Instruction chrétienne
ont refusé la laïcisation votée en 1903
par les chambres françaises

Archives FIC
La Prairie (Québec)
2002

Chapitre premier

PENDANT CE TEMPS-LÀ EN FRANCE

AVANT-PROPOS

Pendant qu'au Québec, année après année, arrivent les religieux promis par le Frère Cyprien ¹, que s'ouvrent les écoles sous leur direction et que s'élève à La Prairie dès 1889 le corps central de la maison provinciale ², la Congrégation en France traverse des années d'incertitudes et d'inquiétudes qui dureront au bas mot un quart de siècle (1880-1905).

Avec l'installation des républicains d'esprit laïque à la direction de la III^e République, l'Église et la Congrégation connaîtront une période de luttes et de persécutions qui aboutira en 1903 à la suppression de l'Institut et en 1905 à la séparation de l'Église et de l'État . Pour l'année 1903, près de deux cents frères (novices et profès) chercheront refuge en des terres plus hospitalières, tandis que ceux qui demeureront en France seront laïcisés, devront se faire discrets et s'appliquer à déjouer sans cesse les autorités policières et judiciaires qui les pourchassent. Mais ils continueront à enseigner pour la plupart et un grand nombre s'efforceront de garder intact l'idéal de leur vie religieuse ³.

Nous avons divisé cette étude en cinq parties inégales : la première aborde brièvement la législation française anticléricale et la mentalité qui sévit à cette époque; la deuxième traite du grand déménagement, de la traversée et de l'accueil que les frères français et canadiens déjà sur place ont donné aux arrivants; la troisième expose le plan élaboré pour utiliser au mieux les forces de la jeunesse, de l'inexpérience et de la générosité; la quatrième montre comment la Congrégation consolide ses positions dans un certain nombre de pays. La cinquième décrit en quelques traits le paysage du Québec dans le domaine de l'éducation et de la religion au moment de la grande migration.

Sécularisation

La dissolution de la Congrégation en 1903 par le rejet des demandes en autorisation n'est pas seulement le fait d'une décision subite du Parlement français. Si elle est l'aboutissement d'un climat politique largement répandu parmi les représentants élus, elle est aussi la conséquence d'une mentalité qui a ses adeptes dans toutes les sphères de la société.

L'important, disent les penseurs, ce n'est pas que la masse du peuple veuille nécessairement toutes ces idées, c'est plutôt que ces idées deviennent celles de ceux qui détiennent le pouvoir ou qui y aspirent.

Si le programme politique des chefs républicains témoigne d'une volonté arrêtée de laïciser, dans le domaine scolaire, programmes, édifices et personnel, il faut bien admettre que, depuis longtemps, l'idée de la sécularisation avait partout gagné des alliés chez ceux qui font les idées, les prolongent ou détiennent certains leviers de commande.

André Dansette résume très bien le rôle qu'a joué le législateur dans tous les domaines.

S'agit-il de la vie gouvernementale et administrative ?

Il est prescrit aux troupes qui rendent les honneurs de ne plus entrer dans les édifices religieux (1883). Il est interdit à l'armée d'escorter les processions et d'affecter des sentinelles à la garde des palais épiscopaux (1883). Les prières publiques sont supprimées (1884). La police de l'Église est attribuée au maire qui a le droit de faire sonner les cloches pour les cérémonies purement civiles ; chargé du maintien de l'ordre sur la voie publique, il peut à ce titre interdire les processions (1884).

S'agit-il de la vie sociale ?

L'obligation du repos hebdomadaire, entachée de cléricisme, disparaît (1880) ; elle ne sera rétablie qu'un quart de siècle plus tard dans un esprit de protection du travail. Les cafés, cabarets et débits de boisson, ces centres traditionnels de l'irréligion, cessent d'être soumis à l'autorisation administrative (1880). Les distinctions particulières sont interdites dans les cimetières à raison des croyances des défunts ou des circonstances qui ont accompagné leur mort ; ce qui signifie que les cimetières ne peuvent comporter certains quartiers réservés aux fidèles de telle ou telle religion, ou aux suicidés (1881).

L'aumônerie militaire est dissoute (1880). En application de la formule «les curés sacs au dos», les séminaristes se voient astreints à un séjour d'un an à la caserne (alors que le service normal est de trois ans) ; en cas de mobilisation, ils seront attachés aux ambulances et aux hôpitaux de l'armée (1889). Cette réforme qui constitue un premier pas vers l'assimilation complète des clercs aux laïques à l'égard du devoir militaire, mérite qu'on s'y arrête (1905). La majorité républicaine ne l'adopte pas pour récupérer 1 500 conscrits de plus par an, mais pour tarir le recrutement du clergé que facilitait son exemption traditionnelle.

Le remplacement des soeurs par des laïques dans les hôpitaux est un autre signe de la laïcisation de la vie sociale. À la demande du conseil municipal de Paris, qui leur reproche leur ignorance et la pression qu'elles exercent sur les malades, le gouvernement commence à chasser les soeurs des hôpitaux de la capitale ; ce mouvement d'expulsion se ralentira ou se précipitera selon les vicissitudes de la politique, pour aboutir à une laïcisation complète en 1907, sous le premier ministre Clémenceau ; dès 1888, cinq villes de province ont imité la capitale.

S'agit-il enfin de la vie privée ?

En 1884, le législateur réintroduit dans le code civil, non sans soulever des polémiques passionnées, le divorce qui en a été supprimé par la Restauration. Comme la création du nouveau régime de l'enseignement, l'introduction du divorce dans les moeurs du pays est une réforme dont les conséquences profondes ne pourront être appréciées qu'à la longue ⁴.

L'oeuvre de la franc-maçonnerie

Le 19^e siècle ne peut ignorer l'action particulièrement efficace de la Franc-Maçonnerie du fait que bon nombre des chefs politiques de la III^e République en sont issus et qu'ils partagent le même idéal et les mêmes solutions politiques. Républicains et maçons ne se cachent pas de cette union. Au contraire, ils s'en vantent et la proclament en formules frappantes : La République est fidèle au Grand-Orient. Franc-Maçonnerie et République sont la même chose.

Faut-il admettre que c'est à l'intérieur des loges qu'a été conçu le projet de laïcisation de l'enseignement, qui va devenir le cheval de bataille des républicains ? Les attaches maçonniques des principaux initiateurs parlementaires de la législation scolaire, qui sont indiscutables, l'ont fait croire. Mais il faut bien constater que l'idée d'une extension et d'une déconfessionnalisation de l'école publique avait déjà germé et pris corps aussi bien dans la conscience ouvrière que parmi les bourgeois éclairés, en dehors du milieu maçonnique. Probablement serait-on plus près de la vérité en avançant que c'est parce que l'idée était déjà très populaire que les maçons l'ont habilement saisie et utilisée contre les conservateurs immobiles ⁵.

Il faut également retenir les lignes suivantes écrites en septembre 1893 dans *Le Matin*, un journal qui passait pour refléter les idées prépondérantes au sein du Grand-Orient :

[...] Nous sommes encore tout puissants, mais à la condition de synthétiser nos aspirations dans une formule. Pendant dix ans nous avons marché en répétant : «Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Nous avons partout des écoles laïques, les prêtres sont réduits au silence, les séminaristes portent le sac. Ce n'est pas un résultat ordinaire dans une nation qui s'appelle encore la fille aînée de l'Église⁶.

Chapitre deuxième

IMMIGRATION MASSIVE

La disparition de la Congrégation en France a grandement favorisé son expansion en Amérique du Nord. Toutefois, l'arrivée des frères de France à La Prairie, comme d'ailleurs leur décision de quitter leur patrie et d'entreprendre la traversée de l'Atlantique, fut loin d'être une opération de tout repos.

TABLEAU I
ARRIVÉE DES FRÈRES AU QUÉBEC
(DEPUIS LA FONDATION DE 1886 JUSQU'À LA FIN DE L'ANNÉE 1902)

1886 :	6	1892 :	8	1898 :	2
1887 :	8	1893 :	6	1899 :	5
1888 :	11	1894 :	4	1900 :	4
1889 :	12	1895 :	3	1901 :	2
1890 :	8	1896 :	5	1902 :	5 *
1891 :	4	1897 :	0		
<hr/>					
TOTAL : 93					
* Arrivé à La Prairie en 1902, un postulant est compté avec le groupe de l'année.					

C'est cette aventure que nous voulons maintenant raconter. Nous examinerons d'abord le climat qui prévaut chez les jeunes religieux en formation à Ploërmel. Nous verrons ensuite les conditions du voyage. Nous assisterons, dans la mesure du possible, à l'arrivée des exilés et à leur accueil à La Prairie, tout en faisant état des réactions suscitées par ce nouveau genre de vie : celles des arrivants, celles du Frère Ulysse Baron, supérieur-fondateur de la mission, celles de ses confrères et celles, bien entendu, des jeunes en formation : novices et scolastiques.

Un noviciat quelque peu agité

Même si leur directeur, le Frère Ermel (Olivier Bridou), évite de traiter systématiquement de la suppression des congrégations enseignantes devant les novices de Ploërmel, les discrètes allusions qu'il se permet sont suffisantes pour leur faire comprendre que la situation est grave et qu'ils doivent se tenir prêts ⁷.

Aux vacances de 1902, pendant la retraite des Frères, une tentative de crochetage fut dirigée contre le couvent des Ursulines situé à quelque distance. Les cris des défenseurs parvinrent jusqu'au noviciat, et nous sûmes alors exactement ce dont il s'agissait.

En ce même temps, en nous rendant dans la grande prairie, pour la récréation du soir, nous

remarquâmes un homme solidement bâti, à l'allure combative, qui nous dit en passant : «Ils ne nous auront pas encore ce soir !» On nous apprit alors que c'était l'un des braves volontaires qui montaient la garde auprès du couvent pour s'opposer aux efforts des expulseurs.

Ces événements n'étaient guère de nature à favoriser le recueillement qui doit régner dans un noviciat. Chacune des absences de plus en plus fréquentes du supérieur général était remarquée et commentée. D'ailleurs, comment ne pas s'apercevoir que l'inquiétude régnait dans tous les coeurs autour de nous et qu'une catastrophe se préparait ? Des voitures pleines de livres passaient sous nos fenêtres, se dirigeant vers la ville ; la sacristie se vidait de ses ornements les plus riches et de ses vases sacrés les plus précieux ⁸.

Dans une autobiographie rédigée en 1963 à la demande de son provincial, le Frère Laurier Labonté, le Frère Cléonique-Joseph traite abondamment de ses années de formation à Livré, à La Guerche, à Hennebont et à Ploërmel ⁹.

Grâce à ces notes, nous pouvons mieux connaître comment ses confrères et lui-même ont vécu les jours sombres de 1902-1903.

Dans la seconde moitié du noviciat ¹⁰, nous eûmes l'impression que la persécution grondait déjà fort contre les congrégations religieuses. Cette impression se renforça du fait qu'on mit au nombre de nos occupations le travail à la couture et à la cuisine. Nous nous demandions si on ne nous préparait pas à nous tirer d'affaire en cas d'exil dans quelque poste de mission. Nous finîmes tranquillement notre noviciat, mais nous le terminâmes par des voeux privés, ce qui nous laissait soupçonner que les choses allaient tourner mal. À Ploërmel, les juvénistes, les postulants et beaucoup de novices avaient été remis à leurs familles. Les novices retenus à Ploërmel se joignirent aux scolastiques. La maison mère était triste.

Le scolasticat cependant commença comme si tout devait aller normalement. Nous étions 108 scolastiques à Ploërmel avec le Frère Engebert comme directeur, et les frères Téléphore, Ferdinand-Pierre, Archange, Constantin et d'autres comme professeurs. Il s'agissait maintenant de préparer notre brevet, c'est dire qu'il fallait travailler fort, d'autant plus fort qu'il s'avérait que nous ne pourrions terminer le semestre ¹¹.

À son tour, le Frère Gilbert-Marie donne un savoureux aperçu de la façon dont s'organise son départ de la maison paternelle.

Je suis resté un mois dans ma famille. Personne ne voulait payer mon voyage pour le Canada Eh bien ! dit ma grand-mère, je paierai les frais du voyage, et en or !

Oui, dit-elle, en sortant de son bas de laine 300 F en or, il suivra sa vocation et ce sera une bénédiction pour toute la famille. Elle cousit elle-même les pièces d'or dans une pochette de mon gilet de peur que je ne les perde en voyage ¹².

Au coût de la traversée que chacun doit défrayer s'ajoute l'autorisation écrite du père, la signature de ce dernier devant être légalisée à la mairie. Les formules employées se ressemblent : Je, soussigné ..., demeurant à ..., autorise volontiers mon fils (consens à laisser mon pupille) à passer à l'étranger (à s'en aller au Canada) en vue d'assurer son avenir (pour continuer d'y vivre dans l'état qu'il avait embrassé et qu'il est dans l'impossibilité d'exercer en France).

ON QUITTE LA BRETAGNE

Comment s'effectue l'exil de la centaine de religieux qui choisissent le Canada et les États-Unis comme patrie d'adoption ? Grâce aux notes laissées par quelques-uns d'entre eux, nous pouvons reconstituer les événements qui entourent le départ de la Bretagne de quelques groupes de voyageurs que nous identifierons par la date de leur arrivée à La Prairie. Ces groupes sont ceux du 18 mai, du 19 juillet et du 20 juillet, ce dernier se dirigeant vers les Montagnes Rocheuses.

TABLEAU 2 ARRIVÉE DES IMMIGRANTS À LA PRAIRIE EN 1903

2 février :	2	19 juillet :	36	26 octobre :	4
18 mai :	26	[20 juillet :	8] *	20 novembre :	1
7 juin :	11	22 juillet :	9	31 décembre :	1
27 juin :	12	11 août :	6		
_____ Total : 108 ¹³					

* groupe des Montagnes Rocheuses

En cette année 1903, les cent huit frères ayant choisi le Canada arriveront en dix occasions différentes, les groupes des 18 mai et 19 juillet étant les plus considérables.

Dans bon nombre de cas, les itinéraires suivis sont identiques : Ploërmel, Saint-Malo, Southampton, Londres et Liverpool, lieu de l'embarquement.

ARRIVÉE À LA PRAIRIE : 2 février 1903

NOMBRE DE FIC : 2

DÉPART DE L'ANGLETERRE : 6 mai 1903

ARRIVÉE À QUÉBEC : 17 mai

ARRIVÉE À MONTRÉAL ET À LA PRAIRIE : 18 mai

TRANSATLANTIQUE : Dominion CLASSE : 3°

FIC À BORD : 27 (Abel à Ulysse, 24 avril 1903, AFICLP)

Le groupe comprend treize novices et onze scolastiques accompagnés des Frères Longin¹⁴, sous-directeur du noviciat à Ploërmel, Didier-Marie, un Canadien qui revient d'un séjour d'un an à Ploërmel et un jeune frère du nom de Fernand-Jules. Les trois aînés sont respectivement âgés de 48, 25 et 19 ans. L'âge des jeunes gens varie de 16 à 18 ans (moyenne : 16 ans, 10 mois).

Le Frère Gilbert-Marie continue :

Le matin du 8 mai¹⁵, nous montons sur le fameux Dominion. Quelle traversée, grand Dieu ! La plume refuse d'écrire tout ce qui s'est passé pendant notre voyage.

On nous entasse à huit dans des cabines faites pour quatre. Ici encore, la couche est rude, mais le recours éventuel en cas de malheur est à portée de la main : une ceinture de sauvetage nous sert d'oreiller.

D'autres passagers sont sans doute logés à la même enseigne, car nous apprenons par la suite qu'il y en a 200 de trop ! Ce navire d'émigrants n'est pas un paquebot de luxe ! Pendant la guerre du Transvaal, il avait servi au transport des animaux et n'était nullement aménagé pour des voyageurs, surtout dans la partie réservée à la 3^e classe.

Nos compagnons ? D'un peu tous les pays d'Europe, surtout des Russes, des Polonais, des Lapons... ces derniers couverts de vermine. Les lieux d'aisance sont d'une saleté repoussante, presque inabordables, et pour brocher sur le tout, nous commençons à sentir la faim.

Le voyage a été un véritable martyre. Rien que d'y penser j'en frissonne encore. Par charité et par pudeur, je n'en dis pas plus.

Après deux jours sans nourriture, nous découvrons un quart de biscuits pleins de vers et des choux de Siam couverts de terre dont nous faisons nos délices.

Le biographe du Frère Longin raconte à son tour les difficultés du voyage et l'arrivée à Québec.

Les conditions pénibles, dans lesquelles s'effectua la traversée, eurent au moins l'avantage de mettre en relief la grande vertu du F. Longin. «S'oubliant totalement lui-même, raconte l'un des voyageurs, il se prodigua auprès de ses jeunes confrères. Il ne manquait pas de nous voir tous les jours, montrait bonne contenance et nous exhortait à la patience en nous faisant entrevoir la fin prochaine du voyage».

«Pendant la traversée, dit un second, il se livra à un jeûne rigoureux et se tint dans un profond recueillement...» Un troisième mentionne son dévouement envers l'un des novices atteint de la fièvre typhoïde. Le F. Longin s'installa auprès de sa couchette, ne le quittant ni le jour ni la nuit et lui procurant tous les soulagements en son pouvoir.

Enfin, le 17 mai, après 10 jours et demi de traversée, les voyageurs arrivaient à Québec. Quel plaisir pour eux, après ces jours de souffrance, de se retrouver en pays bien catholique, au milieu d'un peuple qui parlait français ! Le F. Longin ne cache pas son admiration : Presque toute la journée, écrit-il, nous avons pu voir sur la rive droite du grand fleuve Saint-Laurent, de nombreux villages avec leurs églises surmontées d'élégantes flèches, absolument comme dans notre pays. Comme cela fait du bien au coeur, en débarquant sur cette terre autrefois française, d'entendre parler notre langue ! Ici, tout le monde est plein d'égards pour nous ! Bonne impression sur nous à notre arrivée dans ce pays. Les cloches sonnent pour la messe. La ville nous présente des tours blanches d'où s'échappent les voix harmonieuses qui nous appellent au saint Sacrifice ; mais hélas ! aujourd'hui encore, nous devons nous contenter d'y assister en esprit. Les «chars» sont là qui nous attendent. Il faut y monter tout de suite ¹⁶.»

Reprenons le récit du Frère Gilbert-Marie qui nous mènera jusqu'à La Prairie. Nous arrivons à Québec vers 11 h. C'est le dimanche 18 ¹⁷. Impossible d'avoir une messe. Nous visitons la ville ... En fin d'après-midi, nous prenons le train pour Montréal où nous arrivons à 20 h. Nous couchons sur les bancs de la gare Windsor. Le lendemain matin, nous prenons le bateau qui fait la navette entre Montréal et La Prairie.

L'estomac crie toujours famine au point qu'apercevant le clocher du Noviciat, le groupe prend le pas de course. Oui, la faim donne des jambes !

Après la réception par le Frère Ulysse, provincial, nous faisons honneur au repas substantiel qui nous accueille : un veau entier préparé pour la fête du lendemain 19 (la Saint-Yves) fut englouti ... Comme dessert, on nous donna des bananes. Quelques malins disent qu'un certain nombre d'entre nous mangèrent jusqu'à la pelure.

Une sieste de trois heures suivit ce repas. Ensuite, confession. L'abbé Coallier, aumônier du noviciat, interdit aux Bretons de communier pendant une semaine : le vol des biscuits et des choux de Siam pourris lui semble indigne de novices. Mais le saint homme revient bien vite sur sa décision après explications fournies par le Frère Ulysse.

Des quelques notes laissées par le Frère Gratien-Marie, nous extrayons ce qui suit ¹⁸.

Le Frère Didier nous tira d'embarras en maintes occasions, grâce à sa connaissance de l'anglais... Les voyageurs (étaient) travestis en joueurs de ballons à pied. Le Dominion avait servi de transport de troupes pendant la guerre du Transvaal (1899-1902). Traversée harassante... qu'accentuait la présence de bon nombre d'immigrants russes fort peu civils.

Les conditions d'un tel voyage ne se retrouveront plus dans les traversées ultérieures. Celui du 6 mai, organisé un peu à la hâte et sans expérience pertinente, avait dépassé les bornes de la pauvreté et du renoncement. On l'avait fait par esprit d'économie et pour permettre d'abriter à l'étranger le plus de novices possible. On s'était dit que l'aventure ne durerait qu'une dizaine de jours et, qu'après tout, les autres passagers, pour la plupart, en faisaient autant pour retrouver dignité, décence ou liberté. Les intentions étaient généreuses, mais l'expérience fut concluante : jamais plus on n'effectuerait un autre voyage dans de telles conditions.

ARRIVÉE À LA PRAIRIE : 7 juin 1903
 NOMBRE DE FIC : 11

Le groupe comprend des hommes d'âge mûr (58, 57, 53 ans) et des profès plus jeunes (18 à 34 ans).

ARRIVÉE À LA PRAIRIE : 27 juin 1903
 NOMBRE DE FIC : 12

Le groupe est formé de onze novices et d'un frère de 29 ans.

DÉPART DE LIVERPOOL : 6 juillet 1903
 ARRIVÉE À MONTRÉAL ET À LA PRAIRIE : 19 juillet
 TRANSATLANTIQUE : Kensington CLASSE : 2°
 FIC À BORD : 36

Le groupe qui quitte Ploërmel le 4 juillet, sous la conduite des FF. Ermel et Philibert, est composé de 25 scolastiques, 7 jeunes frères et 2 novices, les âges des voyageurs variant de 15 à 43 ans.

Ce voyage nous est raconté par l'un des passagers, le Frère Cléonique-Joseph.

Une fois bien installés, nous attendîmes une heureuse traversée. En vérité, peu de chose à nous chagriner ; quelques-uns firent du lit, pour moi, je n'éprouvai rien de fâcheux. Beaucoup de choses nous intéressaient. Comme nous étions en deuxième classe, les repas étaient bien satisfaisants et tous les stewards et officiers et les gens en général, très courtois. L'air du grand large, les vagues, avaient sur moi un effet ensorcelant ! Et ces goélands qui criaillaient sans relâche, mais, malappris qu'ils étaient, osaient peindre le bâtiment et maculer le monde ! J'étais presque tout le jour sur les ponts ; déjà le matin, j'étais aux bastingages, pour voir le soleil se montrer le haut du front au-dessus de l'horizon, et le soir, je voulais le suivre dans sa descente alors qu'embrasant les franges du ciel et jetant des lames d'or sur les vagues, il disparaissait pour me dire, juste avant son dernier clin d'oeil : «Viens donc voir !»

Les plus causeurs parmi nous, et il y avait des bavards invétérés, abordaient beaucoup de gens. C'était d'ailleurs facile de se faire des amis, car tous les passagers circonscrits en cet étroit espace qu'étaient les ponts à la merci de l'océan, formaient une famille. Mais un dimanche nous (et j'en étais) fîmes une énorme sottise. Comme il n'y avait pas de prêtre catholique à bord, nous écoutions le prêche d'un pasteur protestant, et nous nous permettions des paroles un peu saugrenues relatives à son débit. Or, à la fin du prêche une femme distinguée qui était sur notre banc entama avec nous une conversation en français et nous dit qu'elle était la femme du pasteur ! Vous voyez nos binettes ! Nous n'avions plus qu'à surveiller nos paroles et nos espiègleries à proximité de voisins inconnus.

Sixième jour en mer. Les goélands d'Europe nous avaient abandonnés depuis quelque temps que nous n'avions pas noté et d'autres étaient venus de l'ouest, de même culture tribale, allez ! Nous commençâmes à épier l'horizon du couchant. C'était toujours le même programme : d'autres

bateaux qui nous passaient, d'autres que nous rencontrions ou dépassions. Nous ne vîmes point Saint-Pierre-et-Miquelon, dans le crépuscule. Dans la nuit à l'entrée du golfe Saint-Laurent, notre vieux bateau cassa une pale de son hélice, et stoppa pour faire les réparations nécessaires. Mais on n'en avait rien dit pour ne pas créer de panique à bord.

Au guet dès les petites heures, quelqu'un finit par voir les montagnes de Gaspésie. Alors tous les regards se portèrent sur le nouveau pays. On prit un pilote à Pointe-au-Père. Une courte escale à Québec nous permit tout juste d'aller prier dans une petite église. Alors le H.M.S. Kensington remonta le Saint-Laurent. Malheureusement, cette dernière étape se fit de nuit, et sans avoir presque rien vu du Saint-Laurent, nous abordâmes à Montréal un vilain matin. Une course à Notre-Dame-de-Bon-Secours, je crois, puis retour au quai du Laprairie cette fois, petit traversier qui nous remonta jusqu'au village du même nom. C'était le 19 juillet 1903 après 15 jours de traversée, tout compté depuis Saint-Malo.

Comme il faisait mauvais, nous nous engouffrâmes dans l'école ¹⁹, heureusement au premier coin, et nous y reçûmes un fraternel accueil, puis reprenant notre ballot sur le dos, nous partîmes sous une pluie battante en plein milieu de la chaussée, pour le noviciat. Après les premières effusions de la réception par le Frère Ulysse, provincial, on nous servit un bon dîner dont nous avions grand besoin, surtout ceux d'entre nous que les émotions, les privations et la maladie avaient plus que visiblement affaiblis et émaciés.

Le Frère Cléonique-Joseph qui a vécu ces pénibles moments raconte les difficultés éprouvées par les uns et les autres.

Arrivés à pareille date (19 juillet), nous encombrions la maison. D'accord. Cet encombrement et les premiers contacts entre nous et les jeunes Canadiens firent naître et croître à l'excès des malaises. Nous eûmes d'abord quelques hésitations sinon des difficultés à comprendre leur phrase multi-accentuée et segmentée, gravée par ailleurs, d'étrangetés de prononciation et d'articulation, choses que nous eûmes vite analysées sans nous choquer. Il nous était désagréable à nous comme à eux de les faire se répéter. Nous ne pouvions pas non plus de temps à autre ne pas faire quelque remarque assaisonnée à la gauloise. La plus grande cause de trouble venait du fait qu'il était impossible à nos jeunes confrères de comprendre la violence qu'avait endurée notre psychologie dans notre séparation des nôtres et l'exil. Il n'y a que les arrachés qui sentent ce qu'est l'arrachement à tout ce qui, en dehors d'eux, était pourtant comme eux-mêmes. Il n'y a que les exilés qui sentent ce qu'est l'exil. Certes, et hélas, il ne semblait pas, à les entendre, que ceux à qui nous parlions en sentissent rien. Or cette violence avait laissé en nous une sensibilité extrême à la provocation, effet qui pouvait dégénérer en hostilité. Ceci s'annonça sourdement d'abord et à propos de riens. Je vois encore, par exemple, un grand jeune frère à belle chevelure rejetée, nous parler des choses et de nos écoles de Bretagne en parfait connaisseur au point que nous le prenions pour un breton et après que nous eussions été détrompés, se mettre à rire de nous aux éclats. On en vint à des discussions acerbes, même à des rixes. Après un échange de coups, un d'entre nous reprit le bateau pour la France. Les tablées au réfectoire devinrent envenimées. Je me rappelle pour ma part avoir lancé un pain entier en diagonale jusqu'au bout de la salle à la face d'un opposant ²⁰.

Mais tensions et susceptibilités finiront par se résorber. Peut-il en être autrement chez ces adolescents ? Le nouveau directeur des novices et des scolastiques, Frère Ermel, à qui on a adjoint le Frère Longin, saura réconcilier les uns et les autres et faire régner la paix et la joie. C'est le témoignage qu'apporte le Frère Longin à l'endroit de son supérieur immédiat en rendant hommage à sa direction prudente et habile qui réussit en peu de temps à opérer la fusion des éléments divers dont se compose le nouveau groupe.

Le Frère Anatolius, lors de son 60^e anniversaire de vie religieuse célébré à La Prairie en 1958, ajoute les détails qui suivent ²¹.

Nous partons de Québec vers 7 heures du soir pour entreprendre notre dernière étape. Nous déjeunons devant Trois-Rivières le lendemain matin, et, vers 2 heures de l'après-midi, le dimanche 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul, notre voyage est terminé.

[...]

Après les quelques formalités d'usage, les voyageurs quittent le bateau et se dirigent vers Notre-Dame de Bon-Secours, je crois, où ils assistent au salut du Très Saint-Sacrement. Moi, je reste pour voir aux bagages car, en plus des malles, il y a à bord une quarantaine de caisses de fournitures classiques. Dans la soirée, nous prenons le bateau-traversier, le LAPRAIRIE, qui fait le service entre Montréal et La Prairie. Le capitaine McLean est à la roue. Au noviciat, nous recevons le meilleur accueil des Supérieurs de la Maison provinciale. Et, au souper, nous faisons honneur aux plats préparés par le Frère Adalbert ²².

Le Frère Laurent-Pierre, qui arriva lui aussi avec le groupe du 19 juillet, a accordé le 15 juin 1962, une interview à un Français étudiant à Québec. Nous en extrayons quelques paragraphes qui permettront au lecteur de constater que des situations identiques peuvent parfois être vécues différemment, même à soixante ans de distance ²³.

[...]

À la descente du bateau, nous sommes montés vers le village et nous sommes arrivés à notre école. À l'entrée de l'école, nous avons lu Académie * Saint-Joseph. Ça été un étonnement ! Et nous avons été reçus par le Frère Joseph-Ferdinand : très bel accueil. Mais nous avons déchanté en entrant là-dedans. Misérable école. Nous avons visité un peu. Mais nous avons hâte d'arriver au but ultime de notre voyage qui était la maison mère des frères, à un mille du village.

En cours de route, nous étions l'objet de la curiosité générale. Nous étions habillés de petits jerseys avec le béret sur le coin de l'oreille. Il n'en fallait pas tant pour exciter une curiosité bien permise.

Il y avait une allée d'environ quatre ou cinq arpents qui menait à la maison principale. Un boy nous aperçut et s'empressa d'aller avertir les autorités.

La préparation à nous recevoir avait été plutôt mince. Nous arrivons dans la cour intérieure et saluons le Sacré-Coeur qui était là.

Et puis, nous avons vu apparaître au haut du grand escalier d'honneur, le Cher Frère Ulysse qui lève les bras au ciel en voyant cette armée envahir sa maison :
«Ah ! mes bons frères, qu'est-ce que je vais faire de vous autres ? »

La réponse ne se fit pas attendre. Le Cher Frère Ermel, notre directeur et conducteur, répondit :
«Eh bien, mon cher frère, nous sommes arrivés, nous sommes à vos soins, vous prendrez soin de nous.»

Ce fut dit un peu sèchement. Là, nous avons vu que le paradis n'était pas dans la maison. En effet, nous avons soupé, il était déjà tard. Un souper plutôt maigre. Il y avait des bananes sur la table. Ne connaissant la banane que de nom, certains d'entre nous s'attaquèrent à la pelure comme à l'intérieur...

Nous avons bien besoin de sommeil et on nous envoya au lit. Je ne me rappelle plus comment la première nuit se passa. Le lendemain, ce fut le règlement des grandes communautés.

Après déjeuner, on a invité chacun à aller se pourvoir d'une soutane. On défonça l'un des grandes caisses que nous avions apportées et chacun essaya de se vêtir le moins mal possible. C'est tout ce qu'il y avait : seulement la soutane pour couvrir le bonhomme.

Après un petit moment de détente, on nous appela. Le directeur principal qui était le Frère Ange nous dit : «Mes frères, vous allez aller dans les fèves et vous allez sarcler.» L'ordre était donné, il n'y avait plus qu'à marcher. Le directeur nous indiqua que pour faire un bon travail, il fallait le silence. À genoux, dans les rangs de fèves, nous avons extirpé les mauvaises herbes.

Puis, le dîner est venu. Après, ce fut la récréation. On commença à former un petit caucus, on tâcha de se trouver une autre maison où on pourrait manger un peu plus... et travailler un peu moins. D'ailleurs, comme travail manuel, il n'y avait pas grand chose à faire. C'était le tuf²⁴. Et le jardin était plutôt mince. Déjà, il y avait des frères engagés par le curé à creuser des tombes dans le cimetière de la paroisse pour procurer quelques sous à la communauté.

Finalement, le 3^e jour au matin, — le Frère Ermel nous avait déjà avertis la veille — le Frère Ermel parcourt les lits : «Levez-vous, levez-vous, on part pour Chambly...» Mais il avait plu et le chemin n'était pas asphalté, ni même gravelé comme on dit en canadien. Nous avons marché dans un boue collante... pendant quinze milles, nous qui avions voyagé en bateau pendant treize jours, nous y allions un peu de reculons. Heureusement, il y avait des fraises et des groseilles le long de la route !

Et à Chambly le Frère Céran²⁵ nous ouvre grands les bras : «Frères, venez, je vais prendre soin de vous autres, moi. Vous mangerez ici...» Et deux ou trois jours après, les cours d'anglais ont commencé.

C'est à la fin de cet été-là qu'un certain nombre d'entre nous a été choisi pour aller à Plattsburgh

comme étudiants. Il y eut quelques froissements au départ. Les frères voyaient ces jeunes gens bien traités, choyés un peu, pendant qu'eux avaient la pioche à la main. Il y eut quelques petits heurts. Le tout s'est passé de façon presque inaperçue. Mais on nous fit la remarque de rester bien à notre place.

[...]

— Quand le premier Canadien vous a-t-il adressé la parole ? — Nous nous essayions à attraper quelques-unes des expressions du pays. Dans ce voyage de La Prairie à Chambly, quelqu'un nous adressa la parole. Il était assis royalement sur son tombereau pendant que nous marchions difficilement : «Ah, dit-il, mes frères, comme les chemins sont impudiques...»

Puis le Frère Patrick, un Irlandais authentique, nous a bien aidés à assimiler les débuts de la langue anglaise.

[...]

Les vacances furent agréables : promenades, chaloupes, pêche, pique-niques. Puis, on nous annonça la retraite ! Il a fallu reprendre le chemin de La Prairie. À pied. Retraite prêchée par le Père Joseph Waddel, jésuite.

Après la retraite, le groupe des Anglais fut constitué officiellement. Le directeur et nous autres étudiants avons commencé nos leçons d'anglais à La Prairie. Le Frère Patrick, notre professeur, était bien content de ses élèves ²⁶.

DÉPART DU HAVRE : 11 juillet
 ARRIVÉE À NEW YORK : 19 juillet
 TRANSATLANTIQUE : Gascogne CLASSE : 2^e
 ARRIVÉE À MONTRÉAL ET À LA PRAIRIE : 20 juillet 1903
 DÉPART DE MONTRÉAL POUR LES
 MONTAGNES ROCHEUSES : 22 juillet
 NOMBRE DE FIC À L'ARRIVÉE : 8
 NOMBRE DE FIC AU DÉPART : 10 ²⁷

Le Frère Cyprius-Célestin ²⁸, dans un texte dactylographié de 216 pages intitulé *Seven Years Among The Western Indians*, a raconté ses souvenirs depuis son départ de la Bretagne en 1903 jusqu'à son retour des Montagnes Rocheuses en 1910.

Voici quelques extraits relatifs au voyage à bord du Gascogne et à l'arrivée à New York.

Les marins poussent les immigrants sans ménagements vers les étages inférieurs qui leur sont habituellement réservés. Quant à nous, nous étions en deuxième classe. Donc, bien logés. Plusieurs religieux et religieuses se trouvaient à notre table pour les repas...

Le mal de mer ne me lâchait pas et j'étais bien décidé à ne plus jamais voyager en bateau. Le garçon de table me répondit que j'oublierais tout cela une fois descendu à terre. C'est ce qui arriva. Et depuis, j'ai traversé huit fois l'Atlantique, et la Manche des douzaines de fois, sans jamais être malade.

Nous étions contents d'entrer dans la baie de New York le dimanche 19 juillet...

Nous arrivâmes à la douane avec nos douze malles clouées, en plus des bagages à mains. Les préposés à la douane nous demandèrent d'ouvrir tous nos bagages pour faciliter l'inspection. Ils firent leur travail consciencieusement, ne trouvèrent rien qui méritât d'être taxé jusqu'au moment où ils découvrirent dans l'une des malles la poudre à dents de notre fabrique de Ploërmel. Nous l'avions apportée avec nous pour la soustraire à tout prix au rapace Surty.²⁹

L'employé déclara : «Vous allez devoir être taxés pour ceci». Le Frère Constantin³⁰ répondit : «Payer de la douane ! Jamais ! Gardez le tout». Le douanier conclut : «Je ne saurais jamais quoi faire avec tout ceci.» On échangea des sourires et la fouille des bagages reprit.

Pendant ce dialogue, le Frère Anatolius-Louis³¹ simplifia fort habilement le travail des inspecteurs en déplaçant quelques malles sans que les douaniers ne se doutent de rien.

L'ACCUEIL À MONTRÉAL ET À LA PRAIRIE

Après New York, c'est le voyage de nuit dans le train qui se dirige vers Montréal. Au matin du 20, le groupe se retrouve en gare Bonaventure Le Frère Cyprius continue son récit.

Nous fûmes accueillis par le Frère Norbert³², directeur de l'école Saint-Jean-Berchmans. C'était un homme joyeux qui, après nous avoir salués, nous fit sauter dans un tram qui devait nous conduire non loin de la résidence des Frères. «Laissez vos bagages, je reviendrai les prendre plus tard. Pour l'instant, venez prendre le petit déjeuner.»

Les tramways à cette époque ressemblaient aux tanks anglais qui seront utilisés sur la Somme en 1916.

Les Frères nous reçurent à l'école avec beaucoup de chaleur et firent l'impossible pour rendre notre séjour agréable. Et nous rencontrâmes nos futurs compagnons de route, les Frères Hervé et Euphrone . [...] Le bateau qui nous amena de Montréal à La Prairie nous laissa non loin de l'école Saint-Joseph puis ce fut l'accueil des Frères du Noviciat, du Frère Ermel et des scolastiques arrivés hier.

La propriété parut nue à mes yeux, les allées étaient bordées d'arbres rabougris. J'ignorais que quatorze années plus tôt les Frères étaient venus s'établir dans un champ. Nous passâmes la nuit ici et une partie de la journée du lendemain en compagnie des scolastiques. Nous avons tellement de choses à nous raconter³³.

Lors du cinquantenaire de vie religieuse du Frère Éphrem, le Frère Alix décrira comment leur rencontre se fit le 20 juillet 1903³⁴.

Votre serviteur y est déjà depuis quelques semaines (à La Prairie) et est très agréablement surpris de rencontrer un beau matin de juillet 1903, le cher Frère Éphrem. Comme je ne suis encore que petit novice, la modestie n'autorise qu'un regard à la dérobée, à la nouvelle troupe d'outre-mer. Le cher Frère Ulysse a bien le coeur grand comme le monde, mais 40 jeunes gens de 16 à 18 ans ne s'engraissent pas que d'affection. Quand il y a à manger pour quatre à peine, on peut à la rigueur en trouver pour cinq ; mais si l'on étire les rations jusqu'à quarante, chacune doit être assez maigre. Mais la divine Providence, toujours fidèle à sa promesse, ne laisse pas les siens dans le besoin. À part quelques tempêtes d'économies, tout se passe bien. Si je ne me trompe, on dirige le jeune Frère Éphrem et quelques autres sur Buckingham. Pour vaincre la faim ennemie des jeunes estomacs, on pense à multiplier les forces. C'est pour cela qu'on a recours au savoir-faire des Directeurs de Buckingham, Chambly, St-Ours, etc. L'été de 1903 s'écoule rapidement et agréablement, employé qu'il fut à une étude sommaire de l'anglais. Dans ce but, on organise le club Shakespeare dont le Frère Éphrem fait partie.

ARRIVÉE À LA PRAIRIE : 22 juillet 1903
NOMBRE DE FIC : 9³⁵

Ces neuf frères proviennent de Saint-Pierre-et-Miquelon.

ARRIVÉE À LA PRAIRE : 11 août 1903
NOMBRE DE FIC : 6. Un novice fait partie du groupe

IL FAUT S'ORGANISER

L'arrivée subite de 27 voyageurs en mai, de 23 en juin, de 45 en juillet et de 6 en août ne sera pas sans causer à l'occasion secousses et remous, comme on a pu le lire précédemment.

Une centaine de personnes de plus à loger, à nourrir, à acclimater, à occuper, voilà qui n'est pas une tâche facile. Heureusement, c'est l'été... Il y a le potager à entretenir, une construction sommaire à ériger pour abriter la machinerie (imprimerie et reliure) reçue de Ploërmel, la propriété qui nécessite des soins. Et tous ces jeunes seront sans doute intéressés à connaître le Nouveau Monde auquel ils veulent désormais consacrer le meilleur de leurs énergies : promenades, explorations dans les environs et leçons théoriques faciliteront peu à peu la découverte de leur pays d'adoption. Sans oublier les cours de vacances dans les établissements scolaires où les frères sont déjà établis.

Quant au matériel reçu de l'Imprimerie Saint-Yves de Ploërmel et arrivé avec les voyageurs du

Kensington, il permettra d'occuper quelques Frères à la petite imprimerie qui prend corps. Le Frère Ulysse fait part de ses projets au Frère Abel.

J'ai reçu le connaissance de l'outillage de reliure. Très regrettable l'absence du coupe-papier, de la moyenne presse (avec châssis), de la presse à satiner et de la régleuse.

Si je puis avoir de bons relieurs, je suis presque sûr d'obtenir pour 40 ou 50 000 francs de travail à la maison, ce qui me permettra de soutenir le noviciat et de forcer l'éducation de nos chers jeunes frères.

(8 juillet 1903).

Les coups de marteau retentissent de toutes parts. Une dizaine de frères aménagent le grand préau pour les divers ateliers. Tous les spécialistes sont devenus charpentiers. Pour le moment, nous visons au chaud et au solide plutôt qu'à l'art... J'espère que dans peu l'atelier de reliure fonctionnera régulièrement. Tous les bons frères de Ploërmel sont très gentils : FF. Just, Anobert, Philibert, etc. etc. Ils travaillent de tout leur coeur. Seulement de tous côtés la place manque. Mais la bonne humeur ne manque point ³⁶.

(4 août 1903)

Tout n'est pas facile, on le devine déjà

Le biographe du Frère Longin relate à mots discrets quelques-unes des difficultés rencontrées à l'arrivée.

Le F. Longin n'entendait pas être à charge à ses confrères du Canada. Fidèle à son habitude de ne jamais perdre le temps, comprenant, en outre, qu'un tel accroissement de personnel serait une cause de gêne pour la communauté, il chercha, dès les premiers jours, à se rendre utile, par différentes besognes manuelles, particulièrement au jardin.

Une mission délicate s'imposait également à lui au cours des quelques semaines qui suivirent son arrivée, celle d'acclimater les jeunes gens qu'il venait de transplanter d'Armorique au bord du Saint-Laurent. Plusieurs, en effet, subissaient une crise pénible de nostalgie. Il leur tint compagnie en récréation, détournant leurs conversations de tout objet qui pouvait nourrir la tristesse, les égayant de fines reparties et leur faisant entrevoir que ce malaise ne serait que passager.

Il se départit même en cette circonstance de la règle de conduite qu'il semblait s'être imposée : ne jamais parler de soi, ni en bien, ni en mal. Il raconta comment, à peine débarqué à Fort-de-France, il avait lui-même éprouvé les angoisses du mal du pays. Ses exhortations, ses encouragements produisirent l'effet désiré; les novices se trouvaient déjà suffisamment acclimatés quand, le 19 juillet suivant, 35 scolastiques arrivèrent à leur tour sous la conduite du F. Ermel.

Cette année 1903 marque l'avènement d'une ère nouvelle pour le noviciat du Sacré-Coeur. Par

suite du grand nombre des novices, on se trouve dans la gêne, soit parce que les ressources pécuniaires sont insuffisantes, soit parce que le local est trop exigü. Du reste, la fusion des éléments divers qui composent le noviciat ne s'effectue pas sans malaise. Les exilés trouvent le changement pénible, tandis que les Canadiens ne peuvent s'empêcher de regretter la douce atmosphère familiale dans laquelle ils vivaient auparavant ³⁷.

Après les récits des nouveaux arrivants, il sera intéressant de lire ce que pensait le Frère Ulysse, avant et après l'arrivée des divers groupes qu'on lui a confiés. Le Supérieur est prêt à tout mettre en oeuvre pour utiliser les forces vives venues de Bretagne et celles de Saint-Pierre-et-Miquelon qui déjà s'amènent. Voici ce qu'il écrivait en mai 1903 :

Nous recevrons comme des envoyés du bon Dieu les chers proscrits que vous m'annoncez, comptant sur la bonne Providence pour les nourrir cette année et les placer ensuite au plus tôt, bien qu'ils arrivent dans un moment de pléthore. Nous essayerons de leur apprendre un peu d'anglais, car sans cela les débouchés seraient rares.

(5 mai 1903)

Et deux mois plus tard :

Courage, Très Révérend Frère, comme saint Paul, même au milieu des tribulations ! Nous tâcherons de créer des ressources pour nourrir et instruire ceux que vous nous avez envoyés et pour leur apprendre l'anglais. Nous nous tuerions en fondant des écoles sans hommes vraiment capables. Du reste, à cette époque, tous les instituteurs sont engagés.

Soyez sans inquiétude à notre égard, mon très Révérend Frère, Dieu aidant, nous ferons notre chemin.

(8 juillet 1903)

Que fera-t-on de tous ces arrivants ?

L'année scolaire 1903-1904 va commencer avec les premiers jours de septembre. Que deviendront tous ces religieux qu'il a reçus entre le 18 mai et le 11 août 1903 ³⁸ ? Si les plus expérimentés qui lui sont arrivés des îles Saint-Pierre-et-Miquelon sont capables de remplir quelques postes vacants dans les écoles déjà établies, il n'en est pas de même pour l'ensemble du groupe qui manque de préparation aux plans pédagogique et psychologique.

Par contre, l'acceptation de nouveaux établissements est tributaire des autorités religieuses et civiles en place. On peut, d'une part, disposer de Frères pour ouvrir une école et ne recevoir aucune invitation. Comme aussi, d'autre part, les demandes peuvent affluer sans que le Supérieur ne puisse y répondre favorablement faute de personnel compétent ou faute d'obtenir une réponse rapide aux autorisations sollicitées des Supérieurs d'outre-mer .

C'est ce que le Frère Ulysse avait déjà expliqué au Frère Yriez-Marie, assistant général, le 20 juin 1901.

Quant aux Fondations, si le Conseil ne nous laissait pas une marge suffisante, je crois sincèrement qu'il assumerait — ce qui est d'ailleurs son droit — une responsabilité que j'hésiterais à partager, car, pour la plupart des demandes, il n'y a pas le temps de correspondre. — C'est ainsi que j'ai promis des Frères pour le 1^{er} novembre, à Grand'Mère, diocèse de Trois-Rivières. S'il avait fallu correspondre, on n'aurait pas eu le temps de bâtir et des laïques eussent été engagés pour longtemps peut-être. Un assistant ferait forcément de ces coups-là, s'il avait, sur les lieux, la charge de la mission.

Il profite d'une lettre au Frère Anastasius, assistant général, pour expliquer à ce dernier comment les choses se passent dans ce lointain pays qu'il connaît maintenant depuis seize ans.

Il y a des écoles partout dans ce pays-ci, et force nous est d'attendre qu'on nous en propose pour en fonder, à moins de bâtir à nos frais des écoles libres, dans les grandes villes, ce qui est au-dessus de nos moyens. Nous avons refusé, cette année, plusieurs écoles de 2 ou 3 frères, faute de sujets. Nos chers Assistants nous ont tant malmenés quand nous en demandions en France que nous nous en sommes abstenus ces dernières années. Maintenant, les places sont prises pour l'année prochaine. Cependant, nous pourrions, même cette année, en utiliser une dizaine dans nos différentes maisons, pourvu qu'ils soient bons religieux et bons «classiers».

(8 juillet 1902)

Et le frère Ulysse termine sa lettre en revenant sur la question de l'anglais.

Nous ne pouvons compter sur des écoles sans anglais ; on veut partout de l'anglais et nous n'avons guère le quod justum de ce côté .

Cette question de l'anglais qui le préoccupe depuis l'arrivée du contingent de 1886 ³⁹ trouvera une excellente réponse à la fin de 1903 avec l'ouverture d'une maison d'étude à Plattsburgh.

Mais il y a l'avenir de tous les autres jeunes qu'il faut assurer. Ceux qui n'étudient pas, ceux qui n'enseignent pas, que feront-ils ? Déjà, quelques-uns sont affectés au travail manuel à La Prairie. Plusieurs, ouvriers qualifiés, ont leur place toute trouvée à l'imprimerie. Et ceux qui restent ? On en fera des cuisiniers comme on l'a déjà souligné !

Chapitre troisième

QUE DEVIENNENT LES FRÈRES DE 1903 ?

Si le développement futur de la province Saint-Jean-Baptiste semble assuré avec l'apport de ce contingent aux grandes possibilités, le présent, toutefois, comporte un nombre certain de difficultés dont quelques-unes ne peuvent être résolues immédiatement : le très jeune âge de la plupart des arrivants, leur inexpérience de l'enseignement, la rareté des postes offerts, les problèmes d'adaptation, le coût élevé d'entretien de toutes ces personnes, etc.

Le Frère Ulysse et ses proches collaborateurs doivent donc trouver un emploi à leurs jeunes collègues et procéder avec célérité en tenant compte des besoins de la nouvelle province ⁴⁰, des désirs des supérieurs d'outre-mer et, quand la chose est possible, des aptitudes et des goûts des sujets.

QUELQUES ÉLÉMENTS DE SOLUTION

L'enseignement

Malgré les ennuis signalés plus haut, quarante et un des frères arrivés en 1903 se retrouveront, en septembre, à la tête d'une classe, d'une école ou d'un groupe de formation, même si certains ont encore à parfaire leur instruction personnelle et leur formation pédagogique ⁴¹ pour donner satisfaction aux parents, aux curés et aux autres autorités scolaires.

Déjà, plusieurs curés se sont plaints que nous leur donnions trop d'enfants. Quant aux vieilles recrues, elles ne peuvent non plus remplacer que dans les petites classes ou avec des suppléants.

(Ulysse à Abel, 18 novembre 1903)

Sa première préoccupation va vers les écoles déjà en fonction et pour lesquelles l'ajout de quelques frères apportera un grand soulagement : les aînés seront heureux de partager une tâche souvent très lourde et les nouveaux arrivants se sentiront plus en sécurité au milieu de confrères chevronnés.

De plus, le Frère Ulysse ouvrira d'autres établissements en 1903, 1904 et 1905,. Dans plusieurs cas, il s'agira de fournir une collaboration à quelques communautés cléricales, bien contentes d'accepter des religieux prêts à contribuer à leur oeuvre.

Cette course aux établissements, si elle règle des situations temporairement, ne semble pas porter beaucoup de fruits à long terme (voir le tableau no 3).

Les études à l'école normale de Plattsburgh ⁴²

Près d'un siècle après l'événement, on loue encore le coup d'audace du Frère Ulysse qui envoya une vingtaine de scolastiques étudier l'anglais à l'école normale de Plattsburgh et prépara ainsi en deux ans les maîtres compétents dont pourront profiter les classes anglophones des établissements du Québec et les écoles qui, peu à peu, s'ouvriront aux États-Unis.

L'envoi aux missions

Pour donner suite aux demandes de l'Administration générale ou pour répondre à celles des frères eux-mêmes, plusieurs jeunes Bretons quitteront le Québec pour les missions. En 1903 et 1904, soit en quinze mois, huit d'entre eux se retrouveront en Haïti et trois autres aux Montagnes Rocheuses. Désormais, selon la pensée du Frère Abel, c'est le Québec qui sera appelé à jouer le rôle exercé jusqu'à tout récemment par les provinces françaises (voir le tableau no 4).

Le travail manuel

Faute de place dans les écoles ou de préparation adéquate à l'enseignement, une trentaine de Frères devront surtout, de 1903 à 1905, consacrer leurs énergies à des tâches manuelles, que leurs dispositions naturelles les y poussent ou non. Certains, même lancés dans l'enseignement, conserveront toujours un faible pour cette forme de travail et rendront, leur vie durant, des services inappréciables dans les milieux où ils passeront.

Après cette brève entrée en matière qui donne un aperçu général de la destination des frères de 1903, reprenons maintenant de façon plus élaborée chacun des thèmes abordés dans les pages qui précèdent.

L'ENSEIGNEMENT

Dans le groupe de ceux qui sont arrivés depuis mai dernier ⁴³, il faut compter quelques hommes d'expérience qui seront immédiatement nommés directeurs de groupe ou d'école ⁴⁴.

Les frères de Saint-Pierre-et-Miquelon

L'apport des Frères de Saint-Pierre-et-Miquelon devait être important au dire du Frère Abel. Mais le Frère Ulysse a de sérieuses réticences et il les fait connaître au Supérieur général en soulignant que certains de ces Frères sont inutilisables pour le service actif de la mission.

S'ils étaient tous comme les bons FF. Théophile et Humbert, ils seraient des bénédictions pour la mission ; mais quelques-uns font de leur mieux pour éviter tout poste sérieux et utile, si petit soit-il. Personne ne veut (d'un autre qui) ne s'est jamais occupé que de choses intellectuelles, il ne voudrait pour rien au monde se servir de ses 5 doigts pour des oeuvres serviles. Il étudie donc l'anglais et croit servir ainsi très utilement sa congrégation...

Somme toute, 4 ou 5 frères de St-Pierre peuvent sérieusement s'occuper. Trois ou quatre, tous fruits de caserne, ont l'estomac capricieux et s'en prévalent pour éviter les oeuvres de zèle. Pour faciliter leur digestion, le remède vraiment efficace serait la pipe. De grâce, mon Rév. Frère, ne vous laissez pas surprendre, il y en a assez d'un ! Ce ne sont pas de trop mauvaises gens, mais ce sont pour nous de pauvres acquisitions. M. Combes nous délivrera d'un grand nombre de leurs pareils. Cependant, nous les apprivoiserons de notre mieux, avec le secours du bon Dieu.

Personne, mon Révérend Frère, ne désire plus que nous fonder des établissements, mais il faut d'abord former nos hommes, ou nous ne ferons rien qui vaille. Il vaut mieux n'avoir que 20 maisons qui marchent bien que d'en avoir cent et de passer pour des imbéciles (!). Il est vrai que financièrement ces années seront dures, mais nous nous en tirerons honorablement, j'en ai le ferme espoir.

(Ulysse à Abel, 18 octobre 1904)

Deux défauts qui se corrigent avec le temps

Le principal souci du Frère Ulysse, c'est le jeune âge et le manque de préparation des débutants.

Je n'ai pas hâte que les fondations s'annoncent, car, à moins de mettre les anciennes en danger de sombrer, je n'ai pas assez de monde bien préparé : beaucoup de non-valeurs et beaucoup de très jeunes. Pour fonder Plattsburgh, il m'a fallu dépouiller le noviciat de ses maîtres les plus expérimentés.— Je connais les adresses du bon père Aubin, mais il ne faut pas se presser. En ce pays, l'oeuvre meurt dans l'oeuf si la première impression ne frappe pas.

(10 novembre 1903)

J'ai placé ce qui est vraiment plaçable . Quelques-uns sont vraiment trop jeunes, les maisons en souffrent... Le noviciat et le juvénat sont réduits à leur plus simple expression, et le recrutement a été nul, ou plutôt négatif depuis les vacances. Et vous me demandez, cher Révérend, où nous mettrions 12 hommes de bonne volonté. Ce ne serait pas trop pour nos maisons actuelles. Ils prendraient les classes qui souffrent, et l'on mettrait au travail ⁴⁵ les titulaires chétifs ou inexpérimentés. Si vous attendez la «consommation» de la sécularisation, hélas ! il sera trop tard...

(18 octobre 1904)

Quelques fondations au Québec

Pointe-Gatineau (1903)

Le Frère Ulysse put répondre facilement à la demande de la commission scolaire qui demandait deux frères pour septembre 1903. Ici, comme en bien d'autres fondations, les élèves s'installèrent dans des locaux de fortune. Ceux de Pointe-Gatineau se retrouvent dans le sous-sol de la sacristie ; l'année suivante, ce fut à l'hôtel de ville et dans une maison particulière. Puis, en 1905, ce fut dans un entrepôt appartenant à une compagnie minière. L'entrepôt, un jour, devint école... Quant aux frères, après avoir habité au presbytère du curé, ils ont vite apprécié leur résidence privée.

Ce n'est qu'en 1907 qu'élèves et frères seront logés à leur grande satisfaction.

Toutefois, à la suite de conflits avec certains commissaires, les frères seront absents de Pointe-Gatineau de 1918 à 1920.

Saint-Roch-sur-Richelieu (1903-1904)

Saint-Roch-sur-Richelieu est un gracieux village en face de celui de Saint-Ours où les frères avaient ouvert une école en 1891. Les frères n'ont jamais eu d'établissement proprement dit à Saint-Roch, mais, chaque matin, un frère de la maison de Saint-Ours traversait la rivière en chaloupe et ouvrait sa classe aux écoliers de Saint-Roch. La maison d'école était délabrée. Le plafond était si bas qu'on pouvait le toucher avec la main. Comme la municipalité scolaire semblait ne pas vouloir améliorer la situation, après une année d'exercice, le professeur fut retiré de l'école de Saint-Roch.

Shawinigan (1904)

Grâce à la rivière Saint-Maurice qui précipite ses eaux d'une hauteur de quelque cinquante mètres, l'industrie hydroélectrique devint florissante à Shawinigan en ce début de siècle. Encore aujourd'hui, on parle de la ville de l'électricité. C'est en 1904 que les frères vinrent prendre possession de leur première école, sur la rue de la Station. Il y en aura plusieurs autres confiées aux FIC. Un véritable fief ! Et cette école Immaculée-Conception deviendra vite la fierté des membres du district et l'antichambre de l'université.

Oka (1904-1918)

L'Institut agricole d'Oka fut fondé par les Pères Trappistes en 1893. Les Frères de l'Instruction chrétienne y seront de 1904 à 1918. Au total, quatre frères y séjourneront comme surveillants, et au moment de l'ajout d'un cours préparatoire, quelques-uns enseigneront les mathématiques. Le Frère Benjamin (Michel) fut au service de l'Institut de 1904 à 1918.

Ville Saint-Paul (1905-1915)

Les frères arrivèrent à Ville Saint-Paul en 1905, après une longue présence des religieux de Sainte-Croix à la direction de l'école. En 1910, la municipalité sera annexée à Montréal. En 1915, le contrat des frères ne sera pas renouvelé. Mais, dès l'année suivante, les commissaires sont prêts à reprendre les frères. Ce que refuse le conseil provincial. De 1916 à 1972, l'école sera dirigée par les FEC.

TABLEAU 3

ÉTABLISSEMENTS FONDÉS EN 1903-1904-1905

OUVERTURE	FERMETURE	VILLE, ÉTAT PROVINCE OU MISSION	DÉTAILS
1903	1961	Pointe-Gatineau (Québec)	école publique
1903	1904	Saint-Roch (Québec)	école publique
1903	1956	Plattsburgh (New York) **	école paroissiale Saint-Pierre
1903	1905	Plattsburgh (New York) **	scolasticat anglais
1903	1910	St Ignatius (Ravalli, Montana)	mission amérindienne
1903	1910	St Paul (Harlem, Montana) **	mission amérindienne
1903	1910	De Smet (Tekoa, Idaho) **	mission amérindienne
1904	1910	Holy Family (Teton, Montana)	mission amérindienne
1904	1905	St Francis (Colville, Washington)	mission amérindienne
1904	1910	St Andrew's (Umatilla, Oregon)	mission amérindienne
1904	1909	Holy Cross (Koserefsky, Alaska)	mission amérindienne
1904	1906	Kokrines (Alaska) **	mission amérindienne
1905	1906	Omak (Washington) **	mission amérindienne
1905	1909	St Mary's (Okanogan, Washington) **	mission amérindienne
1904	1972	Shawinigan (Québec)	école publique
1904	1906	Sturgeon Falls (Ontario)	école paroissiale
1904	1906	Contrecoeur (Québec)	école publique
1904	1918	Oka (Québec)	école d'agriculture des Pères Trappistes
1904	1907	Winooski (Vermont) **	collège des Pères de Saint-Edmond
1904	1910	New York (New York) **	oeuvre de presse des Pères
1904	1907	Worcester (Mass.) **	Assomptionnistes
1904	1907	Saint-Boniface (Manitoba)	alumnat des Pères Assomptionnistes collège des Pères Jésuites
1905	1910	Napierville (Québec)	école publique
1905	1909	Ste-Élisabeth de Joliette (Québec)	école publique
1905	1915	Ville Saint-Paul (Québec)	école publique
<hr/> ** Aux États-Unis			

GO SOUTH, YOUNG MEN !
(ou la petite histoire de l'arrivée des frères à Plattsburgh)

Assumption Institute (1903)

Un vieux rêve du Frère Ulysse va pouvoir enfin se réaliser. On sait que les demandes d'enseignants qui maîtrisent bien l'anglais lui arrivent de partout ⁴⁶.

Or, durant l'été 1903, le Frère Anastasius ⁴⁷, Économe général de la Congrégation, s'en était venu à La Prairie rencontrer le Frère Ulysse afin de trouver des solutions au surplus de personnel arrivé de France depuis quelques mois.

Un heureux mélange de circonstances — la question de l'anglais jamais résolue depuis l'arrivée des frères en 1886, le surplus de personnel occasionné par l'émigration du printemps dernier, la nécessité de s'établir dans le pays voisin comme plusieurs autres congrégations l'avaient fait depuis quelques décennies ⁴⁸ — mit en contact le Frère Ulysse et le Père Joseph-N. Pelletier, OMI, curé de la paroisse Saint-Pierre de Plattsburgh, regroupement franco-américain à quelque cent kilomètres au sud de La Prairie ⁴⁹.

L'arrivée du Frère Anastasius précipita les choses et une rencontre eut lieu à Plattsburgh avec le Père Pelletier le 4 juillet 1903.

Ce dernier souhaitait depuis longtemps (1889) qu'une communauté religieuse prenne en charge l'éducation des grands garçons du cours primaire, les Soeurs de la Charité d'Ottawa étant responsables depuis 1860 de l'instruction des filles et des garçons des premières années du primaire.

Le projet d'ouverture d'une école primaire de garçons se doublait au même moment de celui de l'envoi d'un groupe de scolastiques aux études anglaises à l'école normale de Plattsburgh.

Dans l'un et l'autre cas, il fallait loger toutes ces personnes, et leur offrir un minimum d'espace raisonnable pour leur permettre de remplir leurs obligations comme religieux, comme enseignants, comme étudiants.

Le Père Pelletier entretint ses visiteurs de la possibilité d'acheter une villa spacieuse jadis construite par un homme d'affaires, M. Samuel Vilas, qui n'en put jouir longtemps, son décès étant survenu peu après l'acquisition de la maison, et ses fils n'ayant aucun intérêt pour cette résidence.

La propriété comprenait trois constructions de brique jaune de dimensions différentes : la plus grande servait de résidence, la moyenne était à l'usage du personnel de service et, derrière, la plus petite était utilisée comme cuisine.

Tout autour des constructions, des espaces verts avaient été aménagés et entretenus de sorte qu'au début du siècle, plusieurs variétés d'arbres, d'arbustes et de fleurs mettaient l'ensemble en valeur.

Les instances de tous niveaux finirent par donner leur assentiment à l'envoi des frères à Plattsburgh et à l'achat de Vilas Home. Quant au Frère Abel, comment aurait-il pu être hostile au projet, alors qu'il ne cesse de relancer son correspondant lointain ⁵⁰ et que le Conseil général est

prêt à envoyer des frères bretons en Irlande ?

Nous poursuivons notre idée d'envoyer une dizaine ou même une douzaine de frères en Irlande, vous n'enverrez personne du Canada ; c'est entendu. Mais — ai-je besoin de vous le répéter — faites travailler énergiquement l'anglais ; faites préparer quelques examens anglais. Il y a là, pour votre chère mission et pour notre Institut, une question importante ; vous l'avez comprise, je le sais, et je vous en félicite ⁵¹ .

(5 mars 1903)

Le 15 août 1903, les frères achetaient Vilas Home et ses dépendances pour 14 000 \$ ⁵² . C'était l'engagement concret de la Congrégation d'entrer dans un nouveau pays et de s'y implanter ⁵³ . Symboliquement, la maison fut nommée Assumption Institute.

L'école paroissiale Saint-Pierre (1903)

Les négociations menées avec le Père Pelletier, pour l'ouverture d'une école en septembre permettent d'en arriver à l'entente suivante :

- 1 - Les frères prennent charge des aînés du cours primaire ;
- 2 - Les frères acceptent d'enseigner quelques années dans des locaux de fortune ⁵⁴ ;
- 3 - Le logement ne leur est pas fourni par la paroisse.

La première équipe de la nouvelle école sera composée des Frères Ambrosio ⁵⁵ , Denis-Antoine, Léo, Joseph-Désiré et Oscar.

Trente élèves se présentèrent le jour de la rentrée. C'était plus que modeste. Les familles étaient sur leurs gardes. On voulait voir... Mais la confiance finit par s'installer. En décembre 1903, le nombre d'élèves s'éleva à 42, en juin 1904 à 50, en septembre 1904 à 120, en septembre 1905 à 160.

L'adhésion des parents sera totale avec les succès complets remportés en 1906 par les élèves de 8^e année aux State Regents Exams.

Dès lors, deux projets importants furent réalisés : l'ouverture d'un cours secondaire et la construction d'un véritable édifice scolaire. L'effectif grimpa alors à 300 et quatre frères s'ajoutèrent au personnel enseignant.

Mais le cours secondaire ne dura que quelques années, malgré les succès remportés et l'excellente réputation de l'école dirigée par le Frère Denis-Antoine.

En 1911, le nouveau curé de la paroisse Saint-Pierre se déclara incapable de supporter la dette cumulative de l'école (30 000 \$) et de payer aux frères du secondaire un salaire convenable, même si celui-ci était déjà fort modeste. Le cours secondaire fut alors sacrifié. Mais il revivra en 1916 ⁵⁶ .

Études à l'école normale de Plattsburgh ⁵⁷ (1903)

Comme on l'a déjà expliqué, l'achat de Vilas Home avait un double but : loger le personnel de l'école Saint-Pierre et donner suffisamment d'espace à la vingtaine de frères choisis pour étudier à Normal School.

Déjà, le F. Abel exprimait sa reconnaissance au F. Ulysse.

Je profite de cette occasion pour vous redire toute ma reconnaissance pour les services que vous rendez à nos chers expulsés : je veux espérer qu'ils sauront apprécier l'insigne faveur qui leur est accordée. Que ces recrues vous aident à former de plus en plus les âmes dont vous avez la charge au véritable esprit religieux et pour donner une vive impulsion à l'étude de l'anglais.

(16 juillet 1903)

En septembre, l'école Saint-Pierre fonctionne, nous l'avons dit. Mais le groupe des scolastiques est toujours à La Prairie. Ce qui n'empêche personne de poursuivre l'étude de l'anglais commencée pendant les vacances.

Qui a-t-on choisi pour ces études en langue anglaise ? Au total, en cette année 1903, ils seront vingt-trois à se diriger vers Plattsburgh répartis comme suit : quinze scolastiques bretons feront le cours de deux ans, deux autres s'essaieront de quelques semaines à un an et trois jeunes Québécois se joindront au groupe. Trois adultes assureront l'encadrement (voir le tableau no 4).

J'ai mis le scolasticat destiné pour Plattsburgh sous la direction du F. Antel. Je l'appelle mon «Shakespeare Club». Ils sont une vingtaine et travaillent avec ardeur. Ils se rendront là-bas en octobre, lorsque la maison sera prête. Les FF. Ambrosio, Denis-Antoine et Joseph-Désiré ont déjà commencé leur petite école paroissiale, dans la sacristie .

(Ulysse à Abel, 9 septembre 1903)

Enfin, au commencement de novembre, c'est le départ pour Plattsburgh, l'installation et le début des cours le 3.

En ce moment-ci, je fais la navette entre Laprairie et Plattsburgh pour entretenir partout le courage. En voyant leur belle propriété (18 000 \$), nos scolastiques poussaient de nombreuses exclamations de surprise. Les protestants comme les catholiques nous font le meilleur accueil. Le départ des Scolastiques a soulagé un peu Laprairie. Il faudra bien deux ans ⁵⁸ pour en faire de vrais professeurs «anglais», et non d'anglais. — Quatre frères de St-Pierre ⁵⁹ sont inutilisables dans les classes ; les autres sont encore peu acclimatés.

(Ulysse à Abel, 10 novembre 1903)

Ici, à force de démarches, 20 de nos jeunes gens vont être admis gratuitement à suivre les cours de l'École Normale de l'État. C'est un coup hardi, qui effraie quelques-uns de nos bons

confrères, mais j'ai cru que le vénéré Père et vous me disiez : En avant ! Chaque soir, ces chers enfants reviendront se réchauffer et se retremper à l'Assumption Institute, où je vous prépare également, mon Révérend Frère, un bon lit pour reposer vos membres fatigués, lorsque vous aurez brûlé vos dernières cartouches [...] Mes plus forts appuis ont été des Américains protestants, et votre chambre est montée par un riche docteur Yankee. Si nous formons d'excellents teachers, nous aurons pour eux de vastes champs d'action, mais de ces braves bonnes gens qui laissent vivre et encomrent les rouages du progrès, on n'en veut plus, nulle part. On veut de vrais éducateurs.

(Ulysse à Abel, 1^{er} décembre 1903)

Le Frère Cléonique-Joseph fait partie du groupe des jeunes frères inscrits à l'école normale de Plattsburgh. Il raconte dans son autobiographie (p. 28) :

Nous arrivâmes à l'Assumption Institute, le 3 novembre 1903, sous la direction du Frère Antel-Joseph ci-devant directeur du scolasticat de Josselin. Les frères Louis-Eugène et Symphorien-Auguste suivraient certains cours, mais étaient surtout chargés de voir comment tout se passerait ...

Le Frère Abel se sent toutefois obligé de multiplier conseils et mises en garde (28 janvier 1904). Le Frère Ulysse s'empresse de rassurer son Supérieur et lui décrit la situation telle que les personnes impliquées la vivent.

(Notre oeuvre de Plattsburgh) ... continue à me donner satisfaction. Le contact de ces chers enfants avec des gens bien élevés et l'exemple de leçons bien préparées sont tout à fait propres à élever encore leur niveau moral et à leur faire mieux apprécier le bienfait de leur sublime vocation. Le souci de l'honneur du corps et de la religion les tient constamment en haleine, tant pour leur conduite que pour leur travail. J'aime mieux pour eux ce milieu que celui de certains confrères relâchés et grossiers. — Quatre d'entre eux me paraissent d'une santé très frêle : FF. Héraclius, Gonzalve, Éphrem et Amans⁶⁰. Mais qu'en faire ? Ils ne peuvent non plus faire une classe. Nous en avons beaucoup dans ce cas parmi les novices.

(3 février 1904)

Je le répète, soyez sans crainte au sujet de Plattsburgh. Si extraordinaires que vous paraissent les manifestations et les moeurs nouvelles dont on vous a fait la description⁶¹, les maîtres et les élèves y ont été sérieusement préparés, et ils ont subi ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Depuis qu'ils sont là, ils ont cultivé plus que jamais la simplicité et la pauvreté. J'ose affirmer que leur esprit est meilleur qu'à leur arrivée de France. Le Directeur lui-même est moins raide et moins cérémonieux. Le long séjour de ces jeunes gens

dans leur famille leur avait certainement beaucoup nui. De même pour les novices.

(10 février 1904)

Le Frère Symphorien-Auguste qui fut lui-même à Plattsburgh à cette époque, écrivait quelque

trente-quatre années plus tard :

[...] Un scolasticat anglais (fut mis sur pied) dont la direction fut confiée au Frère Antel-Joseph, ancien directeur du scolasticat de Josselin, homme à la piété ardente, au coeur d'or et aux manières distinguées.

Il eut la charge délicate de maintenir et de fortifier l'esprit religieux chez ces jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui, chaque jour, pendant deux ans, fréquentèrent la société non catholique de l'école normale. L'avenir prouva qu'il sut s'acquitter de cette tâche d'une façon parfaite.

Les scolastiques, d'ailleurs, profitèrent admirablement des avantages qui leur étaient offerts pour leur avancement dans les sciences et la littérature, et surtout dans l'étude de l'anglais. Leurs progrès firent sensation dans l'école ; les professeurs, protestants pour la plupart, mais nullement sectaires, proclamaient à l'envi leur admiration pour ces French Students dont la conduite irréprochable et les succès scolaires leurs étaient un sujet de légitime fierté. Le principal lui-même déclarait un jour que nos jeunes gens avaient élevé le niveau intellectuel et moral de son établissement ⁶².

La joie qu'éprouve le Frère Ulysse à l'endroit de ses French Boys ne semble pas rassurer suffisamment le Frère Abel. Peut-on penser que les épreuves subies depuis un an par le Supérieur général et certaines informations biaisées qui lui arrivent à l'oreille ou lui tombent sous les yeux comptent pour beaucoup dans les craintes qu'il manifeste à l'endroit du milieu où se trouvent les étudiants de Plattsburgh? Voici ce qu'il écrit à leur directeur, le Frère Antel-Joseph :

Défions-nous bien de la neutralité de l'École normale : je vous l'avoue franchement, ce n'est qu'en tremblant que je pense à nos chers Enfants qui me semblent si exposés ; car enfin l'École neutre est une véritable forteresse élevée contre les croyances des catholiques ; c'est l'arme la plus puissante de déchristianisation... Aussi faites tout, cher ami, avec les bons et dévoués Pères Oblats, pour que nos jeunes gens passent à travers cette fournaise de Babylone sans y laisser quoi que ce soit de leur foi vive, de leur innocence, de leur générosité au service du bon Dieu ⁶³.

Impressions et déceptions

Si l'enthousiasme était grand à Plattsburgh et chez ceux qui avaient vu comment l'oeuvre prospérait, il n'en était pas ainsi chez tous les frères de la maison principale de La Prairie où se trouvaient des esprits chagrins et quelques opposants irréductibles :

On en avait — et parfois violemment — contre la mentalité matérialiste des voisins du sud ⁶⁴.

Certains entretenaient les pressentiments les plus sinistres et prédisaient même une apostasie massive du groupe ⁶⁵.

En 1905, lorsque le Révérend Frère Abel décida la fermeture de l'école normale de Plattsburg, le Frère Ulysse fit encore voter par son conseil le maintien de cette école. Naturellement, il en causa avant la réunion et tout se fit comme il le désirait, à l'unanimité moins une voix. C'est moi qui suis toujours le dindon de ces farces ⁶⁶.

Malgré les difficultés de la première année de cours, plusieurs scolastiques tinrent la tête de leur classe. Quand vient la deuxième année, l'influence fut remarquable sur tous les fronts, tant au plan intellectuel que moral. M. Hawkins, le principal, s'était attaché aux French Boys. Aussi quand le F. Ulysse lui annonça que les jeunes religieux étaient rappelés au pays à cause d'un besoin urgent d'enseignants, M. Hawkins fut profondément déçu. Ses protestations les plus vives ne changèrent rien à la décision.

Avant de faire part de ses craintes au Frère Antel (9 avril 1904, note 63), le Frère Abel avait écrit ce qui suit au Frère Ulysse.

Plattsburgh m'inquiète toujours beaucoup ; je vous le dis pour tranquilliser ma conscience. Le milieu me semble bien dangereux — et je crains que la vertu de nos jeunes scolastiques ne soit exposée à de grands dangers. — Cette situation a-t-elle l'approbation de Nos Seigneurs les Évêques et en particulier de celui de Montréal ?

Insistez auprès des bons Pères de Plattsburgh, qui sont les Directeurs spirituels de nos enfants, pour que de leur côté ils y veillent. — Et si vous constatiez un danger réel, de grâce, n'hésitez pas à sacrifier les avantages matériels pour sauver des âmes dont nous répondrons devant Dieu — et ce sont des âmes d'apôtres !

(21 janvier 1904).

Les mois passent et les réticences du Frère Abel ne font qu'augmenter. L'enthousiasme du Frère Ulysse n'a pas réussi à emporter le morceau.

Je désirerais soumettre au Conseil de l'Institut vos projets sur l'avenir de Plattsburgh. — Il nous semble qu'il y a trop de dangers pour recommencer une troisième année. — J'aurai ici au mois de mai une réunion des Très Chers Frères Assistants. Voyez vous-même ce que pense votre conseil au sujet de Plattsburgh.

(30 mars 1905)

Le Frère Abel éprouve le besoin de redire ses craintes au Frère Ulysse. Il lui reproche — avec combien de douceur — d'agir seul en offrant une troisième année d'études à Plattsburgh. On sait déjà que la décision du Conseil général sera connue à la suite de la réunion de mai, mais dès maintenant le Frère Abel a pris position.

[...] Je reviens à Plattsburgh. Il y a là une situation qui nous inquiète; je suis étonné de voir que connaissant comme vous les connaissez les dangers de cette École, vous consentiez, seul, sans en rien dire à votre Conseil, — à faire recommencer une 3^e année qui ne peut aboutir au brevet et

qui nous prépare — je le crains — de cruelles déceptions.

Il sera tout d'abord moralement nécessaire que les scolastiques qui resteraient commencent leurs 120 périodes d'enseignement. — Or, dans cet enseignement ils auront pour élèves plus de filles que de garçons — et ces élèves (garçons et filles) ont de 12 à 18 ans. Viendront ensuite les difficultés du rostrum, la déclamation de morceaux choisis.

Mais ce qui m'effraye, c'est que je redoute l'influence exercée par le séjour prolongé dans ce milieu neutre et mélangé sur l'esprit et le cœur de nos jeunes gens. Croyez-vous donc, cher ami, que cette vie au milieu de ces jeunes personnes — élèves et professeurs — et surtout les idées fausses et les figures (?) des livres qu'ils sont obligés de subir; — les opinions erronées des professeurs — et par-dessus tout l'atmosphère mondaine dans laquelle ils vivent — ne fassent beaucoup de mal ?

Hélas ! mon bon ami, tout cela n'est pas de nature à favoriser les idées de renoncement, d'humilité et de mortification que notre Vénéré Père a mises à la base de notre vocation.

Puis — j'ai toujours présent à la pensée — la scène de M^{gr} de Montréal... N'y a-t-il vraiment pas un certain scandale à patronner une École qui, après tout, aux yeux des catholiques, est peu recommandable.

Nous avons besoin de connaissances de la langue anglaise, nous en avons suffisamment maintenant — au moins ceux de Plattsburgh seront qualifiés dans cette langue...

L'avantage d'un Brevet que vous espérez ne me semble pas justifier une 3^e année; car une 4^e s'imposera pour obtenir le Brevet.

En effet, vous ne pourrez jamais accepter une École officielle aux États-Unis, puisqu'elle doit être mixte et neutre. Et nous ne pouvons prétendre à nous charger de ces Écoles, puisque notre titre de Religieux ne nous le permet pas...

Je suis donc d'avis que nous nous arrêtons avec les vacances prochaines.

Faites-moi vos remarques, nous les pèserons avec le Conseil de l'Institut. — Veuillez me répondre au plus tôt afin que je puisse soumettre vos observations. — Et vous dire la solution arrêtée. Je vous assure que c'est une question qui me préoccupe beaucoup.

Les lettres de nos jeunes gens m'inspirent certaines craintes que vous devez partager. — La scène de Mahomet — les notes et tendances sur le transformisme, etc. tout cela a dû vous inquiéter vous-même.

Je ne comprends comment si 4 ou 5 seulement vont jusqu'au bout — et le bout c'est au moins 4 ans — je ne comprends pas que ce soit un diplôme pour tous les nôtres dans les États...

(27 avril 1905)

Un juvénat à Plattsburgh (1911)

Cette situation favorisa l'ouverture d'un juvénat de langue anglaise alimenté par des jeunes recrutés en Nouvelle-Angleterre et d'autres détachés du juvénat de La Prairie. Plusieurs des adolescents qui passèrent par ce juvénat entre 1911 et 1919 firent l'honneur de la Congrégation. Ils s'appelaient Bernard (Guindon), Boniface (Crépeau), Hyacinthe (Messier), Toussaint (Pothier), Albert-Marie (Tassé), Georges-Marie (Caron), Michel (Boulerice), Cyprius (Legendre), Hormisdas (Gamelin), Gabriel (Côté), Lawrence (Higgins), Philippe (Lachance), Ambrose (Molloy), Raoul (Bélanger), Augustin-Victor (Côté), Eugène-Marie (Paquette), Edgar-Marie (Delorme), Oscar-Marie (Pelland) et bien d'autres .

Collaboration avec quelques congrégations

New York (1903-1910)

Trois frères se rendent à New York, chez les Assomptionnistes, qui travaillent déjà avec la communauté hispanophone de New York et de Brooklyn. En plus de préparer l'impression du Calendario Mensual, ils remplissent les fonctions de portier, sacristain, organiste, etc. En 1905, ils seront cinq frères au service des Assomptionnistes et de leurs oeuvres.

Worcester (1903-1906)

Frère Anthème-Jean sera le seul frère à enseigner à ce collège-juniorat des Assomptionnistes avant d'être appelé à Jersey où il remplira le poste de directeur général.

Winooski (1903-1907)

En réponse à la demande des Pères de Saint-Edmond, le Frère Honorat (Courtin) sera envoyé comme enseignant au collège St. Michael's de Winooski . Il y demeurera trois années dont les deux dernières en compagnie du Frère Félix de Valois. St. Michael's College assurera la formation collégiale et universitaire de douzaines de frères du Canada, des États-Unis et d'Haïti à compter de 1940.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS

Après avoir reçu tant de frères de France et des territoires de missions depuis 1886⁶⁹, il n'est qu'équitable que la province Saint-Jean-Baptiste fasse maintenant sa large part. C'est elle, désormais, qui devra prendre la relève de Ploërmel. Il ne s'agit pas seulement d'un juste retour des choses, c'est la volonté du Frère Abel et il l'exprime clairement au Frère Ulysse.

Ainsi que je vous l'écris — le Canada — Laprairie — va devenir, pendant la tourmente, la Maison-Mère de notre cher Institut et devra, par suite, fournir des missionnaires dans nos Écoles

d'outre-mer. Haïti, Tahiti, les Montagnes Rocheuses, etc. devront se recruter chez vous. C'est ce qui vous explique les envois que nous vous faisons.

(14 juin 1903)

Faites en sorte que votre Maison Provinciale devienne la Maison-Mère de l'Institut pendant le cyclone qui sévit en ce moment sur notre malheureuse France...

(9 juillet 1903)

Les nouvelles qui proviennent d'Haïti ne sont pas toujours bonnes et l'entourage du Frère Ulysse ne se gêne pas pour soulever des objections.

Pour vous prouver que je suis loin de vouloir éteindre le feu sacré des missions, j'ai adjoint aux FF. Léandre et Modéran trois de nos jeunes Canadiens : FF. Auguste-Alfred, Philippe de Jésus et Eugène-Philéas. Tout mon entourage n'est pas de mon avis. C'est les envoyer à l'abattoir, dit l'un ; cette mission tombe, les FF. n'y sont pas payés, dit l'autre. Je ne trouve pas ces raisons très élevées ... Si j'ai mal fait, vous me gronderez, mon Révérend Frère, et je me corrigerai. Le F. Pascal m'envoie un chèque de \$320. Pour payer leurs frais de voyage. Je lui demande une somme annuelle de 50 à 60 dollars pour chacun de nos Canadiens. S'il ne peut la fournir, nos jeunes gens auront payé leur tribut aux missions et nous reviendront plus mûrs et plus expérimentés.

(Ulysse à Abel, 18 novembre 1903)

L'effort missionnaire de la province Saint-Jean-Baptiste avait débuté dans les premiers mois de 1903 avec le départ pour les Montagnes Rocheuses des Frères Salvius, Hervé et Euphrone-Marie. Il se poursuivra le 21 novembre 1903 par l'envoi en Haïti de deux Français et de trois Québécois. Il continuera en 1904 avec six Français et quatre Québécois. Cette même année, le premier Acadien à entrer dans la Congrégation, Frère Francis-Benoît, ira prêter main-forte à des confrères français qui, en septembre 1903, ont ouvert un établissement à Héliouan-les-Bains, en Égypte.

Les années passent et voilà que le Frère Abel réclame d'autres Frères pour Haïti (9 octobre et 8 novembre 1906). Le Frère Ulysse est toujours à court de personnel. Et il le proclame avec des accents qui lui sont bien propres ⁷⁰.

Votre demande de Frères pour Haïti nous a fait ouvrir de grands yeux ! Nous avons dû requérir nos vieux, nos sourds, nos boiteux et nos malades, et malgré cela nos cadres ne sont pas au complet. Quelques-uns sont en activité en dépit d'un avis de la faculté. C'est vous dire, mon Révérend Frère, que vous nous mettez en face d'une très pénible impossibilité, car nous serions si heureux de pouvoir venir en aide à notre si méritante province-soeur des Antilles. Matériellement impossible en ce moment.

(25 octobre 1906)

Après avoir temporisé plusieurs mois durant, il a bien fallu s'exécuter et verser, une fois de plus, sa quote-part à la si méritante province-soeur des Antilles ...

J'écris ce mot de Plattsburgh où j'ai amené nos deux derniers scolastiques disponibles. Le même jour, les chers FF. Céran, Alexandre-F^{cois} et Gabriel partaient pour Haïti. Le premier a confiance qu'un climat plus chaud sera favorable à sa santé, son départ nous prive d'un sujet très capable et très sûr. Le deuxième, désespérant d'apprendre l'anglais, a voulu revoir le pays du soleil. Le frère Gabriel (Beausoleil) était la plus belle perle du scolasticat. Le vénéré F. Pascal sera difficile s'il n'est pas content. Nous avons considéré la vocation de missionnaire plutôt que le savoir. Quinze avaient demandé.

(Ulysse à Abel, 27 octobre 1907)

Le Frère Pascal, directeur général de la mission haïtienne, voudrait bien que la maison de formation de La Prairie accueille ses sujets de couleur. Il s'en est ouvert au Frère Ulysse : «Nos maîtres du noviciat les redoutent au plus haut degré », lui répond ce dernier, le 29 novembre 1907.

Le temps passe et des sentiments contradictoires continuent d'habiter le Frère Ulysse. Il en a gros sur le coeur ce 2 août 1908 quand il écrit au Frère Abel.

On tue nos pauvres petits frères à Haïti ⁷¹. Que ne ferme-t-on énergiquement les maisons où ils ne sont pas payés, où ils sont obligés de faire huit heures de classe pour pouvoir manger ? Il n'y a pas d'évêques qui tiennent, à ce régime-là ! Ce pauvre petit F. Gabriel, au Cap-Haïtien, une âme de héros, m'écrit qu'il est en classe du matin au soir ; mais on me donne aussi à entendre qu'il est déjà menacé de consommation. Tristesse !

(2 août 1908)

Au départ du Frère Ulysse pour l'Espagne, en novembre 1910, vingt-six frères du Canada auront quitté pour les missions : un pour l'Égypte, deux pour Tahiti, trois pour les Montagnes Rocheuses, vingt pour Haïti, soit, au total général, dix-sept Français et neuf Canadiens (voir le tableau no 5).

TABLEAU 5

PROVINCE SAINT-JEAN-BAPTISTE
DÉPARTS POUR LES MISSIONS (1903-1910)

Français (17)			Canadiens (9)		
1903	Salvius (Gru)	(1)	1903	Auguste-Alfred	
1903	Hervé (Gru)	(2)	(Brassard)		
* 1903	Euphrone-Marie (Baud)	(3)	1903	Eugène-Philéas	
* 1903	Léandre-Joseph (Lepage)		(Cadieux)		
* 1903	Modéran-Alfred (Gobin)	(4)	1903	Philippe de Jésus	
* 1904	Albin-Désiré (Guillet)		(Lambert)		
* 1904	Amélien-Louis (Le Moal)		1904	Émile-Louis	
* 1904	Anthelme-Joseph (Delabbaye)		(Geoffrion)		
* 1904	Félicissime-Étienne (Lamy)		1904	Francis-Benoît (Richard)	(
* 1904	Fleurien-Joseph (Maudet)		1904	Gabriel-Amable (Robin)
* 1904	Rosius-Pierre (Lelec)		dit Lapointe)		
1907	Alexandre-François (Joubin)		1904	Patrice (Bazinet)	(
1907	Céran (Buhé)		1904	Simplicius-Joseph	
* 1908	Thomas de Villeneuve (Cadiet)	(5)	(Desgagné)		
1909	Énogat-Marie (Caudard)	(5)	1907	Gabriel (Beausoleil)	
1910	Ange-Augustin (Perraud)				
1910	Vital (Le Pen)				

* : arrivé au Québec en 1903

(1) : accompagne le premier groupe en route vers les Montagnes Rocheuses

(2) : accompagne le deuxième groupe en route vers les Montagnes Rocheuses

(3) : arrivé au Québec en juin 1903, il quitte, quelques jours plus tard, pour les Montagnes Rocheuses

(4) : décédé en 1904

(5) : à Tahiti

(6) : en Égypte

(7) : Le Frère Patrice a fait deux séjours en Haïti : 1904-1914 et 1918-1922

Les Montagnes Rocheuses

Le Père Georges de la Motte était supérieur de toutes les missions jésuites aux Montagnes Rocheuses quand il se rendit à Ploërmel en août 1902 rencontrer la communauté des frères et, par la suite, les membres du Conseil général. L'objet de son entretien : l'apostolat des Jésuites auprès des Amérindiens de l'Ouest américain et la collaboration qu'une communauté religieuse pourrait apporter à cette oeuvre.

En ces temps troublés où la persécution menaçait l'existence des congrégations enseignantes, (la mission des Rocheuses) offrait un refuge à un certain nombre de frères désireux d'abriter à l'étranger leur vocation. Et (ce) genre d'apostolat répondait aux traditions de charité apostolique dans l'Institut : l'évangélisation des «enfants de la forêt» avait tant d'analogie avec l'oeuvre des noirs dans les colonies françaises.

Frère CÉLESTIN-AUGUSTE, Le Très Cher Frère Constantin-Marie (1874-1926), Vannes, Lafolye et de Lamarzelle, 1933, p. 46-47.

Même si la province canadienne n'a eu pratiquement rien à voir avec la fondation de la mission des Rocheuses, il est important de signaler l'événement à cause de la nouveauté de l'apostolat, du lieu où les frères vécurent, et du rayonnement qu'eurent la plupart de ces frères dans la congrégation en général et à La Prairie en particulier, après leur rappel des Montagnes Rocheuses.

Le Conseil de l'Institut accueillit favorablement la demande du Père de la Motte. Et le 24 janvier 1903, les Frères Bruno (Le Cloarec), Hippolyte-Victor (Géreux), Célestin-Auguste (Cavaleau) et deux scolastiques, les Frères Charles-Henri (Renaudin) et Amaury (Éven) s'embarquaient au Havre à destination de l'Ouest américain.

Un sixième membre, le Frère Salvius (Joseph-Marie Gru), en poste à Montréal depuis 1899, se joignit aux cinq voyageurs et le groupe descendit à Spokane, dans l'État de Washington, le 11 février 1903⁷².

Quelques mois plus tard, le 22 juin 1903, le Frère Hervé accompagnait un deuxième groupe de frères qui avait fait un arrêt à La Prairie le 22 juillet et qui était en route vers les Montagnes Rocheuses.

C'est comme collaborateurs des Jésuites que les frères se retrouvèrent au milieu des Amérindiens dans sept missions des États américains suivants : Montana, Idaho, Washington et Orégon.

En 1904, le Frère Constantin-Marie fut détaché du groupe et envoyé en Alaska, toujours comme collaborateur des Jésuites. L'année suivante, le Frère René-Maurice le rejoindra (1905-1908).

L'apostolat en territoire amérindien s'est brusquement arrêté en 1910, les Supérieurs ayant sonné le rappel des troupes à la suite d'une décision du Chapitre général de 1909.

Fondés lors de la débâcle de 1903, les Missions indiennes avaient été un refuge aux exilés, à leur vocation, une planche de salut. Nous en bénissons Dieu ! Mais sept années s'étaient écoulées depuis lors. Il était sage et raisonnable de se demander : «Devons-nous y rester ?» ...Nous n'étions pas «chez-nous» !... Quelle chance avait l'Institut de prendre racine dans le pays ? Aucune, à moins d'ouvrir des écoles parmi la population blanche, des écoles «à nous». L'évêque de Portland nous avait invités à le faire dans son diocèse. Le Supérieur des Jésuites s'y était opposé. Il nous avait introduit dans le pays ; il voulait nous garder pour les missions indiennes. Or, il était évident que toutes les Réserves seraient ouvertes avant longtemps. Les écoles survivraient-elles à l'invasion des «Blancs ?» Cette situation fut-elle exposée au Chapitre ? Probablement. D'autres raisons emportèrent-elles sa décision ? Le manque de recrues, conséquence de la persécution en France... la nécessité pour maintenir des oeuvres prospères, d'y ramener en renfort, les Frères éparpillés dans des postes éloignés ?

Le chapitre avait décidé ; les Supérieurs devaient agir en conséquence. «À nous maintenant», me dit plaisamment le Frère Célestin, «de faire nos paquets et de partir sur le trimard »⁷³ !

La dispersion

Des dix-huit frères envoyés dans l'Ouest américain et en Alaska, un est décédé sur place, un a quitté la Congrégation en 1904, un s'en vint à La Prairie en 1906 et trois autres en 1909.

Des douze derniers qui tinrent jusqu'en 1910, un partit pour Tahiti, deux pour l'Égypte, un pour Haïti et les huit autres furent accueillis à La Prairie. Le Frère Constantin-Marie, appelé à Jersey par le Supérieur général, séjourna d'abord au Québec, de juin à décembre 1909.

Réflexion finale

Ce groupe des douze pourrait facilement être qualifié de bataillon d'élite quand on regarde les fonctions importantes pour lesquelles furent choisis plusieurs d'entre eux: trois devinrent assistants généraux : Frères Célestin-Auguste, Constantin-Marie, Hippolyte-Victor ; deux servirent comme provinciaux : Frères Anatolius-Louis et René-Maurice ; Frère Cyprius-Célestin fut employé des décennies durant comme maître des novices et directeur des scolastiques ; Frère Salvius fut fondateur de plusieurs écoles au Canada et aux États-Unis : Sainte-Famille (Montréal), Hawkesbury (Ontario), Biddeford et Alfred (États-Unis).

Les Frères Floribert et Urbain-Georges s'en allèrent en Égypte, Frère Hippolyte-Victor en Haïti et Frère Bruno à Tahiti.

De plus, la connaissance que ces frères avaient de l'anglais leur permit de rendre des services inappréciables au Canada, aux États-Unis, en Angleterre, à Jersey et ailleurs.

LE TRAVAIL MANUEL À PLEIN TEMPS

La Congrégation a toujours accueilli les membres dont les aptitudes naturelles ou cultivées ont très peu à voir avec l'enseignement. Ces talents divers ont généralement été utilisés pour les besoins nombreux et variés de Ploërmel et de La Prairie et, plus tard, des maisons provinciales de toute la congrégation.

De telles propriétés et leurs constructions ne se seraient jamais développées sans l'apport d'une main-d'oeuvre abondante et peu coûteuse, encadrée par quelques aînés particulièrement compétents.

Dans chacun des endroits où ils seront assignés, les nouveaux venus de 1903 apporteront leur contribution à l'entretien des pièces mises à la disposition des frères, que ce soit à l'école ou à la résidence. À l'époque, même à Montréal, les potagers ne sont pas rares autour des écoles et les produits de la terre sont un sujet de fierté pour leurs responsables⁷⁴.

Les frères cuisiniers

Les frères désignés pour la cuisine occupent une place importante en 1903. Comme tous ne peuvent aller dans l'enseignement, ni étudier l'anglais à Plattsburgh, ni être choisis pour les missions, il faut occuper ceux qui restent — et ils sont nombreux — à des oeuvres utiles. La Prairie est l'endroit tout désigné pour en retenir un certain nombre. Quant aux autres, on en fera des cuisiniers pour les résidences rattachées aux écoles et on les affectera aux besoins exigés par les fondations des années 1904 et 1905.

Si le Frère Ulysse accepte cette idée, au début, parce qu'elle vient du Supérieur général et que l'expérience tentée par les Frères Maristes semble leur réussir, il se rend vite compte des difficultés qui surgissent de toute part et il communique au Frère Abel ses réticences de plus en plus nombreuses.

Plus je vais, plus j'ai de déceptions dans l'oeuvre des cuisiniers. Nous avons parfois des héros prêts à tout faire ; mais, ô humaine faiblesse ! l'héroïsme n'a qu'un temps...

(1^{er} décembre 1903)

Quelques cuisiniers font leur emploi de très mauvaise grâce, sans compter que le lavage, le raccommodage, etc. deviennent fort dispendieux au dehors, souvent plus que le prix d'une servante. Là encore, je crains l'esprit nouveau. Cinq seulement de nos maisons ont des servantes. Nous ferons ce que nous pourrons de ce côté.

(16 décembre 1903)

Mais le Frère Abel a une foi très grande dans la formule des Frères Maristes et il en parle avec

enthousiasme à son correspondant ⁷⁵.

Faites donc tout ce qui dépend de vous pour former - comme vous l'aviez déjà entrepris - des frères cuisiniers. Les inutilisables dans les classes rendraient ainsi de grands services à notre mission.— Mettez en honneur cette institution : elle réussit à merveille aux Petits Frères de Marie ; nous en sommes très satisfaits à Jersey (St-Héliier).— C'était un voeu ardent du R. F. Cyprien ; je le fais mien ; aidez-moi, je vous en supplie, à le réaliser. Nous ferions ainsi disparaître de nos maisons les jambes de bois... ⁷⁶ Quel profit spirituel nous en retirerions. Je suis bien décidé à encourager tout ce que vous tenterez à ce sujet. Que le cuisinier ne soit pas traité en cuisinier ; mais bien comme l'un des frères les plus utiles de la communauté.

(3 décembre 1903)

Malgré vos déceptions dans l'oeuvre des cuisiniers, étudiez donc bien ce que je vous en ai écrit le 3 décembre.— Il me semble qu'il y a là une question bien intéressante pour l'avenir de nos missions.— Nous en essayons aussi en Espagne. Pourquoi ne réussirions-nous pas alors que d'autres Instituts : Écoles chrétiennes et Petits Frères de Marie s'en trouvent si bien ?— Au moins, par ce moyen, il n'y a plus de jambes de bois dans les communautés. Et, vraiment, les communautés de 2, 3, ou 4 frères gagneraient considérablement, me semble-t-il, au point de vue religieux, par cette organisation.

(17 décembre 1903)

Les obstacles ne diminuent pas et, plus le temps avance, plus la situation est déplorable. Le Frère Ulysse s'explique ainsi au Frère Abel.

Ordinairement, avec un frère cuisinier, la dépense est double à cause du blanchissage et du raccommodage (qui sont faits) en dehors et qui sont très coûteux. Du reste, il faut y songer, un pauvre enfant de 18 ans, seul toute la journée ! N'ayant pas certains exercices avec la communauté, c'est dangereux ! Privé d'un contrôle suffisant, il peut se perdre par le désœuvrement voulu et facilement dissimulé. Pour moi, deux situations sont dangereuses pour un jeune frère, à moins d'une vertu très éprouvée : la cuisine et l'étude ⁷⁷. Les Directeurs font généralement l'étude, en tout ou en partie. L'expérience m'a fait leur recommander cette précaution.

(14 janvier 1904)

Si le Supérieur général était sur place, il saisirait vite les données du problème. Mais, par écrit, il faut expliquer souvent et longtemps.

Nous sommes bien convaincus, mon Révérend Frère, de votre théorie sur les cuisiniers, et vous savez que, dans notre humble sphère, nous avons plus fait, sous ce rapport, que dans tout le reste de l'Institut. Parmi les mieux formés, nous y avons perdu sept ou huit vocations, et nous ne sommes pas lassés d'essayer. Mais toutefois, il faut bien savoir qu'introduire cet usage dans un Institut qui ne l'avait pas dans ses traditions est beaucoup plus difficile que de le conserver là où

il existait. C'est précisément pendant les exercices de piété que ces Frères si jeunes, si neufs dans leur métier, sont seuls et occupés. Ils sont souvent exposés à tromper la vigilance du Frère Directeur pour travailler — ou ne rien faire — ou faire des riens, suivant leur caprice. Et alors [...] etc. etc. Si l'on n'avait que des saints, il ne resterait plus que le manque de savoir-faire... Ce serait peu de chose. Les autres frères leur aident généralement autant que possible; mais la cuisine n'a jamais de vacances ni de répit et les juges de cet emploi se font nombreux. Celui qui fait mal sa classe n'a pas autant de censeurs qu'un cuisinier inhabile.

Je comprends et je bénis vos insistances, mon Révérend Frère, mais, en même temps, j'insiste à vous soumettre les difficultés de la pratique qui dépendent de tant de sources et de causes différentes ...

Ici, chaque dimanche, les frères remplacent les cuisiniers deux à deux à tour de rôle ...

(10 février 1904)

Qu'en pensent les premiers intéressés eux-mêmes ? Plusieurs Frères se sont plu à relater cette période de leur vie lors des fêtes qui marquaient leurs cinquante ou soixante ans de vie religieuse.

Le Frère Anatolius (Yves-Marie Le Huérou), qui a été typographe à Ploërmel avant d'exercer le même métier à La Prairie en 1903-1904, raconte lors de son cinquantenaire de vie religieuse :

En juin 1904, je reçus mon obédience pour l'école S.-Jean-Berchmans, S.-Charles-Garnier actuelle. Comme il y avait un certain nombre de Frères disponibles, on les plaçait comme cuisiniers dans nos établissements, en attendant d'en disposer autrement. [...] Le cher frère Norbert était le directeur [...] Le soir, après souper, le bon frère Josaphat venait me tenir compagnie. Tout en causant, on essayait la vaisselle. Le thème ordinaire de la conversation roulait sur les bateaux, croiseurs, cuirassés — de 1^{re} ou 2^e classe — du nombre de canons et leur calibre. On savait d'ailleurs la longueur, la largeur, la vitesse de chacun d'eux, et je crois même qu'on allait jusqu'à préciser l'âge du capitaine. [...] Après avoir cuisiné pendant quatre ans, on me jugea si suffisamment instruit, dans mon art, qu'on m'envoya à Saint-Édouard, faire la classe ; c'était en août 1908.

Pour le Frère Gilbert-Marie (Ange Gégard), l'aventure aux cuisines prend d'abord une tournure tragique.

Après quelques jours de scolasticat, je fus placé à la cuisine en compagnie du Frère Félicissime-Étienne (Joseph Lamy). On nous avait mis là pour apprendre l'art culinaire, dans l'un de nos collèges à la fin des vacances. Mais le dévoué cuisinier, Frère Adalbert (Eugène Nogue), au lieu de nous enseigner un peu de cuisine, nous occupait à laver les chaudrons ou à mettre de l'ordre dans la cave. Aussi, quand nous sommes arrivés à Grand'Mère, le 17 ou 18 août, nous n'étions guère calés en fait d'art culinaire. La communauté a dû faire carême au moins un mois ... Heureusement que le saint Frère Joas et quelques confrères nous ont été d'un grand secours.

Au bout de quelques semaines, le C. F. Joseph-Marie-Ange (Henri Rolland) est arrivé de Laprairie comme économe. Connaissant très bien la cuisine, il devait nous l'enseigner. Mais, hélas, il fit comme on faisait à Laprairie : pendant qu'il préparait les plats, il nous mettait à fendre du bois ou à faire du ménage dans l'école.

Découragés, mon compagnon et moi résolûmes de retourner à Laprairie. Un soir, nous avions tout préparé pour le départ. Nous devions suivre la ligne du chemin de fer, nous arrêtant chez les Curés comme les Jésuites en pèlerinage. Vers 10 h du soir, nos souliers dans les mains pour ne pas réveiller le C. F. Économe, nous nous préparions à ouvrir la porte de la cuisine quand le verrou mal fixé tomba sur le plancher avec bruit. Le C. F. Joseph-Marie-Ange sort de sa chambre en disant : Qui est là ? Nous nous étions précipités dans notre chambre (nous couchions dans la même chambre) et enfouis sous nos couvertures nous ronflions comme deux bons. Après s'être assuré que nous étions dans nos lits, le F. Économe retourna dans le sien, et notre fuite finit là. La Providence l'avait voulu ainsi et ce fut une bonne chose.

Quelques semaines après, le C. F. Ulysse vint faire la visite de la Communauté. Il fut d'une bonté toute paternelle et les choses furent mises au point. Le bon F. Économe changea du tout au tout. Au bout de deux mois, notre cuisine était mangeable, et M. le Curé qui venait souvent dîner avec la Communauté demanda au C. F. Provincial s'il ne pourrait pas lui donner deux ou trois cuisiniers pour son presbytère .

Nous n'avions pas beaucoup de temps libre : cuisine, 12 Frères, 24 pensionnaires, entretien du réfectoire, d'un escalier du haut en bas du collège, dortoir, chapelle, jardin, chauffage des fournaises, ...

Cependant le 1^{er} jeudi du mois, nous avions congé dans l'après-midi. Nous faisons de belles promenades dans les bois ...

Encouragé par ses premiers succès et les longues vacances qu'on lui accorde à Vaudreuil, en 1905, le Frère Gilbert est prêt à reprendre le collier.

Les premiers jours de septembre, je reçus une obédience pour notre école de Shawinigan. Faire la cuisine à six Frères, c'était moins fatiguant qu'au pensionnat de Grand'Mère. J'ai passé deux belles années à Shawinigan. Mon temps était bien employé : cuisine, lavage du linge de la Communauté, achat des provisions, ménage des 8 pièces de la maison privée, leçon particulière d'une heure à un élève le matin, 2 h de classe dans l'après-midi pour soulager le F. Augustin-Cyr

78

Tous les samedis, la Communauté entière partait en promenade : Grand'Mère, St-Boniface, Ste-Flore, Mont-Carmel, Lac à la Tortue, St-Étienne-des-Grès, etc.

Le Frère Cléonique-Joseph ne laisse pas passer inaperçue l'expérience qu'il a vécue à La Prairie en 1903. Voici ce qu'il relate dans son autobiographie (p. 27) :

La maison de Laprairie s'étant délestée des frères et de certains des nôtres envoyés aux écoles ou mis aux métiers, nous restâmes dix-sept pour étudier l'anglais. Comme j'étais alors assez chétif, le frère provincial me mit à la cuisine pour refaire un peu mes forces. Il m'avait d'abord sondé pour savoir si je n'aimerais pas aller en une certaine école avec un directeur qui prendrait bien soin de moi. Je lui dis que je préférais aller avec les étudiants. En contrepartie, selon lui, l'air de la cuisine me redonnerait de l'allant. Mais j'étais convaincu du contraire, ne fut-ce que parce que cette cuisine était malpropre et sentait décidément mauvais, peut-être parce qu'elle s'ouvrait sur la cave encore plus sale, ensuite parce que cela me répugnait. Le frère cuisinier me mettait régulièrement dehors — c'était mieux — pour tourner la baratte à beurre. Je tournais d'une main et de l'autre tenais le livre d'anglais des étudiants réguliers. Le frère Ange, dont je dépendais, trouvait que je ne travaillais pas assez et que ce n'était pas en lisant qu'on pouvait faire avancer le travail. Pourtant le beurre se faisait. Un jour que j'étais à la baratte et que le frère provincial me causait, il s'amena, et, très envenimé, déclara net que ce frère qu'on lui avait donné n'avait absolument aucune disposition pour la cuisine. C'était justement la sorte de certificat qu'il me fallait. Je rejoignis les autres étudiants .

Si le Frère Fabien (Adrien Lourmais) semble heureux de ses années de cuisine et développe un talent auquel ses confrères, dans le futur, seront heureux de recourir ⁷⁹, le Frère Colman-Eugène (Eugène Leblanc), pour sa part, souhaite faire autre chose. Voilà pourquoi, de l'école Sainte-Élisabeth, il écrit au Frère Ulysse, le 28 août 1907.

Après avoir bien réfléchi, je viens aujourd'hui vous demander une permission. Celle de ne plus faire la cuisine à Ste-Élisabeth. Voyez-vous, voilà déjà trois ans que j'y suis et je commence un peu à m'ennuyer de faire quelques-uns de mes exercices de piété à part et d'être toujours seul, et, en deuxième lieu, tout mon temps est à peu près employé, je ne puis travailler à mes études ; pourtant je ne voudrais pas être tout de même trop arriéré.

Je suis tout à vous votre enfant qui vous aime dans les Sacré Coeurs de Jésus et de Marie.

Quelques autres emplois

En plus des cuisiniers qui tiennent involontairement la vedette en 1903-1904, il est d'autres frères dont les annales locales permettent de découvrir l'occupation.

Frère Anobert (Eugène Poidevin). Relieur à Ploërmel durant une décennie, le Frère Anobert le sera également à La Prairie de 1903 à 1917, année de son départ pour la guerre.

Frère Hippolyte-Louis (Louis Collet). Typographe de 1903 à 1905 et cuisinier à compter de 1905, le Frère Hippolyte-Louis ne fera son entrée dans l'enseignement qu'en 1907.

Frère Humbert (François Hollard). Arrivé de Saint-Pierre-et-Miquelon à 56 ans, le Frère Humbert passe deux ans à Saint-Jean-Berchmans comme cellérier avant d'aller faire la classe à Grand-

Mère.

Frère Just-Marie (Charles Lourmais). Imprimeur à Ploërmel dès la fin de son noviciat en 1894, le Frère Just-Marie continue le même métier à La Prairie jusqu'en 1914.

Frère Justin-Émile (Jean-Marie Donnard). Préposé à la couture de 1903 à 1907, on retrouve successivement le Frère Justin-Émile à Plattsburgh, Grand-Mère et La Prairie. Il fait ses débuts dans l'enseignement le 13 avril 1907.⁸⁰

Frère Lyphard (Charles Philippe). Au travail manuel à Ploërmel de 1894 à 1903, le Frère Lyphard deviendra typographe à New York en 1904, après un séjour d'un an à La Prairie. Les Assomptionnistes apprécieront grandement son savoir-faire.

Frère Philibert (Jean-Marie Parisse). Tailleur de soutanes à Ploërmel en 1885, le Frère Philibert continuera la pratique du même art durant ses années de service à La Prairie (1903-1909), sous la direction du Frère Didier-Marie.

Frère Théogènes-Joseph (Victor Fleury). Toute la carrière active du Frère Théogènes s'est déroulée à l'imprimerie de La Prairie (1903-1936), sauf une année d'enseignement à Mascouche en 1905-1906.

Les cuisiniers des Frères Maristes

L'historien Guy Laperrière cite l'annaliste canadien des Frères Maristes qui a précisément pris l'habit en 1903. Ce dernier explique que les jeunes frères étaient placés comme auxiliaires ou préposés aux travaux manuels — entendons surtout comme cuisiniers — durant les deux ou trois premières années, ce qui ne favorisait guère leur développement intellectuel. Le Conseil provincial reconnaît le problème en 1904.

Cuisines. Le conseil est d'avis que le C. Frère Provincial parvienne au plus tôt à trouver des Frères d'un certain âge pour remplir l'emploi de cuisiniers dans tous nos postes. — Il estime que beaucoup de jeunes frères perdent leur vocation dans cet emploi⁸¹.

Chapitre quatrième

LA CONGRÉGATION CONSOLIDE SES POSITIONS

La débandade de 1903, en plus de permettre aux frères de se rendre en des pays où la Congrégation était déjà installée, fournit l'occasion d'explorer de nouveaux horizons en Europe et en Afrique.

Angleterre

En 1904, la Congrégation fit l'acquisition d'une propriété à Taunton pour y installer les postulants et les novices désireux de se préparer à la vie religieuse. Pour encadrer le groupe et assurer le bon fonctionnement de la maison appelée Fullands, on fera appel à dix-sept frères.

D'autre part, les Pères de Saint-Edmond qui étaient au Mont Saint-Michel depuis 1867 et y avaient établi un collège apostolique avaient dû déménager ce dernier à Hitchin en Angleterre. C'est là que les Frères Louis-Victor(Jagline) et Louis-Clément(Rousseau) vinrent prêter leurs services jusqu'en 1907 ⁸².

Jersey

Les frères étaient établis à Jersey depuis 1896 (Berry House) . De 1897 à 1906, ils eurent la charge de trois écoles paroissiales ⁸³, et de l'orphelinat du Sacré-Coeur de 1907 à 1914. Le lieu de résidence des supérieurs majeurs fut à Saint-Hélier de 1904 à 1922 et à Saint-Sauveur de 1922 à 1972.

Bulgarie et Turquie

Le 2 juillet 1904, un traité associait les Frères de l'Instruction chrétienne à l'oeuvre des Assomptionnistes. Le document fut signé à La Prairie entre les deux supérieurs généraux, le Frère Abel et le Père Emmanuel Bailly ⁸⁴.

Aussi, en septembre et octobre 1904, six frères se retrouveront en six postes différents dans les établissements dirigés par les Assomptionnistes en Bulgarie et en Turquie. Au total, 22 frères y exerceront leur apostolat entre 1904 et 1915.

Égypte

Les deux premiers frères à destination d'Hélouan-les-Bains s'embarqueront à Marseille le 17 septembre 1903. Entre 1903 et 1957, cinquante-trois frères travailleront en Égypte dans les établissements suivants : Hélouan-les-Bains (1903-1938), Ismaïlia (1924-1957), Port-Fouad (1929-1957), Port-Tewfik (1935-1957), Ghezireh (1910-1917) ⁸⁵.

Espagne

En 1903, la province du Midi qui comptait alors plus de trente établissements est frappée de plein fouet par la panique qui suivit l'annonce de la suppression de la Congrégation. Heureusement, la décision de s'implanter en Espagne fut pour beaucoup de frères une planche de salut en même temps qu'elle fournissait à leur zèle un champ d'action aux dimensions illimitées.

À partir de juin 1903, trente-six profès et cinq novices, issus en quasi totalité des établissements du Midi de la France, passent à l'Espagne. Une partie du groupe et le F. Job, provincial, s'installent à Zugarramurdi, les autres proscrits s'établissent près de Bilbao, à Lujua où ils étudient l'espagnol et exploitent, à profits partagés, le domaine agricole de M. Guardamino ⁸⁶.

Le 31 juillet et le 11 août 1903, onze frères se rendirent à Lujua. De ce dernier groupe, six frères se mirent immédiatement à l'étude de l'espagnol.

L'aventure était lancée ! Elle n'a fait que croître depuis un siècle. On ne peut que se réjouir du travail des pionniers du Midi de la France et de leurs nombreux successeurs.

Haïti

La mission d'Haïti reçut en 1864 ses quatre premiers frères. Quand arrivèrent les événements de 1903, elle en avait déjà accueilli deux cent soixante-quatre. Dix-neuf nouveaux s'ajoutèrent en 1903, dix-sept en 1904 et vingt-trois autres de 1905 à 1910. En 1973, la province d'Haïti recevra son 600^e missionnaire.

Aujourd'hui, la mission compte soixante et un frères répartis en treize établissements. Si les frères d'origine française et québécoise diminuent en nombre, on peut à bon droit se réjouir de la relève haïtienne qui peu à peu prend les commandes de la province religieuse.

Polynésie-Française

Tahiti fut le dernier territoire confié aux frères du vivant du Père De La Mennais. Les quatre premiers frères y arriveront en 1860. Seule mission française à survivre à la crise de 1903, elle ne reçut entre 1902 et 1918 que cinq vétérans qui vinrent du Canada et des Montagnes Rocheuses en 1908, 1909, 1910 et 1914.

Depuis au-delà de cent quarante ans, plus de cent cinquante frères ont abordé les rives de Papeete et de Taiohae. L'oeuvre compte actuellement vingt-quatre frères répartis en cinq établissements : quatre à Tahiti et un aux Marquises ⁸⁷. Après deux essais infructueux aux Marquises (1863-1866) et (1898-1904), les frères sont de retour depuis 1971.

Irlande

La Congrégation n'eut jamais d'établissement en Irlande, même si plusieurs frères s'y rendirent pour apprendre l'anglais, grâce à une entente avec les Christian Brothers de Dublin ⁸⁸. On a déjà signalé qu'il fut même question en 1902 d'y fonder un postulat (voir la note no 50).

La province canadienne a reçu quelques-uns de ces frères qui firent un stage à Dublin: Barnabé-Joseph (Briot), Anthème-Jean (Mainguy), Honorat (Courtin), Héraclas-Joseph (Le Minier)⁸⁹.

Le Frère Ulysse y fut lui-même quelques mois en 1885 avant de prendre la tête de la fondation canadienne⁹⁰.

Qu'en est-il des frères des colonies françaises ?

Les lois qui chassaient les frères des écoles publiques et qui les excluèrent de toute forme d'enseignement dans les écoles privées ne s'appliquèrent pas toutes de la même façon en Martinique, à la Guadeloupe, au Sénégal, en Guyane.

Ainsi en Martinique, les huit frères rattachés au collège diocésain partent pour Haïti en 1896. Les dix-sept restés dans les deux écoles libres de la Guadeloupe doivent quitter en 1909. Au moment de leur expulsion en 1903-1904, quelque quarante frères oeuvrent encore au Sénégal. Ceux de Tahiti échappent au rapatriement, grâce au courage de leurs dirigeants. Moins chanceux, l'établissement des Marquises, doit fermer ses portes en 1904. À Saint-Pierre-et-Miquelon, on sait déjà que les quatorze frères en poste seront tous expulsés. Quant à ceux de la Guyane, faute de ressources, ils devront fermer leur collège de la capitale et quitter en 1910.

Les missions des Montagnes Rocheuses et d'Haïti n'étant pas soumises aux lois de la III^e République durent quand même payer leur écot aux décisions du Chapitre général de 1909 : les frères des Montagnes Rocheuses furent avertis cette même année qu'ils quitteraient leur poste en 1910. La mission d'Haïti, pour sa part, fut épargnée de la fermeture. Mais les frères durent serrer les rangs : sept établissements furent fermés.

TABLEAU 6

LES FRÈRES ENSEIGNANTS D'ORIGINE FRANÇAISE AUTOUR DE 1903 *

- (1) Grand total des membres ; (4) Année de l'arrivée aux États-Unis ; (7) Frères émigrés en d'autres pays.
 (2) Total des membres en France ; (5) Frères émigrés au Canada en 1903 ;
 (3) Année de l'arrivée au Canada ; (6) Frères émigrés au Canada en 1904 ;

	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	AUTRES COMME
FEC **	15 457	10 650	1837	1845	-	177		400 frères français se trouvent dans d'autres pays.
FIC	2066	1 849	1886	1903	108	5		
FMS	6 000	4 548	1885	1886	76		534 ***	De 1885 à 1902, les frères se trouvent dans d'autres pays.
FSC	800	681	1872	1847	45			
CSV	800	466	1847	1865	31			
CSC	600	37	1847	1841	15	5		
FSG	1 000	...	1888	1890	25	15		

* Un certain nombre de ces données sont tirées de Guy LAPERRIÈRE, Les congrégations religieuses, tome 2.

** Comme congrégation autorisée reconnue par le Conseil d'État en 1901, les dispositions de 1903 ne s'appliquaient pas aux Frères des Écoles chrétiennes. Ils étaient la seule congrégation de frères enseignants à bénéficier de cette reconnaissance officielle. Mais la loi du 7 juillet 1904 interdira l'enseignement à tous les degrés aux membres des congrégations.

*** En 1903, 534 frères quittent la France vers des pays hors de l'Europe ; en 1904, il y en aura 110 (cf. Chronologie FMS, Rome, 1976).

TABLEAU 7 ARRIVÉE DES RELIGIEUSES ET RELIGIEUX FRANÇAIS AU QUÉBEC
DE 1900-1904 *

	1900	1901	1902	1903	1904	Total
Pères	22	17	36	139	36	250
Frères	13	18	17	344	222	614
Soeurs	9	25	50	203	158	445
Total	44	60	103	686	416	1 309

* Guy LAPERRIÈRE, *ibid.*, p. 499.

Chapitre cinquième

PENDANT CE TEMPS-LÀ AU QUÉBEC

Ce dernier chapitre aurait pu ne pas être et le récit de l'arrivée des 108 aurait quand même formé un tout passablement complet. Mais il vaut sans doute mieux que ces pages soient écrites pour expliquer le contexte dans lequel les frères ont vécu dès leur arrivée et donner un éclairage sur quelques problèmes qui agitaient l'Église et le monde de l'éducation depuis quelques décennies.

Quand s'amènent de France les frères de 1903, la réputation de leurs prédécesseurs, au Québec depuis 1886, est déjà bien établie. On leur reconnaît habituellement une grande expérience pédagogique, une solide préparation à l'enseignement et un zèle apostolique qu'ils tiennent de leurs fondateurs.

En ce qui concerne les nouveaux venus, on peut facilement imaginer que leurs préoccupations premières s'orientent surtout vers la communauté à laquelle ils seront intégrés, l'accueil qu'ils y recevront et le groupe d'élèves qui leur sera attribué. Et il y a aussi les autres dont l'enseignement ne sera pas l'apanage pour l'instant et à qui on devra confier un emploi manuel. Dans un cas comme dans l'autre, tous espèrent qu'on leur fournira l'aide requise pour assurer la réussite des débuts.

Au Québec, de façon générale, les Frères de l'Instruction chrétienne sont bien acceptés des enfants, des parents et des autorités religieuses et civiles. Et il faut le dire tout de suite, pour une paroisse ou une municipalité, la présence de quelques frères enseignants est rassurante : ils n'ont pas peur du travail, ils ne comptent pas leur temps, et, surtout, ils ne coûteront pas cher.

À cette époque, il était tout à fait normal d'affirmer que les religieux avaient la vocation à l'enseignement. Toute leur vie était organisée pour favoriser et renforcer cette orientation ⁹¹. Rien de surprenant alors que la bonne réputation de leurs écoles et les succès remportés soient facilement remarqués ⁹².

Les premiers frères enseignants sont au Québec depuis 1837 et leur nombre n'a fait que grandir avec l'arrivée d'autres congrégations depuis un demi-siècle (voir les tableaux numéros 6 et 8).

Les frères, très majoritairement, enseignent dans les écoles publiques ⁹³. Ces dernières, au niveau local, appartiennent à des commissaires * élus par les contribuables. Toutes les écoles publiques et privées relèvent, à des titres différents, d'un organisme provincial, le Département de l'Instruction publique *.

Attribution exclusive d'écoles aux religieux

À l'origine, grâce à des ententes entre la commission scolaire * et le supérieur provincial des frères, les écoles confiés à ces derniers ne compteront que des religieux. On peut facilement deviner les motifs pour lesquels ces ententes sont signées ⁹⁴.

Attribution exclusive d'écoles aux laïcs

Dans les centres où la population est plus importante, on confie aux laïcs des écoles dont ils ont l'entière responsabilité, à condition que les personnes engagées possèdent un brevet ⁹⁵.

Les laïcs ne sont admis comme enseignants dans les écoles de religieux que lorsqu'il est impossible de faire autrement. C'était la mentalité de l'époque. Mais, avec le temps, les écoles de religieux devront accepter des enseignants laïques à la demande même des supérieurs religieux ⁹⁶.

D'autant plus qu'on se rendra vite compte qu'une telle situation est de moins en moins réaliste, c'est-à-dire de plus en plus difficile à gérer.

Cohabitation devenue nécessaire, mais difficile

Des difficultés surgiront quand le supérieur des religieux ne pourra remplacer un frère absent pour un certain temps. D'autres cas fréquents : maladie qui se prolonge, service militaire ou appel sous les drapeaux des Français, inaptitude à l'enseignement, nomination à une fonction hors de l'enseignement public, etc. ⁹⁷.

La plus sérieuse des difficultés surviendra lorsque l'augmentation de la population dans un quartier où se trouve une école de frères obligera la commission scolaire à ouvrir de nouvelles classes. Où le supérieur trouvera-t-il de nouveaux frères pour répondre à la demande, s'il désire respecter l'entente signée préalablement ⁹⁸ ?

Les laïcs dans l'enseignement

Parler de l'enseignant laïque, c'est traiter ici d'une question d'une actualité brûlante. Les laïcs sont les compagnons d'armes des frères et, en attendant d'être des collaborateurs, ils seront des compétiteurs. C'est l'organisation du système scolaire qui le veut ainsi. C'est aussi la mentalité de toujours : pour savoir la valeur d'un établissement, quoi de mieux que de le comparer avec un autre de même gabarit. Quoi de plus naturel ⁹⁹ !

L'enseignant laïque n'a pas toujours eu la tâche facile. C'est après un long cheminement qu'il réussira à rendre honorable une profession dans laquelle, à une certaine époque, trop peu de ses membres persévéraient, faute d'encouragements et du minimum vital.

L'estime du public ne lui est pas acquise facilement : le salaire est minable, la sécurité presque inexistante, la solidarité entre les membres assez fragile, l'assujettissement aux volontés des autorités civiles et religieuses, indiscutable. En certains milieux, le personnel se renouvelle tous les trois ou quatre ans ¹⁰⁰.

Il y eut cependant des périodes où les laïcs, en serrant les coudes derrière quelques chefs décidés, purent faire entendre leurs voix auprès des autorités locales et provinciales. Des associations et des publications virent le jour.

La plus vigoureuse de ces publications, pour ne parler que de sa longévité, L'enseignement primaire, tiendra le coup jusqu'après la création du ministère de l'Éducation du Québec en 1964. Toutes les générations d'enseignants religieux et laïques s'en souviennent, parce qu'un jour ou l'autre, ou très souvent, ils l'ont parcourue, sinon utilisée ¹⁰¹.

Quant à la grande presse, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle qu'elle emboîtera le pas pour soutenir la cause de l'enseignant laïque ¹⁰².

À la défense de l'enseignant laïque

Le directeur de L'Enseignement primaire est bien placé pour dire les choses avec réalisme, clarté et vigueur. Pour lui, le laïc et le religieux son appelés par le même Dieu au même apostolat de l'enseignement.

La situation de l'instituteur religieux est mille fois plus avantageuse au Canada, que celle de l'instituteur laïque. Le premier n'a pas à s'occuper de la misérable mais enfin de l'importante question du pain de chaque jour. Vivant en communauté bien organisée, logé convenablement, certain du lendemain, l'instituteur congréganiste peut se donner tout entier à sa profession. Le second appelé par le même Dieu en vertu de la même vocation à exercer dans le monde l'apostolat de l'enseignement est isolé et constamment aux prises avec les misères de la vie... Dix fois durant la carrière, le bon maître se verra forcé de déménager d'une paroisse à l'autre, recommençant ici l'oeuvre interrompue là-bas. L'instituteur laïque, chez nous, n'est pas seulement mal payé mais en certains quartiers, il est mal noté à cause de son titre de laïque. Il est des imbéciles qui ne peuvent comprendre que des laïques soient appelés, par vocation, à entrer dans l'enseignement, que Dieu veut qu'il y ait dans le monde des instituteurs religieux et des instituteurs laïques travaillant de concert à la grande cause du bien ¹⁰³.

Ces personnages ne sont-ils pas en train de confondre les genres ?

Un autre combat jette maintenant le discrédit sur le mot laïc. Certaines personnes, qu'elles soient clercs ou laïcs, n'ont aucun scrupule à transposer au Québec le sens donné en France à la laïcité et à son dérivé laïc ¹⁰⁴. L'Enseignement primaire en profite pour faire connaître le véritable rôle de l'enseignant laïque d'ici et dénoncer les abus que l'on crée avec la fausse interprétation que l'on prête aux mots.

Un certain nombre d'écrivains canadiens-français en ont donné une significations moins qu'acceptable ; n'en ont-ils pas fait un synonyme d'indifférent, d'impie, voire même d'athée quand il s'applique aux choses de l'enseignement. En particulier, à propos de l'école primaire en France, on dit : «Voilà ce qui arrive avec des instituteurs laïques» ou «Voilà les fruits de l'école laïque». [...] On fausse l'histoire car ce n'est pas l'enseignement laïque, c'est-à-dire l'enseignement donné par les laïques qui est la cause de la banqueroute morale de quelques nations européennes... C'est l'école sans Dieu. On déshonore le mot laïque, On le prostitue et l'on commet une injustice criante.

Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour comprendre qu'est laïque ce qui n'est ni clerc ni religieux. C'est tout ! Pourquoi décourager l'enseignement par les laïques à une époque où l'apostolat laïque est hautement encouragé par l'Église. On n'arrive qu'à dégoûter des chrétiens sincères n'ayant d'autre défaut aux yeux d'un certain nombre de leurs compatriotes que celui d'être laïques. Pourquoi certains journaux catholiques veulent-ils confondre l'instituteur laïque des écoles confessionnelles du Québec avec l'instituteur indifférent et souvent impie des écoles neutres de Paris ? Ainsi les écrivains canadiens qui s'occupent des questions scolaires en France ne font aucune restriction, jettent du discrédit sur la profession d'instituteur et troublent les

esprits . Les laïques ont le droit d'enseigner. L'attitude des évêques «ne laisse pas de doute sur la liberté absolue au point de vue catholique qu'ont les laïques d'entrer dans la carrière de l'enseignement et sur le grave devoir qui incombe à l'État d'encourager les instituteurs et les institutrices qui le méritent»¹⁰⁵.

Et voilà la guerre qui continue. Quant arrivent successivement au Québec les dispositions législatives de la politique menée en France par les gouvernements républicains pour qui la laïcité sans Dieu est un objectif absolu, les orateurs montent le ton, les accusations pleuvent, les menaces fusent et l'ambiguïté risque de s'installer à demeure. Ce sont les mots qui font peur, pas le sens qu'on devrait leur donner.

L'Église québécoise se sent menacée, même si son importance dans la vie de chaque jour, en éducation en particulier, n'est nullement à minimiser¹⁰⁶.

Le vocabulaire de la III^e République continue ses ravages au Québec, et l'on se retrouve rapidement avec deux clans : les ultramontains et les libéraux.

Ces appellations ne sont pas une création des années 1900. Elles remontent à l'époque de Mgr Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal, celui-là même qui fit venir au Canada des congrégations religieuses d'hommes et de femmes¹⁰⁷.

À l'arrivée des premiers frères conduits par le Frère Ulysse, le Québec tout entier bénéficie depuis plusieurs années d'un réveil religieux suscité par l'action de deux évêques, Mgr Ignace Bourget et Mgr Charles de Forbin-Janson, évêque de Nancy¹⁰⁸.

Mgr Ignace Bourget, succède à Mgr Jean-Jacques Lartigue (1840-1876), mais il hérite d'une succession qu'il connaît bien puisqu'il a été le secrétaire, le confident et le coadjuteur de son prédécesseur. À quarante ans, il est dans la force de l'âge, ardent, zélé, déjà connu pour ses vertus et sa piété ; homme au jugement solide, de bon conseil, d'un esprit profondément surnaturel, il ne recule devant rien, ni le travail ni les souffrances, pour la cause de l'Église. Son inspiration, il la puise à Rome d'où vient toute la lumière et c'est les yeux tournés vers le pape qu'il veut conduire son diocèse, pourfendant avec rigueur et entêtement tout ce qui peut avoir un relent révolutionnaire. Il est le type même de l'évêque ultramontain¹⁰⁹.

Sous son impulsion, le clergé prêche la piété aux fidèles avec de plus en plus d'intensité et de succès : prière au foyer le matin et le soir, au début et à la fin des travaux et des repas, récitation du chapelet fortement recommandée, communion fréquente et dévotion à la Vierge, au Sacré-Coeur, à saint Joseph, adoration nocturne, neuvaines, salut du Saint-Sacrement, retraites paroissiales, pèlerinages, mouvements de tempérance, etc. Tout contribue à faire de la religion la trame des heures et des jours¹¹⁰.

En contrepartie cette religion devient facilement intolérante. Les membres des sociétés secrètes sont condamnés et traqués. Le prosélytisme protestant est dénoncé et les évêques mettent en garde les fidèles contre ses propagandistes. Des campagnes ont également lieu qui dénoncent les mauvais livres, etc. L'Église du Québec vit toute cette période sous le signe du combat, combat pour la pureté de la doctrine et pour la suprématie de l'Église sur l'État.

Le fils spirituel de Mgr Bourget est l'évêque de Trois-Rivières, Mgr Louis-François Laflèche (1870-1898). Pour lui comme pour ses disciples, il n'y a que cette vérité première : l'Église a la suprématie dans la société.

Il ne peut être question d'intervention de l'État et les libertés modernes qui pourraient diminuer le contrôle de l'Église sont autant d'incarnations du «mal». Par conséquent n'est possible «aucun compromis, aucun accord sur les libertés modernes, aucun essai de conciliation entre le libéralisme et l'Église.» Le conservatisme et l'intransigeance sont donc les caractéristiques essentielles de ces paladins modernes. Face à eux, quoique parfois aussi intransigeants, les «libéraux» paraissent souples et nuancés. Ils acceptent davantage certaines idées nouvelles, ils laissent à l'État un plus large champ d'activités, ils préfèrent la conciliation à l'affrontement, surtout ils font la distinction entre les libéraux, membres d'un parti politique, et les libéraux doctrinaires condamnés par le pape. Leur porte-parole est l'archevêque de Québec, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, marmoréen, subtil, têtu, manigancier au besoin, mais qui sait s'entourer d'hommes de valeur ; il a les qualités voulues pour affronter le géant de Trois-Rivières ¹¹¹.

Même les hommes politiques doivent tenir compte, dans la préparation des lois, du point de vue des représentants de l'Église d'ici. Les projets de lois sont scrutés à la loupe et le gouvernement le plus habile est celui qui sait prévoir, demander conseil ou reculer au bon moment en évitant de perdre la face.

Ce bref résumé de l'histoire de l'Église québécoise à compter de 1840 est fort incomplet et passe rapidement sur certaines nuances à apporter.

Il veut toutefois montrer le renouveau auquel l'Église conviait les fidèles à l'époque, et l'emprise qu'elle avait développée sur les personnes et les structures. C'est ce qu'on appelait l'ultramontanisme.

Cet ultramontanisme de l'Église du Québec s'inspire de la même doctrine qui s'est développée en France avec Louis de Bonald, Joseph de Maistre et même Félicité de La Mennais, avant la séparation de 1832.

Elle est ultramontaine dans son ecclésiologie qui aborde toute la société, ne laissant guère de zones sécularisées en dehors de son emprise, dans sa confiance en la force des institutions ecclésiastiques, dans son culte de la papauté qui ne tolère ni réserves, ni critiques, [...] dans son réseau de presse calqué sur le modèle français et inspiré par L'Univers [...]. Elle n'a pas à l'instar de son modèle français, pris le virage vers l'action sociale. ¹¹²

Et les frères dans tout cela ?

En lisant ces lignes, quel Frère de l'Instruction chrétienne d'aujourd'hui ne retrouvera pas ces formes de pensée et de vie chrétienne ¹¹³ qui l'ont nourri, lui et bien d'autres générations de religieux et de chrétiens, y compris sa propre famille et même ses ancêtres ? Les frères de 1903 devaient se sentir en sécurité dans ces pratiques qui alimentaient leur piété, celle de leurs élèves et celle des fidèles qu'ils côtoyaient à l'église. Leurs aspirations spirituelles étaient certainement comblées. Pouvaient-ils souhaiter plus et mieux ¹¹⁴ ?

D'autre part, les exhortations dominicales du haut de la chaire de vérité et la lecture en communauté des circulaires des supérieurs et des mandements épiscopaux devaient sans doute leur transmettre l'essentiel des combats que livraient le Pape et les chefs de quelques Églises diocésaines. Les frères étaient-ils pour autant rassurés ?

Mais que pensent les frères de toutes ces querelles idéologiques ou professionnelles qui secouent l'Église ou le monde de l'enseignement ?

Nous ne possédons pas de documents significatifs qui pourraient nous éclairer sur ce qui se pense, se dit et s'écrit chez les frères. Les supérieurs eux-mêmes sont plus que discrets à ce propos. Leurs lettres traitent habituellement du comportement des religieux, de l'administration des maisons et des écoles, des établissements à fermer ou à ouvrir, etc.

Le Frère Ulysse, déjà au pays depuis 1886, ne semble guère tracassé par ces disputes ; en tout cas, sa correspondance n'en fait nullement mention aux supérieurs d'Europe. Pour ces derniers, ce n'est pas non plus une préoccupation majeure. Ils n'en parlent pas. Le Frère Abel y fait toutefois allusion dans une lettre au Frère Ulysse, mais c'est à propos de la neutralité de l'école normale de Plattsburgh (note 63).

Peut-on penser que les nouvelles reçues de la France apportent aux nouveaux arrivants suffisamment d'inquiétudes sans qu'il soit nécessaire de se tracasser de la situation locale ? On ne le sait pas. Ces frères avaient fui leur pays pour continuer à vivre leur vie religieuse en paix. Ils la pouvaient mener à leur gré au milieu d'une population fervente stimulée par le zèle de ses pasteurs.

Faut-il attribuer cette attitude des frères au peu de contacts qu'ils entretiennent «avec le monde», et au peu de temps dont ils disposent pour se renseigner en dehors de leurs obligations professionnelles et religieuses ? Et quelle est l'influence sur leur comportement des conseils et directives très explicites qu'ils trouvent dans leurs Constitutions ?

Dans cet esprit, on ne peut nier que les Frères de l'Instruction chrétienne aient un idéal à atteindre, grâce à des moyens très précis mis à leur disposition : «ils (les frères) témoigneront hautement qu'ils aiment par-dessus tout la paix, et qu'autant que possible, ils veulent bien vivre avec tous.» (Constitutions de 1876, no 56).

Pour approcher cet idéal, certaines pratiques sont recommandées, d'autres sont imposées. Résumons-les :

1- fermer l'oreille ; fuir, ne point écouter...

Les frères fermeront l'oreille aux vains bruits du monde et ne prendront aucune part dans les affaires et dans les querelles d'autrui ; ils fuiront ceux qui voudraient les entretenir, n'écouteront point leurs discours et ne recevront point leurs confidences. (Constitutions de 1891, no 123).

2 - ne pas se mêler de discussion théologique

S'il arrive qu'on traite devant vous quelque point de théologie, ne vous mêlez point dans ces discussions. Humble enfant de l'Église, toute votre science doit consister à croire fermement ce qu'elle enseigne aux simples fidèles, et à être pleinement soumis... [...] aux jugements de Notre Saint-Père le Pape ¹¹⁵. (Directoire particulier de 1876, chapitre XIV, no 6).

3 - se tenir à distance des étrangers

Les étrangers ne seront point admis à causer avec les Frères dans nos Maisons : ces entretiens en dérangerait l'ordre et seraient pleins de dangers. (Constitutions de 1891, no 128).

Que les étrangers laïques soient le moins possible admis à la table des frères ; quand aux femmes, elles ne doivent jamais y être reçues. Le Directoire de 1895 contient un chapitre sur les moyens de conserver et d'accroître l'Institut. Parmi les causes de décadence à éviter spécialement, il y a les relations trop fréquentes avec les séculiers (no 194) : c'est par là que l'esprit religieux sort d'une Communauté, pour y laisser pénétrer celui du monde avec ses maximes et ses usages. Afin d'écarter de l'Institut ce grand écueil, il est indispensable d'inspirer fortement aux Frères l'amour de la retraite, du silence, de la vie de Communauté, et de faire observer, avec une religieuse fidélité, les Règles qui défendent les visites inutiles, les liaisons vaines avec les personnes du dehors, et l'immixtion dans les affaires du siècle. (Constitutions de 1910, arrêté capitulaire no 2).

4 -témoigner des égards et de la déférence

Ils seront pleins d'égards pour les Administrateurs civils, et, dans les rapports qu'ils auront avec eux, ils leur témoigneront toute la déférence compatible avec leurs devoirs.

S'il s'élevait quelque difficulté entre les Autorités locales et les Frères. – ce qu'à Dieu ne plaise ! – ceux-ci ne s'engageront dans aucune contestation, mais ils auront recours aussitôt au Supérieur Général. (Constitutions de 1891, nos 121-122).

5 - ne maintenir aucune curiosité

Tous leurs discours et leurs conversations respireront la modestie. Ils s'entretiendront le moins possible des choses du monde et ils n'auront de curiosité pour les nouvelles de quelque nature qu'elles soient. (Constitutions de 1891, no 100).

6 -choisir ses lectures d'après les directives des Supérieurs

Ils ne liront que les ouvrages et publications que le Supérieur de la Congrégation leur aura prescrit ou permis de lire. (Constitutions de 1891).

Abonnement aux journaux et aux publications périodiques. – L'abonnement aux journaux politiques est rigoureusement interdit. Quant aux publications périodiques, soit religieuses, soit pédagogiques, on ne peut s'y abonner qu'avec l'autorisation du Supérieur Général. (Prescriptions

et arrêtés de 1891, no 12).

Nous défendons d'envoyer des articles aux journaux et de prononcer des discours en public, à moins d'y être expressément autorisé par le Supérieur de l'Institut. (Chapitre de 1894 et Constitutions de 1910, arrêté capitulaire confirmé, no 1).

Le conseil provincial de La Prairie, pour sa part, apporte certaines précisions. À la réunion du 29 juin 1904, sous la présidence du Frère Abel, Supérieur général, on note au procès-verbal :

On peut lire Le Pèlerin, La Croix de Paris. Les maisons peuvent s'abonner avec l'autorisation du Frère Provincial à La Croix de Montréal.

Quelques années plus tard le menu offert est plus varié :

Les journaux à nouvelles comme Le Pèlerin, La Croix, La Vérité, etc. peuvent se lire pendant les récréations et les temps libres. (Procès-verbal de la réunion du Conseil provincial du 4 décembre 1909).

Le 24 juin 1910, le conseil provincial, sous la présidence du Frère Jean-Joseph, Supérieur général, statue ce qui suit :

Dans nos établissements, les frères ne recevront qu'un seul journal catholique-politique après entente préalable avec le Très Cher Frère Provincial. La lecture de La Presse, de La Patrie et du Canada est interdite.

TABLEAU 8

AUGMENTATION DES FRÈRES ENSEIGNANTS AU QUÉBEC DE 1845 À 1887 *

	1884	1885	1886	1887	
FEC	119	127	224	237	
CSV	109	101	140	154	
CSC	94	95	104	130	
FSC	35	33	55	43	
FMS	-	?	?	16	
FIC	-	-	6	14	
TOTAL des religieux	357	356	529	594	
Laïcs catholiques	288	310	296	287	
Clergé catholique ¹¹⁶	220	146	345	322	

* D'après A. LABARRÈRE, Les instituteurs... p. 369.

En guise de conclusion

Il faut reconnaître la noblesse du geste posé par tous ces frères qui abordèrent les rives du Saint-Laurent au début du siècle dernier.

Quels sont les motifs qui incitèrent ces jeunes à s'exiler? Ne faut-il pas parler ici de motifs au pluriel ? Dans un tel groupe, toutes les décisions n'ont pas été prises collectivement. Et c'est heureux. Chacun a prié, réfléchi, hésité, consulté. Certains ont pu se décider à la dernière minute. D'autres qui étaient prêts à toutes les générosités ont reculé devant la force de certains arguments

¹¹⁷.

Il est toutefois des mobiles qui peuvent éclairer ces gestes, à cause du contexte particulier dans lequel vivaient ces jeunes religieux :

- l'amour d'un Dieu en qui ils ont cru et à qui ils avaient consacré leur jeunesse ;
- l'attachement à leur mère, la Congrégation ;
- l'exemple des aînés qui, dans le passé, avaient quitté la Bretagne par centaines pour l'Afrique, les Antilles et la Polynésie ;
- l'assurance d'un milieu plus sécuritaire où leur vie religieuse pourrait s'épanouir;
- le goût du risque, des terres nouvelles, de l'aventure;
- etc.

Plusieurs s'en sont allés en Europe ou dans un autre pays de mission après vingt, trente ou quarante ans de service actif ¹¹⁸. Les frères d'Amérique du Nord leur sont reconnaissants du «meilleur d'eux-mêmes» qu'ils ont laissé à leur pays d'adoption.

D'autres ont choisi d'aller jusqu'au bout de leur vie. Ils sont maintenant inhumés à Alfred, à Dolbeau, à La Prairie, à Oka, à Pointe-du-Lac, à Saint-Romuald.

Les populations nord-américaines qui ont accueillis tous ces frères ont su apprécier leurs convictions religieuses, leur compétence, leur amour de la langue bien parlée et bien écrite. Plusieurs d'entre eux furent des fondateurs, des pionniers, des bâtisseurs.

Ils ont laissé en héritage aux jeunes générations le goût de la ténacité, de la persévérance, du travail bien fait. À preuve ces manuels scolaires qu'ils ont préparés à la douzaine pour les élèves du Québec, continuant en cela la tradition de leurs aînés de Bretagne.

Les événements de 1903 ont impliqué très profondément ceux qui sont demeurés en France au nom de la foi qu'ils avaient en l'école chrétienne ¹¹⁹. À ces braves dont on a pu retrouver les visages à l'occasion de rencontres à Jersey ou à Ploërmel, à ceux qui étaient déjà tombés au combat et dont on a lu les exploits dans la Chronique FICP ou le Ménologe, les frères canadiens et américains disent : Bravo ! Merci ! Mission accomplie !

Annexe A

FRERES ARRIVES EN 1903

Table des renseignements

I - Lieu du noviciat ;		IV - Année du départ du Canada ;			
II - Arrivée au Canada comme FIC ;		V - Sortie de la Congrégation ;			
III - Départ du Canada pour ... ;		VI - Année du décès.			
I	II	III	IV	V	VI
BABLÉE	Julien Cléonique-Joseph	FRA	1903		1965
BAUD	Eugène Euphrone-Marie	FRA	1903	FRA	1911 1920
BERGEZ	Hilarion Clément-Louis		FRA 1903	FRA	1905 1908
BIDÉ	Julien Théophile-Joseph	FRA	1903	FRA	1922 1954
BIZEUL	Jean-Marie Louis-Arsène		FRA 1903	JER	1921
	1959				
BLANDIN	Clément Pierre-Célestin		FRA 1903	FRA	1914
	1923				
BOISSEL	Jules Fernand-Jules		FRA 1903	ÉGY	1913 1925
BOIXIÈRE	Jean-Baptiste Gordien-Marie		FRA 1903		
	1919				
BOUREL	Charles Armel-Joseph		FRA 1903		
	1967				
BOUY	Joseph Tugdual-Eugène	FRA	1903		1943
BRIDOU	Olivier Ermel	FRA	1903		1915
BRÛLÉ	ThéophileCécilien	FRA	1903	FRA	1914 1914
CADIET	Auguste Thomas de Villeneuve		FRA 1903	TAH	1908
	1953				
CAMARD	Jean-Louis Honorat-Marie	FRA	1903		1918
CHAPEL	François Sigismond	FRA	1903	FRA	1915 1915
CHAUVEL	Médéric Guénhaël-Aimé	FRA	1903		1911
CHESNAIS	Louis-Prosper Émery		FRA 1903	FRA	1906 1906
COLIBET	Pierre Noël-Joseph		FRA 1903	FRA	1914 1914
COLLET	Louis-Marie Hippolyte-Louis		FRA 1903		
	1967				
CORLÉ	Jacques Cornélius-Marie	FRA	1903	FRA	1925 1951
DAVID	Joseph Héraclius	FRA	1903	FRA	1909 1909
DAVID	René Lucilien-Marie		FRA 1903	FRA	1946
	1977				
DELABBAYE	Louis Anthelme-Joseph	FRA	1903	HAI	1904 1907
DIASCORN	Jean-Marie Octavien-Marie		FRA 1903	FRA	1927
	1976				
DOMALAIN	Auguste Louis-Bertrand		FRA 1903		
	1913				
DONNARD	Jean-Marie Justin-Émile		FRA 1903		
	1961				
DUCHESNE	François André-Joseph		FRA 1903	FRA	1926
	1943				

ÉON	Léon-Marie 1939	Florentin-Yves					FRA	1903			
ÉVANO	François	Nicéphore-Joseph					FRA	1903			1905
I	II	III	IV	V	VI						
FALAISE	Jean-Marie		Crescent				FRA	1903	QUÉ	1910	1910
FAUGLAS	Jean-Marie 1909		Rosius-Marie				FRA	1903			
FLEURY	Marcel		Théogènes-Joseph				FRA	1903			1952
FOGARTY	Thomas		Philip Mary				FRA	1903	---	1910	1910
FRALEUX	Pierre 1964		Laurent-Pierre				FRA	1903			
FRESNEL	Pierre		Alix-Marie				FRA	1903			1955
GÉGARD	Ange 1975		Gilbert-Marie				FRA	1903			
GOBIN	Alfred		Modéran-Alfred				FRA	1903	HAI	1903	1904
GUÉRIN	Pierre		Timoléon-Marie				FRA	1903	FRA	1938	1947
GUILLET	Désiré 1948		Albin-Désiré				FRA	1903	HAI	1904	
GUILLOUX	Jean-Félix		Basilide-Jean				FRA	1903	FRA	1910	1912
GUILLOUËT	François		Andronic-Joseph				FRA	1903	FRA	1940	1968
GUITTON	François 1922		Simon-Joseph				FRA	1903			
HAMON	Édouard 1969		Albin-Marie				FRA	1903			
HASCOËT	Jean-Guillaume 1968		Jean-Baptiste de la Salle				FRA	1903	FRA	1946	
HAURÉE	Ferdinand		Joseph-Ferdinand				FRA	1903	FRA	1923	1932
HODIESNE	Alfred		François				FRA	1903			1936
HOLLARD	François		Humbert				FRA	1903			1916
JAFFRÉ	Mathurin 1939		Janvier-Marie				FRA	1903			
JAMES	Eugène 1923		Faustin-Pierre				FRA	1903			
KERBORIOU	Joseph-Marie 1962		Anselme				FRA	1903			
KERBORIOU	Yves-Marie 1967		Gonzalve-Albert				FRA	1903			
KERBOURC'H	Joseph 1948		Arator-Joseph				FRA	1903			
KERNEUR	François		Elphège-Lucien				FRA	1903			1978
LACOMBE	Jules		Archangel				FRA	1903	FRA	1914	1914
LAFOUGÈRE	Jean-Félix		Pierre				FRA	1903			1942
LAMY	Joseph 1941		Félicissime-Étienne				FRA	1903	HAI	1904	
LE BORGNE	Henri		Théophane-Georges				FRA	1903	FRA	1920	1925

LE COQ	Louis	Tharsice-Marie				FRA	1903					1962
LE CORRE	Louis	Savinien-Marie				FRA	1903	FRA	1905	1905		
LE HUÉROU	Yves-Marie	Anatolius					FRA	1903				
	1967											
LE LEC	Jean-Michel	Rosius-Pierre					FRA	1903	HAI	1904		
	1951											
LE MOAL	François	Amélien-Louis					FRA	1903	HAI	1904	1918	
LE PANÉRER	Guillaume	Archange-Marie					FRA	1903				
	1918											
LE QUELLÉNEC		Albert	Josaphat-Albert					FRA	1903			
	1960											
LE ROCH	Julien	Florentin-Joseph				FRA	1903					1917
LE BLANC	Eugène	Colman-Eugène				FRA	1903					1947
LE COMMANDEUR		Pierre	Ludovic-Joseph				FRA	1903			1910	
	1958											
LECOMPTE	Louis	Anatole-Joseph				FRA	1903	FRA	1925	1927		
LEHASIF	Joseph-Marie	Arthème					FRA	1903	FRA	1909	1911	
I	II	III	IV	V	VI							
LEPAGE	Alphonse	Léandre-Joseph				FRA	1903	HAI	1903			1911
LONCLE	Joseph	Barthélemy				FRA	1903	FRA	1904	1908		
LOUÉDIN	Louis	Antel-Joseph					FRA	1903				
	1909											
LOURMAIS	Adrien	Fabien-Joseph					FRA	1903				
	1929											
LOURMAIS	Julien	Just-Marie				FRA	1903	FRA	1934			1951
MARCHAND	Pierre	Félix de Valois				FRA	1903	FRA	1920	1920		
MARIN	Pierre	Léonique-Joseph				FRA	1903	FRA	1937			1949
MARION	Jean-Marie	Cornélius-Joseph					FRA	1903	FRA	1912	1912	
MAROUILLEAUX	Joseph	Gonzalve					FRA	1903				
	1907											
MAUDET	Joseph	Fleurien-Joseph				FRA	1903	HAI	1904			1909
MAUVIEUX	Eugène	Euphrone-Gabriel				FRA	1903					1922
MOISAN	Jean-Baptiste	Théoctène-Marie					FRA	1903				
	1957											
MONNIER	Francis	Venance				FRA	1903	FRA	1908	1909		
MONNIER	Jean-Marie	Amédée-Marie					FRA	1903	FRA	1913		
	1947											
MORIN	Mathurin	Éphrem-Pierre					FRA	1903				
	1964											
MORVAN	Jacques	Ronan-Louis					FRA	1903				
	1908											
NÉDÉLEC	Pierre	Théodore-Joseph				FRA	1903	FRA	1914			1915
O'CONNOR	John J.	John Mary				QUÉ	1903	---	1913	1913		
OFFICIALDÉGUY	Gratien	Gratien-Marie					FRA	1903				
	1967											
OHEIX	François	Victor-François				FRA	1903	FRA	1910			1913

ORHAND	Armand	Héraclius-Albert	FRA	1903				1924
PARISSE	Jean-Marie	Philibert		FRA	1903	FRA	1909	
		1910						
PHILIPPE	Dieudonné	Lyphard		FRA	1903	FRA	1909	1912
PITON	Jean-Marie	Maurice-Joseph		FRA	1903	FRA	1946	
		1972						
POIDEVIN	Eugène	Anobert	FRA	1903	FRA	1917		1961
RAMEL	François	Jean-Baptiste de la Salle		FRA	1888	SPM	1892	
		1916						
REINE	Jean-Marie	Gatien-François		FRA	1903	FRA	1905	1905
RIOU	François-Marie	Laurentin-Émile		FRA	1903	QUÉ	1923	1923
ROBERTS	Peter	Patrick Mary		FRA	1903	---	1907	1907
ROBIC	Mathurin	Théophane-Marie	FRA	1903				1919
ROCHER	Jean-Marie	Daniel-Marie		FRA	1888	SPM	1892	
		1932						
ROPERS	Joseph	Landry	FRA	1903	FRA	1909	1909	
ROUSSEAU	Eugène	Léonique-Eugène	FRA	1903				1905
ROUSSIN	Pierre	André-Corsini		FRA	1903	FRA	1906	
		1922						
SALAÜN	Désiré	Amans-Alexis		FRA	1903	ITA	1923	
		1976						
THORAVAL	Auguste	Guillaume-Yves	FRA	1903	FRA	1914		1931
TORLAIT	Jean-Marie	Longin	FRA	1903				1918
TRAVERS	Jean-Baptiste	Eusèbe-Joseph		FRA	1903			
		1931						
TRELLU	François	Mamilien-François	FRA	1903				1966
VITAL	Henri	Marie-Ferdinand	FRA	1903	FRA	1909	1909	

Dans son autobiographie, le Frère Cléonique raconte comme se déroulaient les journées à l'École normale de Plattsburgh (p. 30-33). Il y ajoute des réflexions, des impressions, des jugements.

Nous entrâmes enfin à l'École normale. Le matin, nous prenions d'abord place dans la grande salle des étudiants — il y en avait alors quelque trois cents — où chacun avait son bureau désigné. On n'y entendait aucun bruit : il n'aurait pas fallu en entendre, surtout lorsque le Dr Kitchell présidait. Il était, paraît-il, la terreur des jeunes filles. Le premier exercice de la journée avait lieu dans un auditorium que l'on appelait la chapelle. On défilait au pas d'ensemble, sur deux rangs, au son du cornet et silencieusement, la faculté déjà alignée sur la grande estrade, de chaque côté du Dr Hawkins, Principal de l'école. Ensuite, en chœur, on chantait une hymne prise dans le Hymn Book.

Le Principal faisait alors les annonces et les remarques pour la journée. Ensuite, il introduisait un orateur ou un visiteur, ou d'ordinaire un étudiant à qui il revenait de faire le discours de la journée. Tous les finissants devaient en prononcer un ou deux devant l'école assemblée, suivant un protocole rigidement observé. C'était dans la classe d'élocution que l'on apprenait l'art du débit parfait, de la présentation et de la tenue de son personnage. Après l'exercice, on retournait à la salle des étudiants de la même manière qu'on en était venu. Puis on allait aux classes.

Lorsque nous parûmes aux cours, les premiers jours, nous étions passablement gênés. Les professeurs appelaient-ils nos noms — nous étions inscrits sous nos noms civils — et posaient-ils une question, nous nous levions, mais ne les ayant pas compris, nous faisons un sourire et nous nous asseyions. Nous comprîmes d'abord et de bonne heure les professeurs féminins, mais après un mois nous pouvions les comprendre tous et répondre à toutes leurs questions. Ils étaient émerveillés de voir que nous eussions pu arriver à ce résultat en un mois. Nous étions considérés et respectés de tous, professeurs et élèves. Le Principal était enthousiasmé par ses French Boys qu'il ne manquait pas de montrer à ses visiteurs.

On arriva vite à savoir qu'il y avait des musiciens parmi nous. Sans doute les Hudson, père et fils, qui habitaient en face de nous sur la rue Court, avaient saisi des ondes musicales parties de nos fenêtres aux heures de récréation. Après des ententes à l'amiable, il fut arrangé que nous formerions un orchestre sous la direction de M. Hudson Jr et que nous jouerions à Normale. Ce fut un tonnerre d'applaudissements lors de notre premier concert à la chapelle. Dr Hawkins était ravi. Désormais, tous les jours, nous accompagnions l'entrée et la sortie et le chant de l'hymne, après quoi le Principal annoncera toujours : «The orchestra will now favor you with a selection from their repertoire». Nous assistâmes et jouâmes de rares fois à des réunions à l'école le soir. Mais alors le frère directeur ou un représentant venait toujours pour voir comment les choses se passaient. Désormais, nous faisons, pour une bonne part, la renommée de l'École normale de Plattsburgh, la seule qui possédât un orchestre. Le Principal entretenait les relations les plus cordiales avec le Frère Ulysse et nous saluait toujours avec une extrême bienveillance lorsqu'il nous rencontrait.

On voulut profiter aussi de nos talents musicaux à la paroisse Saint-Pierre. Nous fûmes un peu amusés, pour le moins, par la demande d'un des vicaires qui se proposa pour nous apprendre à

chanter les vêpres à l'église. On commencerait par apprendre les trois premiers psaumes et, quand nous saurions les chanter comme il faut, on apprendrait le reste ! ... Nous pouvions mieux que rivaliser avec leur maîtrise.

Ce qui nous intéressait surtout dans les classes était la science de l'anglais parlé. Miss Bump, qui enseignait l'histoire, parlait fort bien et avait longue haleine. Malheureusement nous eûmes à réclamer contre elle parce qu'elle passait souvent à des discussions religieuses, parfois coraniques, contre lesquelles nous nous armions, souvent avec l'aide du frère directeur qui, à la maison, accumulait pour nous des arguments. Or les règlements scolaires prohibaient ces sorties.

En sciences, le discours était clair et méthodique, surtout celui de la secrétaire assistante du professeur. Mais les exposés sentaient fort l'évolutionnisme. Une des élèves catholiques demanda ce qu'ils voulaient vraiment nous enseigner concernant l'origine de l'homme. Réponse : «We do not teach at all that man descends from the monkey, but do teach that man and the monkey descend from a common stock». Dr. Kitchell, en mathématiques, était moins loquace, mais il avait un style à lui, fait de locutions qui s'harmonisaient avec la géométrie.

Chaque professeur avait sa manière à lui de dire certaines choses et qui était typique de lui-même. Dr. Kitchell, pour demander d'ouvrir une fenêtre, jetait brusquement : «Salatün ¹²⁰, suppose you open the window !» Dr Henshaw, en littérature, disait : «Mr. Durand ¹²¹, would you mind the window open ? » Miss O'Brien, en éloquence : «Some air won't hurt you ? » Miss Bump tirait elle-même les châssis.

Des professeurs louaient facilement ceux qui étaient plus primes dans leurs classes. Dr. Kitchell distinguait les mathématiciens : «Mr. Le Borgne ¹²² : you have great mathematical abilities». Professor Hudson avait vu que j'accompagnais d'illustrations mes récitations de sciences. Il me demanda plusieurs fois de dessiner des fossiles de trilobites qu'il découvrait dans une île du lac Champlain et, lorsque j'avais fait le dessin, il glissait toujours un dollar dans ma poche. La classe la plus intéressante pour nous et la plus utile, en somme, celle qui était la principale raison de notre séjour ici, était la classe d'anglais, déclamé, parlé et lu : la classe d'éloquence dont était chargée Miss O'Brien, une catholique, ancienne actrice du Globe Theater de Londres et du premier théâtre de Washington, D. C. Les classes commençaient toujours par des exercices des organes et des chambres de la parole, des séances de vocalise, des prononciations de mots et des débits de phrases en combinaison avec les meilleures attitudes et gestes. Tous les finissants étaient préparés par elle pour leur orientation, dans le cas des garçons, ou de leur déclamation, dans le cas des filles, aux réunions dans la chapelle.

Il ne pouvait pas arriver que les exercices de débit que j'ai mentionnés ne donnassent lieu parfois à des positions drôles qui portaient à rire et Miss O'Brien savait rire avec nous. Or, quelques semaines seulement après que je fus anéanti sous l'avalanche de reproches que j'ai mentionnée plus haut, je fus accusé d'avoir ri de Miss O'Brien et de m'être moqué d'elle pendant un exercice. Je protestai auprès du frère directeur que je n'avais jamais eu pareille idée ; c'était trop contraire à ma timidité native de faire une pareille chose en public. Néanmoins, il m'obligea à lui parler du cas le lendemain et, s'il y avait lieu, de lui présenter des excuses.

Après la prochaine leçon, j'exposai donc la chose et offris mes excuses. Miss O'Brien fut très surprise que quelqu'un crût cela et, souriante comme toujours, m'assura qu'elle n'avait rien

remarqué et qu'elle ne croyait pas à pareille chose, qu'elle était très touchée de la bonne volonté et de l'attention que nous portions tous à la leçon : qu'il ne fallait pas penser à cela.

En vue de nous perfectionner dans l'anglais, nous suivîmes des cours et des conférences d'été qui se donnaient alors — et continuèrent pendant quelques années — au Summer School, à quelques kilomètres de Plattsburgh. À l'occasion, il nous fut donné d'entendre quelques-uns des meilleurs orateurs des États-Unis, tels que le Dr James Walsh ¹²³, en 1908, le défenseur convaincu du XIII^e siècle.

Annexe C IMPRESSIONS D'UN MISSIONNAIRE DE L'OUEST AMÉRICAIN
EN ROUTE VERS UNE PETITE VILLE DE L'EST.

[...] un pauvre Frère regardait s'évanouir au loin le Noviciat de Laprairie, où il avait passé des jours si heureux, et d'où la sainte obéissance l'arrachait pour le lancer dans l'est des États-Unis¹²⁴.

«Je connais bien l'ouest, se disait-il: pays d'aventuriers, de chercheurs d'or, de fouilleurs de l'inconnu ; mais là, au moins, on trouve un grand nombre de nobles pionniers de la civilisation et de la foi, et les communautés religieuses y sont des oasis de vertu, où l'oeil de Dieu se repose amoureusement, après avoir contemplé avec horreur des déserts de matérialisme et d'indifférence. Quant à l'est, c'est une Babylone où l'or, le sensualisme et l'orgueil ont presque autant d'autels qu'il s'y trouve de coeurs humains. Les choses apparaissent à un homme sous un jour qui dépend de la couleur de ses lunettes : jaunes. Voit-il un monument, il en suppute le prix ; un fleuve, il le peuple de vaisseaux rapides transformant en pièces d'or les dépouilles de la terre et les produits de l'industrie humaine. S'il aperçoit une cascade, il découvre sous son écume bouillonnante le pouvoir électrique qui fournira la lumière et les moyens de locomotion à toute une ville, et accumulera, en échange, une fortune considérable. S'il contemple une montagne, c'est pour en fouiller les entrailles, y trouver des mines inépuisables de métaux précieux. Il calcule le jour, il calcule la nuit.»

Voilà, en traits rapides, l'idée que le Frère se faisait des États-Unis au point de vue religieux. Une nation est comme une personne que nous ne parvenons à apprécier qu'en étudiant son caractère moral. Quelle est la vérité dans la question qui absorbait le voyageur ? Il est difficile de le déterminer ; lui-même en était entièrement incapable. C'étaient des idées, puisées çà et là au cours de la vie, sans preuves convaincantes, et pour tout dire en un mot, des préjugés.

Bon nombre d'appréciations ne sont-elles pas faussées par des préjugés ? Le jugement que nous portons sur une personne ou sur une nationalité est souvent le résultat d'impressions que rien ne justifie. N'est-il pas très imprudent et même injuste, d'affirmer que tous ceux qui vivent aux États-Unis soient des affamés d'or ? Il y a dans la grande république plus de douze millions de catholiques [...] qui ne sont pas des dégénérés ; ils savent se conduire en vrais enfants de l'Église, leur Mère ; ils savent s'imposer des sacrifices pour soutenir leurs écoles et leurs églises ; ils savent même consacrer leurs enfants au service du bon Dieu, comme le témoigne la prospérité croissante des communautés religieuses d'hommes et de femmes en ce pays.

En passant la frontière, le Frère se demandait presque si sa détérioration morale n'allait pas commencer tout de suite, et, instinctivement, il poussa vers le ciel une oraison jaculatoire fervente, pour obtenir de n'être pas contaminé par l'atmosphère ambiante.

Plattsburgh ! Le Frère, qui s'était laissé distraire par le paysage, se ressaisit tout à coup ; il ranima son courage et se prépara à affronter le danger : dans quelques minutes n'allait-il pas voir, de ses propres yeux, [...] une communauté relâchée, aux États-Unis !

[...] Les deux voyageurs entrent et sont introduits dans une délicieuse petite chapelle où l'on respire la piété à pleins poumons...

Le Frère était à présent rassuré, sa première impression avait été des meilleures ; il lui semblait voir répandu dans toute la communauté un air de simplicité, de modestie, de piété et de charité qui rappelait de vrais Frères de l'Instruction chrétienne. Mais quand vint l'heure de la visite au Saint Sacrement et de la récitation du chapelet, il n'y tint plus ; il se reprocha amèrement ses soupçons et ses préjugés. Les voix s'élevaient suppliantes, énergiques et onctueuses, et de l'ensemble se dégageait l'expression de la plus tendre piété.

Il y a un mois que le Frère est à Plattsburgh. Il a pu constater non seulement la piété, mais encore l'amour du travail et du silence, la régularité, l'obéissance et la charité qui règnent dans l'Assumption Institute.

Quoi de plus naturel, dira-ton, que la ferveur dans une communauté religieuse ? — Oui, sans doute, mais n'oubliez pas que cela se passe ... aux États-Unis !

FRÈRE CLÉONIQUE-JOSEPH (1886-1965)

Le texte qui suit est la conclusion d'un long article du Frère Roméo Marcotte (1914-1979) dans la Chronique FICP de janvier 1967, no 249, p. 52-57.

L'auteur y résume admirablement la personnalité du Frère Cléonique-Joseph.

C'est en France, au cours de l'été de 1965, que la mort vint le chercher. Depuis le temps qu'elle frappait à la porte, le Frère Cléonique-Joseph était prêt à toute éventualité. À ce religieux artiste, on fit à Ploërmel des funérailles monastiques, dans ce grégorien si authentiquement religieux, si proche du ciel, qu'il aimait tant.

Au Canada, et spécialement à La Prairie, la nouvelle causa une espèce de stupeur : comment imaginer la Maison principale et le district Saint-Jean-Baptiste sans le Frère Cléonique ? Il fallut pourtant à ses amis éplorés se rendre à l'évidence, se résigner à l'inévitable : le «docteur» n'était plus.

[...]

Malgré son peu de disposition à mener les hommes, son inaptitude aux affaires, cette sorte de paralysie étrange du comportement qui ne le quittait guère qu'au contact de quelques intimes et dans le vif de l'action professorale, le Frère Cléonique était une personnalité forte, d'une richesse inépuisable, dotée d'une constance tournant parfois à l'entêtement, et exerçant, sans apparemment le rechercher, un rayonnement aussi intense que subtil. Mais, tout orientée vers les sommets de l'intelligence et de la compétence professionnelle, cette personnalité n'était pas faite pour se déployer dans les sphères communes de la vie.

Religieux sincère et homme de science éminent, le Frère Cléonique excellait encore dans le domaine de l'art. Quant à la qualité de sa langue, elle était un enchantement : elle savait capter sans difficulté un auditoire même de jeunes et, dans sa forme écrite, elle demeure pour ceux qui y ont accès, un objet nullement surfait d'admiration.

On a souligné plus haut sa compétence pédagogique. Tous ses procédés visaient à provoquer la réflexion et la recherche de l'élève. L'école active avant la lettre et le tambour ! À titre d'exemple, rappelons certaine étude du terrain à Philipsburg en compagnie d'un groupe de scolastiques; il commence par faire observer les accidents géologiques, les anomalies de la pierre, notamment certaines cavités étroites et profondes pratiquées dans la roche de surface; les questions se posent, l'étonnement est provoqué, mais aucune réponse n'est pour le moment, donnée ; une fois l'observation suffisante, on reprendra l'une après l'autre les intrigues soulevées, on fera l'analyse critique des solutions proposées par les élèves ; petit à petit surgiront la lumière et les conclusions scientifiques.

[...]

Ses vues étaient singulièrement amples, trop pour les moyens dont il pouvait disposer. On lui a reproché de ne pas achever ses entreprises. Mais ni le budget mis à sa disposition, ni la main-d'oeuvre intermittente sur laquelle il pouvait compter, ni même le temps que lui laissaient les tâches professionnelles et les fluctuations de sa santé, n'étaient à la mesure de ses conceptions. Qu'il ait réussi à aménager à La Prairie, dans un terrain des plus ingrats, et sans guère de concession au conformisme populaire, un petit éden scientifique, voilà qui plaide hautement pour ses talents de botaniste et de paysagiste. Les plans et les tracés d'embellissement qu'il a fournis pour d'autres propriétés, celle d'Oka et de Cowansville par exemple, ne sont pas moins concluants.

[...]

Dans l'intimité, cependant, auprès d'un cercle plutôt restreint, mais d'une fidélité à toute épreuve, de quelques confrères plus perspicaces ou connus de longue date, il éprouva des joies singulières qu'il marquait à l'occasion par quelques précieuses confidences. Il est remarquable qu'en ses dernières années surtout, il fut l'objet d'une sollicitude constante et multiforme. On ne lui ménageait pas notamment, les amicales taquineries, qu'il prenait d'ailleurs fort bien et qui avaient le don de l'épanouir, de le ragaillardir, à preuve les spirituelles répliques qu'elles provoquaient et l'hilarité collective que celles-ci déclenchaient. Nombreuses aussi les occasions qui lui étaient offertes de s'évader dans la grande nature, si chère à son coeur de vieux routier. Pour peu que le conducteur de la voiture fût psychologue ou connût son homme, les haltes se multipliaient aux endroits particulièrement pittoresques ou que signalaient à l'attention quelques spécimens particuliers de la flore ou quelques curiosités naturelles. Il rentrait de ces tournées heureux et réconforté ; ses compagnons ne l'étaient pas moins de l'avoir obligé, même en l'absence de tout témoignage explicite de satisfaction.

«Nul ne sait quel coin de l'univers conservera ses cendres», a-t-on écrit. Pour le Frère Cléonique, c'est la France, son pays d'origine tendrement aimé. Peut-être cette circonstance correspondait-elle à quelque secret désir. Quoi qu'il en soit, c'est au Canada que vivra davantage, et pour longtemps encore, son souvenir, au Canada qu'il a enrichi de ses oeuvres et du rayonnement de sa grande âme.

Annexe E DIRECTIVES DES CONSTITUTIONS ET DU DIRECTOIRE AUX FRÈRES RESPONSABLES D'UNE ÉCOLE OU D'UNE CLASSE.

Ils veilleront à ce que les Frères placés sous leur autorité préparent et fassent bien la classe, et travaillent à leur instruction personnelle ; ils les aideront en cela de tous leurs moyens, et regarderont comme une obligation de conscience de leur donner ou de leur faire donner des leçons. Ils visiteront les classes de temps en temps, et réformeront les abus qui auraient pu s'y introduire.

Ils ne perdront jamais de vue qu'un de leurs devoirs les plus essentiels et les plus sacrés, c'est de s'attacher, avec une sollicitude particulière, à continuer la formation religieuse et pédagogique des jeunes Frères dont ils ont la direction. (Constitutions de 1891, nos 220-221).

Ne négligez rien pour que vos élèves fassent des progrès, pour qu'ils aient une belle écriture et qu'ils se distinguent au catéchisme de la paroisse par leur science et leur piété ; et, en cela, ne recherchez point votre propre gloire, mais uniquement celle de Dieu.

Il serait déplorable que les cahiers de vos élèves fussent mal tenus, mal propres, remplis de fautes d'orthographe, et que vous ne prissiez par la peine de corriger de votre main, habituellement au moins, leur écriture : mais il serait plus fâcheux encore que les écoliers d'un Frère n'eussent pas une conduite plus régulière, plus édifiante en tout, que les autres enfants de leur âge qui ne fréquentent pas nos écoles. (Constitutions de 1900, nos 116-117).

Ils s'efforceront de réprimer les mouvements d'impatience que pourraient faire naître en eux la légèreté, l'indocilité ou l'inapplication des enfants.

Ils seront à la fois pleins de douceur et fermeté, ne souffrant aucun désordre, mais aussi ne reprenant et ne punissant jamais par caprice et avec humeur ; toute voie de fait est rigoureusement interdite. (Constitutions de 1891, nos 106-107).

Les Frères exerceront sur leurs élèves la surveillance la plus attentive ; ils s'appliqueront particulièrement à leur faire prendre des habitudes d'honnêteté et de politesse, et surtout à leur inspirer de profonds sentiments de piété. (Constitutions de 1891, no 109).

Annexe F

DEMANDE DE RAPATRIEMENT DU
FRÈRE JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

Frères de l'Instruction Chrétienne
Ecole du Sacré-Coeur
Grand'Mère, - - P. Q.

Grand'Mère, 12 janvier 1946

Au cher Frère Visiteur
et aux
Membres du Conseil .

Très respectueusement je sollicite du Cher Frère Visiteur et de son Conseil l'autorisation de faire le voyage en France cette année.

Je tiens aussi à vous avertir , dès maintenant, que mon intention est de rester en Europe définitivement.

Les Supérieurs majeurs approuvent mon projet.

Voilà 43 ans que je suis au Canada; je m'y suis plu autant qu'un étranger peut se plaire en dehors de son pays. Si je n'ai pas toujours su, ni pu donner satisfaction, j'ai du moins le témoignage de ma conscience d'avoir fait partout, où je suis passé, preuve de la meilleure bonne volonté.

Maintenant, je prierais le (ou les) cher Frère préposé aux voyages en Europe de bien vouloir faire à temps, en ma faveur, toutes les démarches nécessaires pour l'octroi de mon passage.

Veuillez, chers Frères, prendre ma demande en considération et croire à mes sentiments les plus respectueux et à ma plus sincère reconnaissance.

Religieusement à vous en N. S,

Frère Jean-Baptiste de La Salle

du Frère

AFICR: Archives générales FIC de Rome

AFICL: Archives provinciales FIC de La Prairie

Conseil de l'Instruction publique : organisme créé en 1856 et qui avait autorité sur toute l'éducation au Québec. À compter de 1869, le conseil est doté de deux comités, un catholique et un protestant.

2 - Comité catholique et comité protestant : dans la pratique, les comités ont toute autorité pour préparer les règlements, élaborer les programmes d'études, rédiger les normes pour l'approbation des manuels scolaires, la préparation des examens officiels, l'Ordre du Mérite scolaire, la mise sur pied de commissions et sous-commissions, etc.

3 - Département de l'Instruction publique : Organisme de liaison et de coordination entre les commissions scolaires et le Conseil de l'Instruction publique.

4 - Ministère de l'Éducation : créé en 1964. Il remplace le Conseil de l'Instruction publique, le Comité catholique et le Département de l'Instruction publique.....

5- Commission scolaire (ou corporation ou conseil scolaire) : c'est l'élément le plus ancien du système d'éducation au Québec. Les commissaires sont responsables de la gestion des affaires et de la bonne marche des classes et des écoles devant la loi et les parents. Ils sont élus par les «contribuables habiles à voter».

6 - Cours d'études : de 1888 à 1923, les huit années du cours au Québec étaient réparties en trois étapes : primaire (4 ans), modèle (2 ans), académique (2 ans). L'école qui donnait l'ensemble des huit années avait ainsi droit à l'appellation d'académie. D'où l'Académie Saint-Joseph de La Prairie.

7- Brevet : titre ou diplôme délivré par l'état permettant au titulaire d'exercer certaines fonctions et certains droits.

Exemples dans l'enseignement : 1) la plupart des jeunes scolastiques arrivés avec le Frère Ermel avaient déjà passé leur brevet (voir la note 43) ; 2) Pour les frères enseignants du Québec, la lettre du supérieur pouvait tenir lieu de brevet au début du siècle dernier (voir la note 95) ; 3) Si les étudiants de Plattsburgh avaient continué leurs études à l'école normale de 1905 à 1907, ils auraient décroché le New York State Certificate. Plusieurs jeunes frères l'obtinrent toutefois en suivant des cours d'été et des cours du soir.

8- Mandement : écrit par lequel l'évêque donne à ses diocésains des instructions ou des directives relatives à la religion.

9- Ultramontanisme : doctrine qui soutient la suprématie du pouvoir papal et qui voue au magistère une obéissance absolue. Doctrine qui a eu des variantes selon ses défenseurs en France et au Québec. Née en France avec Louis de Bonald, Joseph de Maistre et Félicité de la Mennais.

LISTE DES TABLEAUX

1 - ARRIVÉE DES FIC AU QUÉBEC (1886-1902)	7
2 - ARRIVÉE DES IMMIGRANTS À LA PRAIRIE EN 1903	11
3 - ÉTABLISSEMENTS FONDÉS EN 1903-1904-1905.....	45
4 - FRÈRES ENVOYÉS AUX ÉTUDES À PLATTSBURGH	62
5 - DÉPARTS POUR LES MISSIONS (1903-1910).....	68
6 - LES FRÈRES ENSEIGNANTS D'ORIGINE FRANÇAISE AUTOUR DE 1903	91
7 - ARRIVÉE DES RELIGIEUSES ET RELIGIEUX FRANÇAIS AU QUÉBEC DE 1900-1904	92
8 - AUGMENTATION DES FRÈRES ENSEIGNANTS AU QUÉBEC DE 1845 À 1887.....	110

LISTE DES ANNEXES

A - LES FRÈRES ARRIVÉS EN 1903.....	113
B - NOTRE SÉJOUR À L'ÉCOLE NORMALE (F. Cléonique-Joseph)	116
C - IMPRESSIONS D'UN MISSIONNAIRE DE L'OUEST AMÉRICAIN EN ROUTE VERS UNE PETITE VILLE DE L'EST.....	121
(F. Célestin-Auguste)	
D - HOMMAGE PARTICULIER À L'UN DES ARRIVANTS DE 1903.....	124
(F. Roméo Marcotte)	
E - DIRECTIVES DES CONSTITUTIONS ET DU DIRECTOIRE AUX FRÈRES RESPONSABLES D'UNE ÉCOLE OU D'UNE CLASSE.....	127
F - DEMANDE DE RAPATRIEMENT DU FRÈRE JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.....	129
G - DÉFINITIONS ET EXPLICATIONS.....	130

SOMMAIRE DU N° 28

Chapitre premier	Pendant ce temps-là en France	1
Avant-propos		
Sécularisation		
L'oeuvre de la franc-maçonnerie		
Chapitre deuxième	Immigration massive	7
Un noviciat quelque peu agité		
On quitte la Bretagne		
Cent huit frères en dix occasions		
L'accueil à Montréal et à La Prairie		
Il faut s'organiser		
Chapitre troisième	Que deviennent les frères de 1903 ?	37
Quelques éléments de solution		
L'enseignement		
L'implantation aux États-Unis		
Départs pour les missions		
Le travail manuel à plein temps		
Chapitre quatrième	La congrégation consolide ses positions	85
Angleterre - Jersey		
Bulgarie - Turquie - Égypte - Espagne		
Haïti		
Polynésie - Irlande		
Les frères des colonies françaises		
Chapitre cinquième	Pendant ce temps-là au Québec	93
Les frères au Québec		
Écoles réservées aux religieux		
École réservées aux laïcs		
Cohabitation devenue nécessaire		
Les laïcs dans l'enseignement		
La confusion des genres		
La drôle de guerre		
Sursaut de ferveur et intransigeance		
Et les frères dans tout cela ?		
En guise de conclusion		111
Annexes		113
Liste des tableaux		132
Liste des annexes		133
Sommaire du no 28		134

¹ De 1886 à la veille de la loi du 18 mars, il y en eut quatre-vingt-treize. Voir le tableau no 1.

-
- ² Voir *Études mennaisiennes*, no 21, p. 59 à 88.
- ³ Voir *Études mennaisiennes*, no 27
- ⁴ André DANSETTE, *Histoire religieuse de la France contemporaine - Sous la III^e République*, Paris, Flammarion, 1951, p. 95-96.
- ⁵ A. LATREILLE, J.-R. PALANQUE, E. DELARUELLE, R. RÉMOND, *Histoire du catholicisme en France, La période contemporaine*, Paris, Spes, 1962, p. 385-389.
- ⁶ Cité par Auguste AUVRAY, *Souvenirs de l'Institut de Ploërmel*, Vannes, Lafolye, 1905, p. 385-389. L'auteur des *Souvenirs* est le Frère Alexis-Marie (1849-1918) qui fut assistant général de 1897-1918.
- ⁷ Frère CÉLESTIN-AUGUSTE, *Un religieux d'élite - Frère Longin (Jean-Marie Torlait)*, La Prairie, 1923, p. 81.
- ⁸ *Ibid.*, p. 82. Cette relation est du Frère Eusèbe-Joseph (Jean-Pierre Travers) qui arrivera au Québec, à 17 ans, le 19 juillet 1903. Décès et inhumation à La Prairie en 1931.
- ⁹ Frère CLÉONIQUE-JOSEPH (Julien Bablée, 1886-1965), *Autobiographie*, La Prairie, Archives FIC, 1963, p. 12-22. Frère Cléonique a enseigné aux États-Unis, en Ontario et au Québec (Montréal et La Prairie). Il est le premier FIC de la Congrégation en Amérique du Nord à obtenir un doctorat ès sciences (1936). Son oeuvre la plus remarquable est sûrement le jardin botanique de la maison mère de La Prairie commencé en 1923 et qui venait s'ajouter au jardin taxonomique du Frère Euphrosin-Joseph créé une dizaine d'années plus tôt.
- ¹⁰ Nous sommes pratiquement au début de l'automne, car le Frère Cléonique-Joseph est entré au noviciat d'Hennebont le 2 février 1902.
- ¹¹ *Ibid.*, p. 23. Lorsqu'un mot est suivi d'un astérisque (*), il est possible d'en lire la définition ou une explication à la fin de ce travail. Voir l'annexe G.
- ¹² Le Frère Gilbert-Marie (Ange Gégard, 1885-1975) a rédigé le plus connu des récits de traversée. La *Chronique FICP* en a déjà fait état dans son numéro 274 d'avril 1973, p. 182-184 et dans celui de juillet 1978, p. 220-223. Les archives de La Prairie possèdent le Journal de bord du Frère Gilbert-Marie dont le texte est quelque peu différent de ce qu'on a publié dans La *Chronique*.
- ¹³ Un mot d'explication à propos des cent huit frères français et irlandais arrivés en 1903. Les Frères Jean-Baptiste de la Salle (Ramel) et Daniel-Marie (Rocher), en provenance de Saint-Pierre-et-Miquelon, avaient déjà séjourné au Canada. S'ils sont comptés avec le groupe de 1903, ils ne seront évidemment pas comptés une deuxième fois dans le total général des frères arrivés entre 1886 et 1922.
Deux scolastiques, *non brevetés mais très bons*, arrivés à La Prairie en février 1903, avaient voyagé avec le groupe des Montagnes Rocheuses (*Abel à Ulysse, 20 janvier 1903*, AFICLP.) Le 18 mai, il y eut vingt-sept voyageurs, mais le Frère Didier-Marie, un Canadien, n'est pas compté parmi les immigrants.
- ¹⁴ Le Frère Longin (Jean-Marie Torlait, 1855-1918) fut sous-directeur du noviciat de La Prairie (1903-1906), directeur du noviciat (1906-1914) et directeur de la maison provinciale (1914-1918). Décès et inhumation à La Prairie en 1918.
Le Frère Didier-Marie (Joseph Desgagné, 1877-1946) est originaire des Éboulements, comté de Charlevoix. Il entre au noviciat de La Prairie le 24 août 1893. De 1895 à 1902, il travaille à la couture de La Prairie après avoir pris des cours à l'Institution des Sourds-Muets de Montréal. En 1902, on l'envoie à Ploërmel perfectionner son art. Le 3 mai 1903, la veille de son départ pour le Québec, il prononce ses vœux perpétuels. À son retour, il réside à La Prairie (1903-1910). À Plattsburgh en 1910-1917 et de nouveau à La Prairie où il dirigera la couture, en plus d'apporter son aide à l'infirmerie. Son décès surviendra en 1946.
En confondant probablement Frère Didier-Marie avec Frère Didier-Joseph, on a cru que le premier avait fait son noviciat à Ploërmel. Voir *Chronique*, no 295, juillet 1978, p. 223.

-
- ¹⁵ Le départ du Dominion de Liverpool eut lieu le 6 mai 1903 et non le 8. La liste des passagers du paquebot en question est explicite à ce propos. Les listes de passagers arrivant dans les eaux canadiennes sont conservées à Ottawa aux Archives Nationales du Canada.
- ¹⁶ Frère CÉLESTIN-AUGUSTE, *ibid.*, p. 89-90.
- ¹⁷ C'est sûrement le dimanche 17 mai comme le mentionnent le récit du Frère Longin et la liste des passagers du **Dominion**. Cette liste dont certaines pages sont plutôt massacrées fait état de la date du départ de Liverpool (6 mai), de celle de l'arrivée (17 mai), du nombre de passagers (992) et de leur répartition à l'intérieur du bateau : 1^{re} classe (cabin : 22) ; 2^e classe (2^d class : 269) ; 3^e classe ou classe des immigrants (steerage : 701). On signale aussi la nationalité des voyageurs dont la plupart vont se chercher un pays d'adoption au Canada ou aux États-Unis. En cette année 1903, c'est par centaines que les bateaux qui partent de Liverpool vers Québec ou Montréal transportent Anglais, Irlandais, Russes, Scandinaves, etc. Voir dans les pages centrales un extrait de la liste des passagers préparée lors de la traversée du **Kensington** (6-19 juillet).
- ¹⁸ Frère Gratien-Marie (Gratien Officialdéguy, 1885-1967). Un des deux seuls frères appartenant à la province du Midi, l'autre étant le Frère Pierre (Jean-Félix Lafougère, 1879-1942) qui sera du voyage du 7 juin.
- ¹⁹ L'école Saint-Joseph de La Prairie fut fondée en 1888 par le Frère Jean-Baptiste de la Salle (François Ramel). Le Frère Ange (François Davy) - un des six fondateurs de 1886 - en est le directeur au moment du passage des arrivants bretons. Il sera remplacé, le 25 août de la même année, par le Frère Joseph-Ferdinand (Ferdinand Haurée) arrivé au Québec le 7 juin 1903. Ce dernier, âgé de 43 ans, a déjà 20 ans de métier acquis dans son pays natal, la Normandie.
- ²⁰ Frère CLÉONIQUE-JOSEPH, *Autobiographie*, p. 26-27. Quant au jeune qui reprit le bateau pour la France, il n'a jamais été identifié à ce jour.
- ²¹ Frère Anatolius (Yves-Marie Le Huérou, 1881-1967). Il est typographe à Ploërmel de 1899 à 1903 et à La Prairie en 1903-1904. Après quelques années comme cuisinier à Saint-Jean-Berchmans, de 1904 à 1908, on lui confie une classe en 1908 à l'école De La Mennais de Montréal. Il enseignera jusqu'en 1940, année où il entre en retraite active à La Prairie. Décès et inhumation au même endroit en 1967.
- ²² Frère Adalbert-Marie (Eugène Nogue). Originaire de l'Ille-et-Vilaine, la famille Nogue s'établit à Montréal en 1894. Eugène entre au noviciat en 1896. Cuisinier depuis 1898, il débute dans l'enseignement à Montréal en 1909. Décès en 1935 et inhumation à Pointe-du-Lac.
- ²³ Nous ne citons que les passages les plus significatifs pour éviter longueurs et répétitions. À remarquer toutefois les différences d'interprétation entre ce récit et celui des Frères Cléonique et Anatolius.
- ²⁴ Tuf : Un schiste argileux qui sert à la fabrication de la brique, après broyage et cuisson (sens propre à la région).
- ²⁵ Frère Céran (Charles-Marie Buhé, 1871-1945). Arrivé à La Prairie en 1890, il partit pour Haïti en 1907.
- ²⁶ Au moment de sa première obédience, le Frère Louis-Pierre, comme bien d'autres, n'avait pour tout bagage que quelques vêtements enfouis dans un «*petit sac noir en coton bleu*», selon l'expression des arrivants de 1903.
- ²⁷ Se sont joints au groupe, les Frères Hervé (Gru), à La Prairie depuis 1899, et Euphrone-Marie (Baud), arrivé le 7 juin 1903.
- ²⁸ Frère Cyprius-Célestin (Célestin Tregret, 1885-1976). Après un séjour aux Montagnes Rocheuses (1903-1910) et à Plattsburgh (1911-1916), le Frère Cyprius consacra les deux décennies suivantes aux maisons de formation de La Prairie (1919-1940). Il se rend ensuite en Angleterre et à Jersey poursuivre un travail quasi identique et revient terminer une longue et fructueuse carrière au milieu des frères de La Prairie et de Saint-Jovite (1964-1976).
- ²⁹ Surty est le sous-liquidateur qui fut à l'oeuvre à Ploërmel (et ailleurs) le 12 février 1904. Surnommé l'homme à la

cravate rouge.

- ³⁰ Frère Constantin-Marie (Désiré Roulin, 1874-1926). C'est ce Frère Constantin-Marie que le Frère Cléonique-Joseph mentionne en parlant de ses professeurs du scolasticat. Missionnaire aux Montagnes Rocheuses et en Alaska (1903-1909), il deviendra directeur du noviciat en Angleterre (1909-1921) et assistant général de 1921 à 1926, année de son décès à Ploërmel.
- ³¹ Frère Anatolius-Louis (Jean-Marie Lehure, 1885-1958). Après les Montagnes Rocheuses (1903-1910), le Frère Anatolius enseignera au Québec (1910-1917), en Ontario (1917-1920) et aux États-Unis (1920-1933), avant d'être nommé visiteur provincial (1933-1939) du district Saint-Jean-Baptiste. Après le chapitre général de 1939, il retourne en France. Décès et inhumation à Lourdes en 1958.
- ³² Frère Norbert (François Quinio). Arrivé au Québec en 1888, à 33 ans, le Frère Norbert fonde, à Montréal, cette même année, l'école Saint-Jean-Berchmans où il demeure jusqu'en 1906. De 1906 à 1921, il est à Louiseville, à Grand-Mère, à Pointe-du-Lac et à Sainte-Élisabeth de Montréal. Décédé et inhumé à La Prairie en 1922. Voir aussi *Études mennaisiennes*, no 22, p. 211.
- ³³ Frère CYPRIUS-CÉLESTIN, *Seven Years Among the Western Indians*, p. 16-20
- ³⁴ Les frères Éphrem-Pierre (1884-1964) et Alix-Marie (1886-1955), après leurs études à Plattsburgh, de 1903 à 1905, consacreront les meilleures années de leur vie aux établissements FIC des États-Unis. Retenons que le premier passera quarante-quatre ans à Plattsburg et le second trente-trois.
- ³⁵ Dans ce groupe il y a le Frère Jean-Baptiste de la Salle (Joseph Ramel). Arrivé au Canada en 1888, il est à Saint-Pierre-et-Miquelon de 1895 à 1903 comme directeur général. Voir aussi *Études mennaisiennes*, no 3, p. 25 et no 21, note 2, p. 62.
- ³⁶ Voir aussi *Un Cinquantenaire*, La Prairie, Procure FIC, 1937, p. 78-79.
- ³⁷ Frère CÉLESTIN-AUGUSTE, *ibid.*, p. 97.
- ³⁸ Cinq autres frères se joindront au groupe après le 11 août.
- ³⁹ Lire à ce propos quelques pages sur le problème de l'anglais dans *Études mennaisiennes*, no 22, p. 220-224.
- ⁴⁰ La fondation de 1886 avait été érigée en province, sous le patronage de saint Jean-Baptiste, lors de la visite du Frère Abel à La Prairie, à l'été 1898. Désormais, le Frère Ulysse portera le titre de Visiteur-provincial. Voir *Un Cinquantenaire*, p. 50.
- ⁴¹ L'élan vers les études fut une préoccupation du F. Ulysse bien avant 1903. Il s'inscrivait en cela dans une tradition de la Congrégation. Pendant l'année, les jeunes frères fournissaient les devoirs préparés par le bureau des Études de Ploërmel. Ces devoirs corrigés à la maison mère revenaient à leurs auteurs après un assez long délai. Pour régler ces problèmes de lenteur et pallier à la différence des programmes officiels, un bureau des Études fut créé à La Prairie en 1899, pour les frères du Canada. La même année, des frères s'inscrivirent aux cours de didactique de la littérature française à l'Université de Montréal, et parmi les dix-huit candidats qui prirent part à l'épreuve finale, les Frères Louis-Eugène et Symphorien-Auguste, au nombre des lauréats, obtinrent les 2^e et 4^e prix. *Un Cinquantenaire*, p. 53.
- ⁴² **Plattsburgh** avec ou sans **h** ? Aux États-Unis, on ajoute le **h** et au Québec on n'en met pas. Pourquoi ? Faisons comme les Américains...
- ⁴³ Cinquante-huit des immigrants de 1903 étaient munis de leur brevet d'enseignement dont un grand nombre l'avaient obtenu peu avant leur arrivée au Québec. Ils l'avaient décroché à Quimper, à Brest, à Saint-Brieuc, à Nantes, à Rennes, à Vannes, à Laval ou à Bordeaux.

⁴⁴ Ces Frères sont les suivants : Ermel (Olivier Bridou, 1859-1915), directeur du noviciat de 1903 à 1906; Antel (Louis Louédin, 1869-1909), directeur des étudiants de Plattsburgh de 1903 à 1905 ; Joseph-Ferdinand (Ferdinand Haurée, 1860-1932), directeur de l'école Saint-Joseph de La Prairie de 1903 à 1910 ; Jean-Baptiste de la Salle (Joseph Ramel, 1852-1916), directeur de l'école Saint-Michel de Buckingham en 1903-1904.

⁴⁵ Les novices qui terminaient leur année de probation en 1904 sont maintenant disponibles. Des voyageurs de 1903, dix-neuf novices ont terminé leur formation initiale le 8 septembre 1903 et huit autres la poursuivront jusqu'au 2 février 1904. Quant au travail dont on parle ici, c'est assurément le travail manuel.

Quelques décisions du conseil provincial : 1) *Afin de pouvoir continuer nos oeuvres à la rentrée prochaine du mois de septembre, le Conseil a étudié les moyens à employer pour obvier à la pénurie de frères valides : il faudra fermer quelques établissements (6 janvier 1908).*

2) *Vu l'extrême pénurie de sujets le TCF Provincial est autorisé à fermer quelques-unes des maisons suivantes : Saint-Ours, Sainte-Scholastique, Sainte-Élisabeth de Joliette, Napierville (3 mai 1909).*

3) *Le conseil est d'avis, après avoir étudié la question de fermeture des maisons de New York et de La Trappe, qu'il vaudrait mieux maintenir ces postes au moins pour cette année, attendu que les sujets occupés dans ces établissements ne seraient que peu utiles dans nos autres oeuvres du Canada, pour les classes surtout (6 novembre 1909).*

⁴⁶ Chez les Frères de Saint-Gabriel, la nécessité de savoir l'anglais ne fait également aucun doute :

Je crois, R. F. Supérieur, que si vous nous envoyez un certain nombre de jeunes, nous devons tout d'abord et immédiatement nous occuper de leur faire apprendre l'anglais... Dans les moindres écoles de la Province de Québec, cette question est invariablement la 1^{re} mise en avant par les commissions scolaires...

Paul de la Croix à Martial, 3 janvier 1903. AFSG Rome, Cité par Guy LAPERRIÈRE, *Les congrégations religieuses, tome 2, Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 376.

⁴⁷ Frère Anastasius (Joseph Meignen, 1846-1929). Au chapitre de 1897, il fut élu Assistant général et Économiste de la Congrégation. Au moment de la persécution de 1903, il fit des prodiges d'habileté pour sauver les personnes et les biens. *Ménologe III*, p. 887. «*Notre Procureur de l'Institut devient comme il avait été convenu le Procureur de la Mission du Canada.*» Abel à Ulysse, 29 septembre 1904. AFICLP.

⁴⁸ Voir les tableaux numéros 3 et 6.

⁴⁹ Voir la carte de Plattsburgh dans les pages centrales.

⁵⁰ Le plan **américain** pour la province Saint-Jean-Baptiste avait été précédé d'un **plan irlandais** dont voici quelques détails. Le Conseil général, dès 1902, avait décidé d'établir un juvénat en Irlande (Yriez à Ulysse, 6 janvier 1903). Le Frère Ulysse reçoit l'ordre de préparer toutes choses en vue d'un voyage en Irlande en février 1903. Le 25 février, contre-ordre : au lieu d'une fondation, le Conseil général accepte la proposition des **Christian Brothers** de prendre chez eux un certain nombre de FIC pour leur apprendre l'anglais. Ensuite, on songera à la maison de formation (Yriez à Ulysse, 25 février 1903). Le projet se réalise en partie, car, à l'automne, le Frère Abel se dit enchanté des dix Frères de Bretagne qu'il a vus à l'oeuvre en Irlande (Abel à Ulysse, 14 octobre 1903).

⁵¹ Même insistance dans ses lettres du 14 juin et du 9 juillet 1903.

⁵² Deux autres lots sur Court Street (entre les résidences Clarke et Buckley) furent acquis pour 4 000 \$. Une lettre du Frère Abel (29 septembre 1904) reproche au Frère Ulysse de n'avoir pas sollicité l'autorisation du Conseil général avant d'acquérir la propriété de Plattsburgh (Constitutions de 1900, article 266). Mêmes remarques les 12 novembre 1905 (article 240), 8 novembre 1906 et 26 septembre 1907. Des avis identiques lui parviendront en d'autres circonstances (autorisation du Conseil général et opinion du Conseil provincial).

-
- ⁵³ L'envoi aux Montagnes Rocheuses était d'une tout autre teneur. Il s'agissait d'un projet discuté et approuvé en France et dont les participants relevaient complètement de l'Administration générale.
- ⁵⁴ Ces locaux de fortune étaient des pièces abandonnées au-dessus de la sacristie. Mais en 1906, avec le début de la classe de *high school*, il fallut construire une école neuve pour abriter les 300 élèves répartis en 9 classes.
- ⁵⁵ Le Frère Ambrosio (Jean-Marie Lucas) avait déjà étudié l'anglais à Worcester, Mass. et à St John, Terre-Neuve. Voir *Études mennaisiennes*, no 21, p. 79, note 26.
- ⁵⁶ Le centenaire de la présence des frères à Plattsburgh fera sûrement l'objet de célébrations importantes. Trois textes ont déjà relaté l'histoire des débuts des FIC à Plattsburgh. Le premier traite des années 1903-1919, le deuxième, en deux tomes, est une synthèse des oeuvres et des établissements animés par les frères de 1903 à 1991 :
- 1) Frère CYPRIUS-CÉLESTIN (Célestin Tregret), *The Brothers of Christian Instruction (in) Plattsburgh, N.Y. 1903-1919*, La Prairie, 1969, 87 pages.
 - 2) Frère PATRICE-JOSEPH (Fernand Ménard), *The Brothers of Christian Instruction in the United States*, 2 tomes, Alfred, Maine, 1981 et 1991, 194 et 104 pages.
- Quant au troisième, toujours du même Frère PATRICE-JOSEPH, c'est un recueil de soixante-dix-sept courtes biographies sur les frères qui ont fait la province américaine : *We Remember*, Alfred, ME, 249 pages. Une oeuvre fort intéressante!
- N.B. Pour les lecteurs pressés, il existe un texte de dix pages très bien documenté: Paul MONETTE, FIC, «Le 75^e anniversaire de Mount Assumption», *Chronique FICP*, janvier 1979, no 297, p. 32- 41.
- ⁵⁷ Les Frères Maristes avaient déjà pensé à la fondation d'un scolasticat anglais, qui ne fut jamais réalisée. Le Frère Stratonique est très clair à ce propos : «*Mon intention est de préparer prochainement un nouveau départ de frères pour l'Amérique ; mais il y a une chose qui me peine : j'ai beau vous envoyer du monde, je ne vois jamais éclore l'installation d'un scolasticat anglais à New York.*» Stratonique à Césidius, 12 janvier 1902, no 463. Cité par Guy LAPERRIÈRE, *ibid.*, p. 358.
- ⁵⁸ «*Deux ans... pour en faire de vrais professeurs anglais.* » Mais le cours complet est de trois ans pour obtenir le *New York State Certificate* (brevet d'enseignement).
- ⁵⁹ Ne pas confondre : il s'agit bien ici de Saint-Pierre-et-Miquelon.
- ⁶⁰ Voici le dernier bulletin de santé de ces étudiants de Plattsburgh : Frère Héraclius-Albert (François Orhand) : né en 1886 et décédé à La Prairie en 1924 ; Frère Amans-Alexis (Eugène Salaün) : né en 1885 et décédé en Italie, à Castelgandolfo, en 1976 ; Frère Gonzalve (François Marouilleaux) : né en 1886 et décédé à La Prairie en 1907 ; Frère Éphrem-Pierre (Mathurin Morin) : né en 1886 et décédé à Alfred en 1964.
- ⁶¹ Le Frère Célestin-Auguste (Joseph Cavaleau), nommé directeur du juvénat de Plattsburgh en 1911, décrira avec beaucoup de finesse et d'honnêteté les préjugés qu'un catholique français pouvait, à l'époque, entretenir à propos des États-Unis. Voir l'annexe C à la fin de cette section.
- ⁶² Un *Cinquantenaire*, p. 57.
- ⁶³ Abel à Antel-Joseph, 9 avril 1904, AFICR. Cité par Guy LAPERRIÈRE, *ibid.*, p. 354.
- ⁶⁴ Frère PATRICE-JOSEPH, *The Brothers of Christian Instruction in the United States, tome 1*, p. 17. Traduction.
- ⁶⁵ Frère CYPRIUS-CÉLESTIN, *The Brothers of Christian Instruction (in) Plattsburgh, New York, 1903-1919*, p. 7. Traduction.
- ⁶⁶ Ermel à Jean-Joseph, 6 décembre 1909. AFICLP. La correspondance du Frère Ermel dénote une profonde opposition au Frère Ulysse.

-
- ⁶⁷ Plusieurs de ces étudiants ont quand même obtenu le **brevet d'enseignement à vie** valable dans toutes les écoles de l'État de New York. Voir l'appendice G, no 7.
- ⁶⁸ Le Frère Louis-Pierre (Fraleux) a fait partie du **Shakespeare Club** jusqu'au 23 octobre. Le 24, il était nommé à Sainte-Anne-de-Bellevue et remplacé par le Frère Amélien-Louis qui partira pour Haïti en 1904.
- ⁶⁹ Avant d'arriver au Québec, une soixantaine de frères avaient séjourné en Afrique, aux Antilles, en Polynésie et à Saint-Pierre-et-Miquelon.
- ⁷⁰ À la question du Révérend Frère : «Que pouvez-vous faire pour l'envoi des Frères aux Montagnes Rocheuses ? » le Conseil répond qu'il ne peut rien faire : la province n'a pas assez de sujets pour remplir ses cadres. Procès-verbal de la réunion du Conseil provincial du 3 décembre 1904.
- ⁷¹ Décès précoces en Haïti : FF. Modéran-Alfred (1904), Simplicius-Joseph (1907). Gabriel (1913) Auguste-Alfred (1913), Eugène-Philéas (1917), Émile-Louis (1920).
- ⁷² Les Frères Cyprius-Célestin et René-Maurice ont relaté leurs années avec les Amérindiens, le premier dans *Seven Years Among the Western Indians* et le second dans *Quelques souvenirs du temps passé*.
- ⁷³ Frère Pierre ALLORY, *Quelques souvenirs du temps passé*, Cancale, 1976, p. 84.
- ⁷⁴ Ces petites entreprises (le potager, la fabrication du cidre et du vin et l'élevage des poules) ont bien duré, selon les localités, jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. À Sainte-Anne-de-Bellevue, en 1933, on élevait les lapins et à Farnham, en 1945, on avait toujours des porcs destinés à la consommation. Et ici, on ne parle que des «*activités parascolaires*» rattachées à une maison d'enseignement ...
- ⁷⁵ Voir les nuances qu'apportent les Frères Maristes à la note 81.
- ⁷⁶ Expression employée par le Frère Ulysse dans une lettre précédente pour qualifier une certaine forme de parasitisme.
- ⁷⁷ Il s'agit ici de la surveillance de l'étude payante que les écoles offraient aux familles en fin de journée.
- ⁷⁸ Frère Augustin-Cyr (Siro de Ambrosis, 1885-1979). Né en Italie. Commence son noviciat en 1902. Le reprend en 1904. Premiers voeux en 1905.
- ⁷⁹ Frère DONAT-ALPHONSE, «Cher Frère Fabien-Joseph (Adrien-Marie-Auguste Lourmais, 1887-1929)», *Chronique FICP*, 1933, p. 537.
- ⁸⁰ On raconte que c'est à cause d'une indiscretion que le Frère Justin-Émile fut mis à la couture (son père était tailleur) par le Frère Simplicie, alors directeur général. Le Frère Justin, en entrant en communauté, pensait bien être éloigné à tout jamais de ce métier pour lequel il éprouvait une forme certaine de répulsion.
- ⁸¹ AFM Iberville 407.150. Cité par Guy LAPERRIÈRE, *ibid.*, p. 362.
- ⁸² Les frères sont-ils arrivés à Hitchin en 1903 ou en 1904 ? Le Frère Louis-Victor, dans son Mémorial, parle du 29 décembre 1903. Le Frère DONAT-ALPHONSE, secrétaire général émérite, écrit **1903** dans son volumineux relevé intitulé *L'oeuvre des Frères de l'Instruction chrétienne dans les cinq parties du monde de 1818 à 1968*. Des recherches faites par le Frère Hilaire Nourrisson citent une lettre du Frère Abel au Père Aubin, supérieur de la maison d'Hitchin, le 29 septembre 1904, concernant l'arrivée prochaine des deux Frères Louis. Que conclure ?
- ⁸³ Le Frère Joachim-Léon (Donat Collerette, 1885-1971), après deux années d'études à Plattsburgh (voir le tableau no 4), s'en alla enseigner à Jersey de 1905 à 1913, dans une école des Pères Oblats. Il fut du groupe des quatre fondateurs à quitter pour l'Ouganda en 1926.

-
- ⁸⁴ *L'Écho des Missions*, septembre 1905, p. 49.
- ⁸⁵ *Études mennaisiennes*, no 13, janvier 1995, p. 101-103.
- ⁸⁶ Paul CUEFF, *Deux congrégations mennaisiennes*, p. 51. En 1904 et en 1905, la liste du personnel donne les noms de trente-trois frères.
- ⁸⁷ Les statistiques à propos de l'Égypte, de la Bulgarie et de la Turquie, d'Haïti et de Tahiti sont tirées du travail du Frère Louis BALANANT, *Liste des frères missionnaires, Région française*, Ploërmel, 1988.
- ⁸⁸ Paul CUEFF, *Deux congrégation mennaisiennes*, p. 54 : «*Les Frères se répartissent dans les écoles irlandaises des Christian Brothers pour y apprendre l'anglais.*» Le *Ménologe FICP, II*, p.508 ajoute : «*Arrivés en Irlande pour la plupart, le 26 avril 1903, les Frères en repartirent dans les premiers jours de septembre 1904 et se rendirent [...] à Fullands.*»
- ⁸⁹ Voir aussi *Ménologe FICP, II*, p. 508.
- ⁹⁰ *Un Cinquantenaire*, p. 35.
- ⁹¹ «*Encore au tournant de notre siècle, les congréganistes représentent, aux yeux de certains intervenants du système scolaire québécois, un personnel de choix dont on n'hésite pas à vanter les mérites. Ils forment, durant la première moitié du XX^e siècle, un peu plus du tiers du personnel des écoles publiques et sont souvent préférés aux laïcs en raison de leur compétence, de leur meilleure formation et de leur grande polyvalence. Leur faible coût d'engagement, particulièrement chez les religieuses, en fait aussi des concurrents redoutables sur le marché de l'emploi.*»
M'hammed MELLOUKI, et François MELANÇON, *Le corps enseignant du Québec de 1845 à 1992*, Montréal, Logiques, 1995, p. 31.
- ⁹² La Règle de vie des frères est tout à fait explicite à ce sujet. Voir l'annexe E.
- ⁹³ Le cas des FIC est remarquable. De 1886 à 1903, les écoles dirigées par les frères au Québec sont publiques pour la très grande majorité. Quatre-vingt-quatorze frères y travaillent en comptant les cuisiniers. Les seules écoles privées sont le Collège Sainte-Marie de Montréal et le noviciat de La Prairie.
- ⁹⁴ Quelques motifs : plus grande homogénéité, meilleure disponibilité du personnel, méthodes d'enseignement qui relèvent d'une tradition pédagogique reconnue, etc. Et aussi, contacts inutiles avec le monde évités. Et du côté de la commission scolaire, il y a toujours les économies réalisées.
- ⁹⁵ L'obligation du brevet chez les laïcs date de 1841. Les religieux ne sont pas soumis à cette obligation. Il leur suffit de présenter la *lettre du supérieur*. Faveur accordée d'abord aux FEC en 1841. Quant aux femmes, elles n'auront pas à se présenter devant un bureau d'examineurs avant 1857. André LABARRÈRE-PAULÉ. *Les instituteurs...*, p. 46. La plupart des frères, toutefois, se feront un point d'honneur d'obtenir leur brevet sans délai.
- ⁹⁶ «*Dans les écoles publiques, par exemple, les Frères (pas seulement les Lasalliens) se retrouvent dans trop d'écoles et ils doivent faire appel, au primaire, à plus de personnel laïque dans les écoles sous leur direction. Des frictions naissent, parfois. À son premier congrès de La Malbaie, en 1946, la nouvelle Corporation générale des instituteurs et institutrices catholiques de la province de Québec, qui deviendra la Corporation des enseignants du Québec (CEQ) en 1967, soulève le problème de ses membres, qui sont délogés par les religieux et religieuses ; des propos offensants fusent, dénoncés par des journaux comme L'Action catholique, de Québec.*» Voir NiveVOISINE, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, tome III*, Sillery, Anne Sigier, 1999, p. 114-115.
- ⁹⁷ À Montréal, l'enveloppe salariale d'une école de frères prévoyait un montant fixe. L'arrivée d'un laïc à salaire plus élevé, défaisait les montants votés. Les frères durent, à quelques reprises, payer la différence à même leur enveloppe salariale.

- ⁹⁸ Robert GAGNON. *Histoire de la Commission des écoles catholiques de Montréal*, Montréal, Boréal, 1996, p. 74.
- ⁹⁹ «Il serait à désirer [...] qu'on favorisât la concurrence entre tous les instituteurs, quels qu'ils fussent ; c'est le seul moyen d'en avoir de bons, de répandre et de faire fleurir l'instruction. Le monopole tue ; la liberté vivifie et féconde tout autour d'elle.» (Jean-Marie de la Mennais au baron de Sivry, 1832, A V, 54.)
- «[...] il serait plus fâcheux encore que les écoliers d'un Frère n'eussent pas une conduite plus régulière, plus édifiante en tout que les autres enfants de leur âge qui ne fréquentent pas nos écoles.» (Recueil à l'usage des Frères, 1835, p. 67.)
- ¹⁰⁰ Cette situation est plus fréquente dans les campagnes et les villages où les enseignants sont dispersés et sans défense. C'est surtout le cas des institutrices engagées, à une certaine époque, selon le bon plaisir des commissaires.
- ¹⁰¹ Charles-Joseph MAGNAN (1865-1942) en était le directeur depuis déjà maintes années. Ce qui ne l'a pas empêché d'être instituteur, professeur d'école normale et inspecteur général des écoles normales. La revue changea de nom en quelques occasions : *L'École primaire*, *L'Enseignement primaire* et *L'Instruction publique*.
- ¹⁰² Mentionnons, entre autres journaux, La Presse, La Patrie, Le Monde, Le Courrier de Saint-Hyacinthe, Le Ralliement, Le Moniteur de Lévis, etc Voir à ce propos André LABARRÈRE, *Les instituteurs...*, p. 43 ss.
- ¹⁰³ C.-J. MAGNAN, *L'Enseignement primaire*, 1895-1896, p. 57.
- ¹⁰⁴ MELLOUKI et MELANÇON (*Ibid.*, p. 32) attribuent même à certains religieux émigrés de France la tendance à transposer ici les querelles entre le laïcisme et le libéralisme. Ils ajoutent qu'il se trouvera même des paroisses où, pour ce motif, on évitera d'engager des maîtres laïques. Les auteurs ci-dessus citent L.-P. Audet et Guy Laperrière à l'appui de leurs propos. Le plus célèbre des ces batailleurs est le Frère Réticius, FEC, un Bourguignon qui sera visiteur (1880-1886) et assistant (1891-1913) chez ses confrères du Québec.
- ¹⁰⁵ C.-J. MAGNAN, *L'Enseignement primaire*, numéros de février et mars 1895.
- ¹⁰⁶ Tous les évêques du Québec depuis 1875 font partie *ex officio* du Comité catholique * du Conseil de l'Instruction publique *.
- ¹⁰⁷ Voir *Études mennaisiennes*, no 21, p. 23 et 112-113.
- ¹⁰⁸ Mgr de Forbin - Janson, empêché d'exercer son ministère dans son diocèse, passe en Amérique en 1839. C'est à compter de 1840 qu'il prêche des «retraites de conversion» dans plusieurs diocèses du Québec.
- ¹⁰⁹ Commission d'étude sur les laïcs et l'Église. *Histoire de l'Église catholique au Québec*. Première annexe au Rapport, p. 46. Les pages qui suivent s'inspirent grandement de cette annexe.
- ¹¹⁰ Le mouvement gagne les autres évêques et leurs fidèles très rapidement.
- ¹¹¹ Commission d'étude, *ibid.*, p. 51.
- ¹¹² Jean HAMELIN, et Nicole GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois - Le XX^e siècle, tome I*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 43.
- ¹¹³ Pratiques de piété et formes de dévotion qui subsistent encore et toujours collectivement ou individuellement. La différence, c'est qu'elles ne sont pas imposées et qu'elles laissent place à une piété plus imprégnée des grandes richesses du renouveau apporté par Vatican II.
- ¹¹⁴ Les pages des Constitutions et du Directoire de l'époque donnent des réponses à ces questions. Voir ci-après.

-
- ¹¹⁵ «Aux frères placés seuls dans les paroisses.» Ce texte est supprimé dans les éditions subséquentes de la Règle.
- ¹¹⁶ Ce sont les collèges classiques du Québec qui employaient majoritairement tous ces prêtres.
- ¹¹⁷ On peut aussi penser que la motivation des frères plus avancés en âge était quelque peu différente de celle de leurs confrères de 16 et 17 ans.
- ¹¹⁸ Un exemple de demande de retour au pays natal nous est fourni par le Frère Jean-Baptiste de la Salle (Jean-Guillaume Hascoët, 1883-1968). Voir l'annexe F. Ne pas confondre avec le Frère Jean-Baptiste de la Salle (Ramel) inhumé à La Prairie en 1916.
- ¹¹⁹ Voir le no 27 des *Études mennaisiennes*.
- ¹²⁰ Frère Amans-Alexis. Voir la note 61.
- ¹²¹ Frère SYMPHORIEN-AUGUSTE. Voir *Études mennaisiennes*, no 21, p. 27, note 5.
- ¹²² Frère Théophile-Georges (Henri Leborgne). Parti pour la guerre en 1914, revenu au Canada en 1919, retourné en France en 1920.
- ¹²³ Dr James WALSH : *The Thirteenth, greatest of Centuries*.
- ¹²⁴ Frère CÉLESTIN-AUGUSTE, «Impressions sur les États-Unis», *Écho des Missions 1911*, p. 68-72. Le Frère Célestin-Auguste avait quitté La Prairie pour Plattsburgh où il était nommé directeur du juvénat anglophone. C'était le 16 mars 1911.